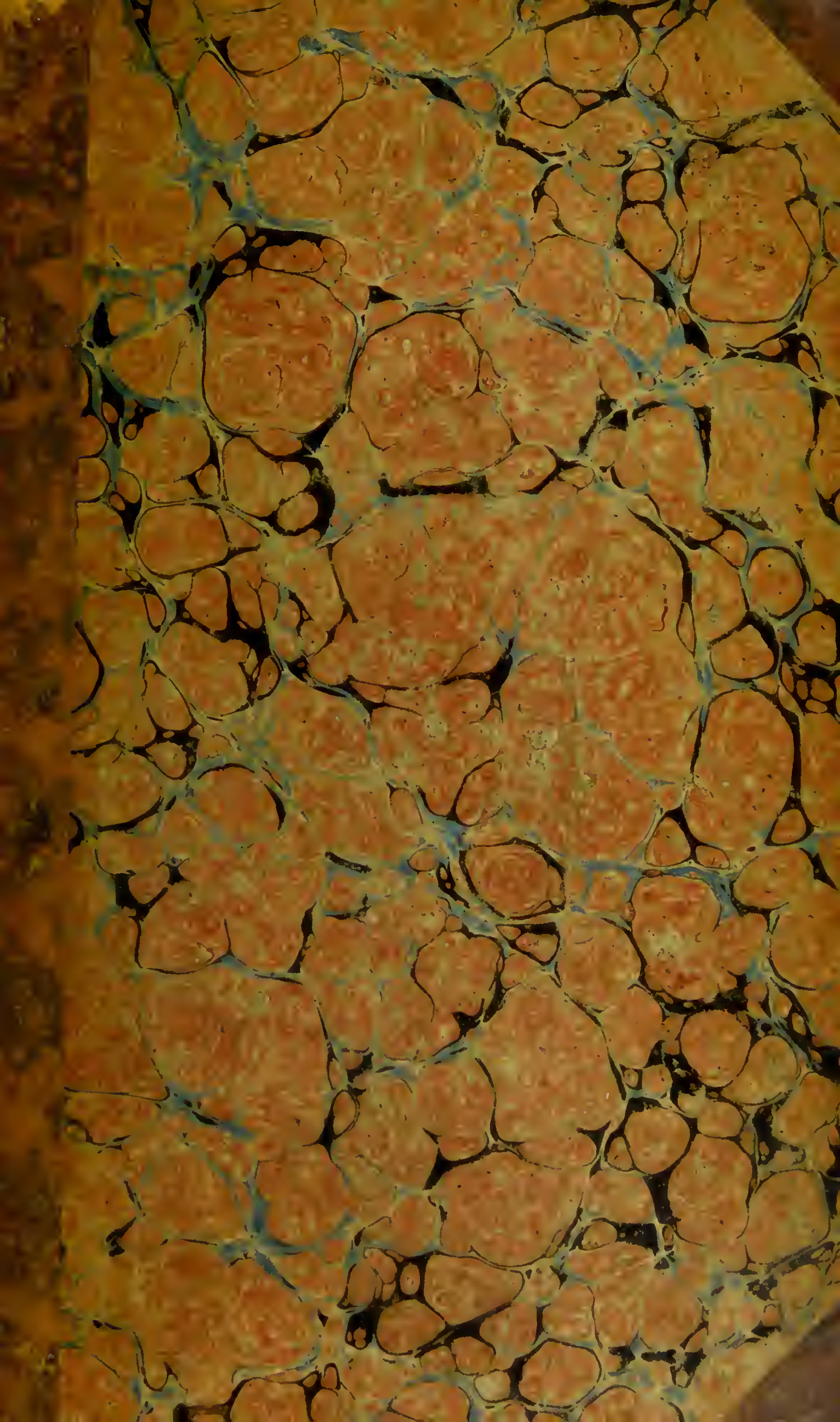


# MON JOURNAL

DE

# L'AN 1807,

OU

VOILA LES GENS DU 18e. SIÈCLE.

# MON JOURNAL

DE

# L'AN 1807,

OU

## VOILA LES GENS DU 18me. SIÈCLE.

## DE LA VACCINE, etc. etc.,

Seconde Edition revue, corrigée et augmentée;

*A la fin de laquelle on a joint la réfutation des trois derniers Ouvrages anglais, traduits en français en 1807, contre la découverte de* Jenner.

Quelques réflexions sur l'éducation, suivies d'une Lettre de J.-J. sur le même sujet, et d'une Lettre au Gastronome.

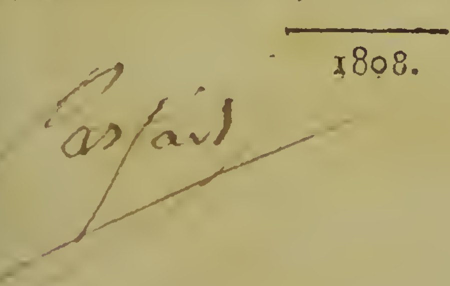
PAR M. PARFAIT,

Médecin ordinaire de son Altesse le Prince de Neufchâtel et Valengin, Vice-Connétable, Grand-Veneur de l'Empire Français; membre de la Société et du Comité Central de Vaccine; Médecin du Département de la Guerre; Membre du Comité de Visite au même Département, du Bureau Central d'Admission dans les hôpitaux et hospices civils de Paris; de la Société Médicale d'Emulation, de la Société Galvanique, de la Société d'Agriculture du Département de Seine et Oise, etc.

A PARIS,

Chez ALLUT, Imprimeur-Libraire, Propriétaire des Journaux de Médecine, *Vraie Théorie Médicale*, *Encyclopédie de Médecine et de Chirurgie*, *Bibliothèque Germanique de Médecine*, et des Ouvrages de Brown, rue de l'Ecole-de-Médecine, N°. 6.

1808.



# PRÉFACE.

Oh, Erasme! oh, censeur du genre humain! toi qui avais, au suprême degré, les qualités requises pour peindre au naturel cet animal défectueux, difforme et tout contradictoire, qui s'appelle *homme*; viens, avec ton enjouement, badiner avec moi de ses ridicules; viens le railler avec ta grâce ordinaire, enseigne-moi l'art de mêler l'agréable à l'utile, et que mes pointes ne piquent pas les gens d'esprit; mon sel n'est que pour les sots, ma *Satyre* n'est que pour les méchans; l'un et l'autre sont une infusion de médicamens contre les préjugés et les vices; mon *ironie* est franche, elle attaque ouvertement; la Folie est la reine

des hommes, j'en ai fait ma protectrice, elle n'est pas moins pour cela leur véritable amie, elle domine toutes leurs actions; ainsi j'ai dû lui donner la préférence, par cela même que les hommes croyent la Folie, tant qu'elle parle en folle, et dès qu'elle emprunte la voie de la raison, ils ne l'entendent plus.

---

# L'AN 1807

## OU

# VOILA LES GENS

## DU 18me. SIECLE!

« *Veteres avias tibi de pulmone repello* ».
Perse. Sat. V.

Je m'efforce de vous détromper et de vous faire revenir de vos ridicules et anciennes erreurs.

Comment y parvenir ?

Aujourd'hui encore des préjugés, comme au tems du roi Dagobert?

Grands dieux! quelle différence, il y a d'homme à homme, quel avantage ont les gens d'esprit sur les sots, disait Térence au tems de Scipion-l'Africain. L'on voit que depuis long-tems, pour quelques hommes de mérite, encore bien clair-semés, il y a toujours eu bon nombre de têtes encroutées de sottises et de préjugés, des gens qui semblent avoir juré haine au bon sens; et comme

nous le dit le président de l'institut, gens qui semblent ne *se remuer que pour reculer.*

« Après les géans et les nains, les blancs et les noirs, les bons et les méchans, les charlatans, les intrigans et les honnêtes-gens, les borgnes et les aveugles, les bossus et les tortus, une des divisions de l'espèce humaine, est celle des savans et des ignorans.

» La première classe plaint la seconde, sans trop savoir pourquoi, c'est gratuitement, car celle-ci ne le demande pas; elle n'a que des amis honteux; cette tribu est, sans doute, la plus nombreuse, mais elle est la plus heureuse » : voyez le calme de la figure de ceux qui la composent; quel regard doux et tranquille, quelle harmonie dans tous les traits, quel état imperturbable, quelle belle ame cet ensemble promet! ils ont la paix du cœur, le premier de tous les biens, et la preuve certaine de l'équilibre qui existe dans l'oscillation de leurs organes. Voilà, je pense, une belle constitution originelle; elle promet longévité, et encore auront-ils *la béatitude éternelle.*

» Ils auront le royaume des cieux »; ce n'est pas moi qui l'ai dit.

Le jugement des hommes est toujours ou le produit de l'ignorance ou de préjugés irrésistibles, qui résultent de l'éducation ou de la profession qu'on a embrassée ; cela ce savait avant moi, mais j'ai voulu m'associer à ceux qui l'ont dit, c'est ce que j'explique encore ailleurs d'une autre manière, par rapport à ceux que je signale; et je dis qu'il y a trop peu de gens qui ayent assez de force d'esprit, pour vaincre les préjugés dont tant de bons apôtres se font les commentateurs. N'importe, l'on instruit ceux qui en sont susceptibles, et l'on en ramène quelques autres, qui à leur tour en font autant. C'est ce qui fait dire qu'il faut toujours reporter l'attention générale sur une chose que l'on croit bonne et utile au bien public, et puis, dit-on, c'est la tâche de celui qui fait profession de secourir l'humanité souffrante, quand cet intérêt concerne sa santé.

Cette tâche est belle, sans doute ; elle est honorable, mais elle est si souvent mal récompensée, qu'il n'y a là rien de très-engageant, et puis, quand cette humanité ne souffre pas, elle se moque gaiement du médecin et de la médecine; l'on connaît à cet égard les plaisanteries d'usage. C'est alors que l'on ne rencontre plus que pyrrhonisme et grands

discoureurs; des amateurs aussi présomptueux de leur petit savoir, que le serait à bon droit un vieux doyen de faculté : vouloir changer cette disposition de certains esprits-forts, c'est folie; ce serait vouloir rappeler les bonnes scènes de Molière. Et, au milieu de tout cela, comment encore dire la vérité; elle blesse; qui se soucie d'elle? Leçon presque toujours inutile, et par fois assez dangereuse. Dire la vérité, n'est pas chose facile; quoiqu'on dise que dire la vérité est une preuve de supériorité, voilà précisément la pierre de touche, et qu'en certain cas l'amour-propre ne pardonne pas.

Cette prétendue mère de la vertu toute nue n'est pas aimable; elle est mieux enveloppée d'un nuage, et souvent encore, l'on ferait sagement de la laisser au fond de son puits, au lieu de la présenter à ceux qu'elle ne peut flatter; malgré ce risque-là, il y a encore quelques hommes qui craignent peu la clameur de ceux qu'ils ne peuvent que blâmer; ils ont une philosophie de tempérament que rien n'altère, et sans présomption d'eux-mêmes, ils ne peuvent toujours voir tranquillement toutes les impertinences humaines; ils sont par-tout francs et hardis,

sans pour cela toutefois être inconsidérés : ils combattent les préjugés dangereux à la société; ils les attaquent par-tout où ils les rencontrent, ils rendent néanmoins justice à qui de droit; ils n'ont garde non plus de croire qu'ils peuvent combler la profonde ornière des préjugés dans laquelle tant de gens se plaisent à se vautrer.

Ceux qui donnent leur opinion à cet égard, ne pensent pas plus d'ailleurs corriger l'astucieuse adresse des effrontés et insatigables intrigans; ils sont incorrigibles, qu'on ne s'y trompe pas, ils sont comme les louches, ils regardent d'un côté et visent de l'autre : ils ressemblent aux petits renards que l'on veut apprivoiser, ils sont de francs hypocrites, et, comme le premier de leurs pères, ils aimeront toujours les poules. Oui, je suis persuadé que le renard qui fut placé dans l'arche, visait, cherchait, en y entrant, le côté où étaient les poules.

Les hommes dont nous parlons ressemblent beaucoup aux faiseurs de tours de gibecière; ils vous fixent les yeux, ils vous dirigent la pensée vers un objet imaginaire, auquel ils parlent comme s'il était présent, et pendant ce tems-là ils font leur affaire.

Il faut abandonner la pénible tâche de correction, ce serait trop gratuitement et infructueusement vouloir s'imposer l'éternelle punition réservée aux seules et monstrueuses *Bélides*, dignes filles de leur père *Danaus*. Ainsi donc, nous parlons au petit nombre de ceux qui peuvent nous entendre, pour qu'à leur tour, ils fassent aussi de leur mieux, pour propager *la chose utile*. Au surplus, ma manière de philosopher n'admet ni la ruse ni la fourberie; si d'ailleurs elle montre quelque émulation, elle ne peut être d'une trop dure sévérité; elle permet néanmoins de faire la petite guerre; de railler les Cauteleux, gens chatemites, calins, renards rusés, comptant pour ceux qui ne savent pas compter; nous pouvons bien, pour eux comme pour les autres, employer à leur égard la critique moqueuse; c'est le moyen qui convient le mieux à tous égards; elle peut s'appliquer également au froid idiotisme de leurs admirateurs et de leurs fauteurs. *Ridendo verum.*

Avec de l'enjouement, l'on peut dénoncer tout le monde, l'esprit est chose qui fut toujours à ma guise.

« Vous le savez, moi, j'aime à rire;
De récits larmoyans je fais si peu de cas,

Que je ne sais jamais rien dire,
Sur un sujet qui ne m'amuse pas.

Pour répondre à des sots ou à des gens de mauvaise foi, il faut bien se garder de se fâcher, ce serait leur appartenir et leur donner l'avantage; l'on peut s'amuser à leurs dépens, soit: leur appliquer quelques gaietés; tâcher de détruire enfin des insinuations perfides que chacun n'est pas à même d'apprécier.

Il faut tout utiliser, même la bêtise de ses adversaires, me disait un de mes amis, et faire ensorte de mettre les rieurs de son côté; autrement la partie ne serait pas tenable.

La critique n'est bonne, dit-on, qu'autant qu'elle peut s'appliquer aux gens du tems auquel on appartient; ainsi, j'ai fait.

Molière l'inimitable, Molière disait: avant tout, il faut faire rire le parterre.

Comme il connaissait l'espèce humaine!

Le spectateur anglais nous dit, que de son tems à Londres, il y avait beaucoup de cotteries; (ce n'est pas comme à Paris, où l'on n'en vit jamais)?

*A Londres*, il y en avait deux, particu-

lièrement remarquables, l'une était composée d'hommes excessivement gras ( 15 pesaient 10 mille ), l'autre était dans une règle absolument opposée; les affidés de cette dernière étaient de véritables squelettes ambulans, aussi envieux que maigres, et c'est l'ordinaire (1): pour être reçu dans la première de ces cotteries, il fallait que le récipiendaire se présentât de front à une large porte brisée, dont la moitié seulement était ouverte; si le nouveau *Neophyte* ne pouvait franchir sans toucher, à l'instant même, l'autre partie de la porte s'entr'ouvrait spontanément, tant étaient

---

(1) Il n'est sans doute pas difficile d'entendre que nous figurons ici les deux cotteries qui ont existées et qui existent encore à Paris, contre l'inoculation de la vaccine. Trois gras d'un côté font niaisement la tête, et deux très-maigres sont les chefs de file, les plus adroits de l'autre bande. L'un des deux personnages astucieux, âpre à la curée, comme il y en a peu; long corsage, longues jambes, long bec, emmanché sur un long col; ce maître Héron va toujours on ne sait où.

Qu'un paon fasse la roue, c'est bien, il a un beau plumage; mais. . . . . . .

grands les éclats de rire des anciens; c'était là la fanfare de réception.

Pour être admis parmi les maigres, il ne fallait boire que de l'eau ; ce qui, soit dit en passant, est reconnu (puisque le citoyen de Genève l'a dit), pour être la preuve d'un mauvais cœur. Je cite mon auteur, parce que je ne veux pas me mettre mal dans l'esprit des buveurs d'eau. Dans cette cotterie il fallait aussi avoir une taille plus qu'ordinaire, et ne peser que o.

Autant était joyeuse l'autre coterie, autant celle-ci croyait qu'il était de sa dignité de ne dire mot. Ainsi quelques gens brillent de leur silence; mais c'était la condition; pour cela, ces deux coteries ne s'aimaient pas, quoiqu'elles se jurassent souvent le contraire : elles se décriaient sans cesse. Etait-il question d'un ennemi commun, elles se ralliaient au premier signal, pour en tenter la destruction. Un jour elles apprirent qu'une société venait de se former, pour connaître d'une nouvelle découverte qui faisait déjà du bruit dans le monde, qu'on est convenu de nommer savant. Ces deux sociétés étaient ennemies nées, de toute innovation, c'était là le premier article de leurs

statuts; de suite on court aux armes, équipés comme de preux chevaliers, d'autant mieux que l'une de ces deux coteries (1) voyait sa perte assurée, ses revenus détruits, dans le nouveau mode proposé; aussi ne négligea-t-elle rien, pour le détruire dès sa naissance; mensonges, déclamations, bruits défavorables, sans cesse reportés dans des lieux différens et présentés sous de nouvelles couleurs, pour leur donner plus de publicité. Elle était aux petits soins pour découvrir et avertir sa sœur. Médisances, caricatures plus effrayantes les unes que les autres, tout fut mis en œuvre. Cette coterie nécessairement la plus acharnée cria *Tolle*, appela l'animadversion du magistrat sur des innovateurs aussi dangereux; elle voyait déjà, disait-elle, un nouveau fleau répandu sur l'espèce humaine, et les hommes en proie aux épizooties qui, exclusivement appartiennent à l'espèce cornue! mais la nouvelle société s'en vengea bien: elle dit, avec Juvenal, « *orandum est, ut sit mens sana, in corpore sano* ».

Il faut demander à Dieu, qu'il vous donne du bon sens et de la santé.

---

(1) La coterie des inoculateurs.

Ainsi se termina la querelle du mensonge et de la vérité : la nouvelle découverte continua à faire de nouveaux progrès dans toutes les parties du monde.

« Aucun peuple, même l'Angleterre, n'a autant fait pour la propagation de la vaccine, que l'Espagne ; (1) une grande partie du globe devra désormais à ce gouvernement ce service signalé. M. Balmis, chirurgien de la chambre du roi, a parcouru des distances immenses, a franchi de nombreux dangers, avec un zèle peu commun; c'est une obligation que les peuples, auxquels il a fait part du bienfait de la vaccine, lui devront; son expédition fera époque dans les annales de l'humanité, dans celles des sciences, et même dans celles du courage.

M. Balmis est parti de la Corogne le 30 novembre 1803, avec 22 enfans qui ont été successivement vaccinés; il a parcouru les Canaries, les Açores, les Antilles espagnoles;

---

(1) Si M. d'Argens vivait encore, il ne dirait plus que les Espagnols ont été créés un siècle après le genre humain.

*Voyez ses lettres.*

il a détaché Salvi, un de ses collègues, pour l'Amérique méridionale, et *Dom Francisco Pastor*, pour *Villa Harmosa*, lequel a lui-même traversé une contrée de 400 lieues, escarpée et presque déserte, pour pénétrer dans l'intérieur, pays très-populeux et fertile, tandis que B . . . . parcourait la nouvelle Espagne, et les peuplades indiennes les plus reculées; par-tout il a établi des *juntes* et donné des instructions, il s'est ensuite embarqué pour les mers d'Asie, s'est rendu aux Philippines, dont il a parcouru une grande partie; il a fait parvenir du vaccin jusqu'aux confins du continent. Dans les îles *Visoyas*, dont les rois sont toujours en guerre avec les Espagnols, il était réservé à la vaccine d'opérer un prodige d'un nouveau genre; à cette extrémité du monde, ce présent salutaire a effectué une réconciliation, considérée jusque-là comme impossible; il a été offert à une époque où précisément une affreuse épidémie varioleuse désolait les états de ces rois ennemis de l'Espagne; touchés de cette générosité, ils ont déposé les armes, et *B...* s'est trouvé le plus habile négociateur: de-là, il est allé à Macao et à Canton, où il a de même introduit la nouvelle pratique. Sa mission

ainsi terminée, il s'est embarqué pour Lisbonne, où il est arrivé le 15 août 1806. Dans son retour il a déposé du vaccin aux îles Ste.-Hélène, et ce n'est pas sans peine qu'il y est parvenu à faire adopter son bienfait aux anglais qui, depuis dix ans, dédaignaient d'introduire dans une de leurs colonies cette précieuse découverte de l'un de leurs compatriotes.

Salvi, compagnon de B... introduisit la vaccine à Carthagene, à l'isthme de Panama; lui et ses compagnons l'ont propagée jusqu'à Quito et à Lima, etc. etc. (1) ».

Mais, malgré les progrès que notre nouvelle méthode ait encore faits, je n'en pense pas moins qu'il ne faille continuer à ramener l'attention générale sur une chose aussi vraiment bonne et utile ; sans cela, la vaccine, comme tant d'autres bonnes institutions, pourrait bien aussi tomber en désuétude. (2)

---

(1) Extrait du rapport de M. Balmis.

(2) Voyez à cet égard encore la note du comité central de vaccine de Paris, en sa séance publique du 17 juillet dernier (1807) insérée dans plusieurs feuilles périodiques.

Le comité se plaint que les mêmes hommes reproduisent sans cesse les mêmes moyens de contradictions et les mensonges les plus absurdes contre la vaccine.

Cette pratique a bien encore assez de contradicteurs cachés, qui n'en restent pas moins aveugles ou ennemis intéressés; car il y a des gens qni se moquent de tout acte d'humanité, dès que leur intérêt ou leurs passions y sont pour quelque chose; ils se font volontiers un patrimoine de la crédulité publique, des maux et des misères humaines, et ils trouvent toujours des dupes, par la raison que le propre des génies médiocres est de se roidir contre les vérités qu'ils ignorent. Un de ceux de la faction des gras vient tout récemment encore d'écrire *confidentiellement* au magistrat, que la pratique de la vaccine tombait beaucoup à Londres.

Comme ces geus-là savent profiter de tout, ils disent que la vaccination tombe, parce qu'elle ne fait pas à Londres même, les progrès qu'on aurait lieu d'attendre d'une aussi belle découverte,

On a mandé effectivement de Londres que les progrés de la vaccine sont toujours assez lents en Angleterre (1806.)

En 1805, la petite vérole a emporté à Londres 1685 individus, ce qui ne fait que 126 de moins qu'il n'en a péri de cette maladie l'année qui a précédé la découverte de Jenner.

Voilà d'un côté le résultat de l'intérêt particulier, qui s'oppose toujours au bien général qui lui nuit, et de l'autre, le produit de l'ignorance du grand nombre.

La société de médecine de Londres, dans son rapport du 17 juillet 1807, se plaint du peu de progrès qu'a fait encore la vaccine, et des contradicteurs qui toujours y mettent des entraves. (Voyez le moniteur du 4 août 1807.)

La société de médecine de Londres, tout en parlant des grands avantages que présente la belle découverte de Jenner, me semble avoir assez mal présenté, dans son rapport, l'idée que des savans doivent en avoir aujourd'hui, et la rédaction énonce assez vaguement les progrès et les avantages que cependant cette découverte offre à toute l'Europe éclairée. Cette société fournit de nouvelles armes aux détracteurs, et par-tout ils ne manqueront pas d'en faire usage, jusqu'à ce qu'enfin, émoussées par le tems, elles ne puissent plus leur être d'aucune ressource, et que, sans autre intervention que le bon sens du bas peuple lui-même, la vaccine se passe des savans, de la science, des ignorans, des inoculateurs, des contradic-

teurs intéressés, ou béats, aussi bien que des vaccinateurs eux-mêmes, de tous les pays; elle détruira enfin un jour et sans retour un ennemi commun, que tant de gens veulent conserver encore comme une ferme de bon revenu. Les inoculateurs de Londres, comme ceux de Paris, ne le pardonneront jamais à une découverte qui leur ravit le seul moyen de fortune qui soit à leur disposition; un sot ne se retourne pas comme un homme d'esprit? ces gens-là ne savaient que cela; que faire? voilà la cause de leur tourment.

La société, dans le rapport que je viens de citer, dit: » La sureté de la vaccine, comme préservatif de la petite vérole, est sinon absolue, du moins tellement voisine de ce dégré, qu'il n'est peut-être pas permis d'attendre d'une découverte humaine une plus grande perfection. »

La vaccine est un préservatif absolu; où y a-t-il donc eu une variole après vaccination? la société s'explique assez mal ici; s'il est à sa connaissance que le fait ait eu lieu, pourquoi ne se prononce-t-elle pas franchement? nous, nous ne connaissons pas de variole après vaccine.

» La société a été à portée de vérifier le

succès

succès qu'a eu la vaccine sur plusieurs centaines de mille personnes qui ont été soumises à cette opération.

Combien en faut-il donc ?

« Elle s'est assurée que le nombre des cas où elle n'a pas réussi est si peu considérable, qu'on sera très-étonné d'apprendre que sur un nombre donné de personnes vaccinées, il y en a moins qui l'aient été sans succès ».

Des individus vaccinés sans succès ne peuvent être préservés de la variole, à quoi bon en faire nombre; c'est de ceux qui sont bien et duement vaccinés avec succès, dont il faut parler. Nous avons beaucoup vu de ces non-succès, et sans aller à Londres, nous savons cela parfaitement. Des sujets vaccinés 2 ou 3 fois ont ensuite contracté la variole, et pourquoi pas ? ainsi que celui qui a impunément traversé vingt épidemies varioleuses, finit par être atteint de la contagion. L'on a souvent été à même de faire la même observation sur des inoculés.

« Qu'on ne compte de morts sur un nombre égal d'individus soumis à l'inoculation ordinaire, et dans le très-petit nombre de petites véroles survenues à des personnes vaccinées, soit naturellement, soit par inoculation, la

maladie a toujours été plus bénigne, et a duré moins long-tems qu'à l'ordinaire ».

Cela n'est pas très-clair ; nous, nous ne connaissons pas encore de vaccine naturelle, et nous ne sommes guère plus persuadés que la vaccine neutralise, en quelque sorte, une variole dans son développement, lorsqu'aussi la vaccine inoculée parcoure ses tems, parce que l'une et l'autre contagion ont eu lieu en même tems; j'ai en mon particulier plusieurs observations du contraire.

Tout individu qui a contracté une bonne vaccine avant la contagion varioleuse, n'est plus apte à celle-ci; les contr'épreuves sans nombre qui ont eu lieu, et les milliers de vaccinés, dans toutes les grandes capitales et dans presque toutes les parties du monde, exposés à la contagion varioleuse, locale ou épidémique, ne laissent plus aucun doute à cet égard-là ; il semblerait qu'à Londres, on retrograde sur des faits jugés, et sur lesquels il n'y a plus à contester ; c'est sans doute cette garantie, cette assurance qui a répandu la vaccine chez toutes les nations policées qui ont comme simultanément adopté la précieuse découverte de la fin du 18e siècle, et qui le signalera à jamais.

» Tout démontre que c'est à tort qu'on a

dit que la vaccine occasionnait des maladies nouvelles, inconnues, monstrueuses : ceux qui l'ont avancé, n'ont donné aucune preuve à l'appui de leur assertion, et on doit en conclure, ou qu'ils ont été de mauvaise foi, ou dans l'ignorance ». Belle nouvelle !

Et pourquoi n'avoir pas commencé par-là? ( Voyez à la fin de cet ouvrage la critique des ouvrages anglais.

« La vaccine tend à faire disparaître la petite vérole du pays où elle serait généralement pratiquée. Or il est certain qu'à Londres, dans ce moment ( juin 1807 ) encore la 10e. partie au moins des personnes qui meurent, est enlevée par la petite vérole ».

En 1805, la petite vérole a emporté à Londres 1685 individus.

A Berlin, 280 personnes sont mortes de la petite vérole, dans les trois premiers mois de 1806 ; la même année, dans la Silésie prussienne, une épidémie varioleuse a enlevé 6929 enfans.

En 1806 et 1807, à Paris, d'après les registres des municipalités, il y a eu un très-grand nombre de petites véroles, dont un quart a succombé. » On écrit d'Anvers, en date du 14 juillet 1807, que la petite vérole

y a fait des ravages qui doivent alarmer les parens, même les plus insensibles. Le nombre des enfans qui meurent des suites de cette maladie, s'éleve à plus de 150 par mois.

» M. le Maire a invité, par une proclamation, tous les parens à faire vacciner leurs enfans, et il fait vacciner tous ceux des pauvres.

En Finlande, arrondissement de *Barge*, 3576 individus sont morts de la petite vérole en 1806, etc. etc.

Sera-t-il donc encore bien long-tems permis à d'imbéciles parens de laisser périr volontairement leurs enfans, victimes de leur ignorance? Le gouvernement, la société, n'ont-ils donc aucun droit sur ces rejetons de la génération?

La Turquie, par de sots préjugés religieux, s'entête à conserver la peste au milieu de ses états; pour cela, l'Europe se prête-t-elle à une aussi honteuse folie?

Comment donc voir si tranquillement une telle dépopulation, et des fripons qui ne savent qu'imaginer pour retarder les moyens d'y remédier.

En Angleterre, en Prusse, en France, comme partout ailleurs, il y a toujours une

partie qui vit au dépend de l'autre ; les plus belles plantes ne sont pas à l'abri des insectes, toutes ont les leurs.

La sottise, la folie et les vices font partout une bonne partie des revenus des charlatans. L'un vous fait voir des étoiles en plein midi, un autre guérit tous vos maux avec son magnétisme *animal* ; celui-ci vous propose sérieusement de vous faire procréer les sexes à volonté ; un autre connaît vos inclinations, vos penchans les plus secrets, dans les traits de la face ; celui-ci les découvre par les bosses du crâne ; tout récemment encore M. Fin-Merle ( Feinaigle ) comme le chante gaiement le vaudeville, vous propose de la mémoire en échange de votre argent, et c'est de l'échange dont on se souvient le mieux.

« Tandis qu'avec la mnémonique,
On va réformer nos savans ;
A l'examen crânologique,
Je soumettrai les arrivans.
Mes moyens seront plus faciles,
Et vous en verrez les effets ;
Monsieur fera des imbécilles,
Moi, je les trouverai tout faits (1) ».

---

(1) Couplet proposé au vaudeville pour ajouter à la pièce de la Mnémonie.

Un autre plus récemment encore, autre Cagliostro, veut nous faire vivre, ainsi que vivaient nos bons patriarches; selon lui, notre carrière est de sept fois le tems de la croissance, (145 ans). Que Dieu veuille l'entendre, car j'aime à vivre; je suis bien ici bas, et n'aime point à courir les hasards : ce nouveau dispensateur de la vie dónne des yeux, des oreilles, etc., aux minéraux; il assigne et fixe douze lois immuables à la nature, dont chacune est balancée par sa contraire; l'attraction, par exemple, ou la loi d'union, balancée par sa contraire, etc., etc. qu'il n'y a point de calorique, point de fluide électrique; aucun de ces fluides qui font la base de la physique actuelle.

Dans le même moment, un autre se propose de se faire bouillir, rôtir, brûler, calciner à volonté, et sans qu'il y paraisse.

Un autre et le dernier de tous, jusqu'à ce jour, pour terminer l'histoire, propose à qui en voudra, des ailes (1); parce qu'enfin il serait bon de savoir s'il est bien vrai que,

---

(1) Un horloger de Vienne travaille sans relâche à ce beau chef-d'œuvre, et s'en promet merveille.

comme on nous l'a dit, il y ait des fleuves et des montagnes dans la lune.

Vrais diseurs de bonne aventure, jongleurs de toutes espèces, vous n'en finirez pas ?

Ne cesserez-vous donc jamais de compter sur l'imbécillité publique, écrivait un jour un personnage marquant à un autre ?

Ils savaient très-bien tous deux à quoi s'en tenir.

En vérité, il y a toujours parmi les hommes une sorte de démence qui les pousse à créer des imaginations plus bizarres les unes que les autres, à nier les choses évidentes, tout comme à croire niaisement les choses les plus absurdes, et de bons apôtres toujours là pour en profiter.

Pauvre humanité !

« Qu'il y a déjà bien long-tems qu'on ne met plus en question si une grande partie du genre humain ne devrait pas être traitée comme de véritables singes ».

Voltaire disait pourtant quelquefois de bonnes choses.

Que nous avons plus d'affection cérébrales à traiter qu'on ne le pense, et elles peuvent bien être considérées comme incurables; à cet égard, je défie les connaissances du

justement célèbre Pinel, notre digne et très-estimable confrère; mais, toujours aussi modeste que savant, il n'entreprendrait pas d'aussi pénibles cures.

Qu'il y a de gens dont l'ame est engluée dans la masse imbécille qui lui sert seulement d'enveloppe et comme de tombeau; malgré tous les efforts que l'on tenterait en sa faveur, il lui serait bien impossible d'en sortir avant le tems expiatoire qui lui est assigné; aussi comme elle se réjouit le jour de sa délivrance! c'est un esclave qui recouvre la liberté; cette espèce d'homme-là ne peut avoir à faire qu'à elle-même, aussi n'agit-elle jamais autrement? la raison des autres, telle bonne qu'elle soit, ne lui convient pas davantage que du vinaigre sur la langue d'un enfant; effectivement, ce que nous considérons comme bon, ne peut paraître tel qu'à ceux qui ont les mêmes organes quê nous, qu'à ceux qui sont à même d'apprécier par eux-mêmes ce qui est présenté à leurs sens: vous avez beau parler à un sourd, il ne vous entend pas. Chacun agit absolument et toujours d'après sa disposition organique, laquelle est l'ame de nos sens; d'elle dépendent nos penchans, nos goûts, nos affections,

notre intelligence, tout comme nos antipathies morales ou physiques.

Dans le sens et dans l'esprit de la religion de Zoroastre, l'on pourrait dire : C'est du mélange de la lumière et des ténèbres que naissent les différentes teintes que l'on rencontre dans l'esprit humain; mais combien de teintes noires l'on rencontre pour quelques rayons de lumière !

Le cercle de nos pensées ne dépend pas entièrement de notre volonté, parce que notre volonté est soumise à la disposition de nos sens, elle en est le résultat. Nos sens sont le produit de notre constitution organique; elle peut être viciée dès le principe, ou par de mauvaises habitudes; elle peut cependant être améliorée par l'éducation : nous conservons neanmoins dans cette disposition la teinte originelle; il en est de l'ame comme des tempéramens.

Nous apprenons à penser, comme à marcher; dans l'un et l'autre cas, plusieurs restent en route comme infirmes ou estropiés, tandis que les bien constitués gagnent pays.

Voyez si un homme malheureusement né, et sali par de mauvaises habitudes, peut jamais s'en éloigner; tout l'y ramène. Si l'é-

ducation le tempère; le fond du tableau reste.

. Dans un sens absolument opposé, un grand homme ne peut en rien être petit; toutes ses conceptions appartiennent à son génie, à son organisation, ét non à lui; il est enfin autant l'esclave de sa disposition élevée, qu'un autre individu est l'esclave d'une organisation contraire.

Un méchant, un insigne charlatan, un calin, un intrigant ou un sot, sont, de tous, ceux qui se corrigent le moins; l'on peut bien contrefaire sa mine, mais non changer son cœur.

Dans toutes les innovations, particulièrement dans celles qui concernent les sciences, chacun veut y entendre, jusqu'à ceux même que je veux bien, par pure politesse, nommer les aveugles, pour ne pas dire le mot propre qui leur appartient; mais ces aveugles sont bien les plus entêtés; aussi chacun les reconnaît par la marque qui les accompagne, et le proverbe qui les désigne. En outre de tous ceux dont nous parlons, et qui sont en bon nombre, il y a les intéressés au non-succès de la chose qui ruine, qui anéantit

leurs intérêts; selon l'esprit humain, cela est juste et en quelque sorte pardonnable; ils ne peuvent trop être de notre avis, non pourtant quand ils portent la chose trop loin, qu'ils propagent d'impertinentes déclamations, des bruits absurdes, ridicules, mensongers, et qu'ils semblent parler à des hommes qui croyent encore aux loups-garoux, aux sorciers, aux revenans, et alors encore qu'ils crient *haro*, et font cause commune, qu'ils embouchent la trompette, non celle que sonne la Rénommée aux jours de gloire. Celle-là ne peut s'ajuster à leurs lèvres. Pourtant ils ne manquent pas de dire leur mot, dès qu'ils croyent que la lumière va cesser de paraître, et c'est avec l'air de l'intérêt du bien, qu'ils tâchent de frapper, même en promettant de se ranger du côté de l'opinion qu'ils combattent, alors qu'ils seront, disent-ils, convaincus.

Pour avoir un plus long champ de retraite, les *anti* ont l'adresse d'invoquer toutes les révolutions de la nature, qui sait, selon eux, si la dernière *climatèrique* (1) ne rapportera

---

(1) Ce qu'on nomme la grande *Climatérique* ou

pas cette disposition à contracter la petite vérole, que vous prétendez avoir détruite.

« La nature change à nos yeux,
Et le plus triste Héraclite,
Quand ses affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite ».

Que de gens noirs, le seraient moins, si la fortune les favorisait plus! leur atrabile, plus enveloppée des douceurs d'une vie plus aisée, s'épancherait moins facilement, ne serait peut-être plus autant acerbe contre ceux qu'ils croyent plus fortunés qu'eux, seul tort qu'ils aient à leurs yeux.

Voilà bien souvent le cœur humain; le connaîtra mieux que moi qui pourra.

Les savans n'ont, dit-on, qu'une patrie; une même chaîne les embrasse: oui, mais il y a savans et savans, comme il y a fagots et

---

septième septénaire, selon les astrologues, est la plus dangereuse de toutes celles de la vie humaine.

La mauvaise foi de ces messieurs a du terrein à parcourir, quand surtout il s'agit d'un nouveau-né.

fagots, nous dit doctement le médecin malgré lui.

Les gens dont nous parlons, sont dans une disposition absolument contraire ; ils ne reconnaissent aucune patrie, ils n'ont de chaîne que celle de leurs vilaines petites passions. L'on pourrait bien, sans un peu de retenue, en nommer quelques-uns ; beaucoup d'entre eux sont ici désignés ; mais la politesse fait honneur à celui qui la possède. Quoiqu'Addisson ait dit que les siècles les plus polis ont été les moins vertueux, et que d'autres disent que la politesse est l'art d'imiter les vertus qu'on n'a pas ; renvoyons tous ces gens-là à St.-Evremont, qui avait plus de bon sens que tous ; il disait que rien n'est plus honteux que d'être grossier. ( Avis aux hommes noirs).

Il vaut mieux suivre le précepte d'Horace, qui disait : Respectez le jugement des personnes éclairées, mais propos d'ignorans, il faut les mépriser. Sans doute, cela est bien d'un sage ; mais n'est pas sage qui veut.

Quand des ignorans ou des fripons sont la cause de tant de maux, et d'un si grand nombre de victimes, c'est alors qu'il serait bien

juste de se fâcher, et de faire à ces méchans contradicteurs cette application.

« O toi, dont la langue parjure,
Vil organe de l'imposture,
Glace la probité d'effroi,
Je vois enfin ta perfidie.
. . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . .

Je tais le reste.

Pourquoi donc taire quelque chose? Pourquoi? c'est que l'on trouverait fort peu de gens qui voulussent faire comme *Bias* le moins fou des sept, qui jeta toutes ses richesses, pour vivre, disait-il, plus en liberté.

Si j'eusse vécu de son tems, et que j'eusse aussi eu des richesses, il est très-probable que je n'aurais pas été entièrement de son avis; si j'avais à choisir, j'aimerais beaucoup mieux un *Lucullus*, qu'un philosophe crasseux, qui ne s'occupe que de déclamer contre les passions, que son indigence ne lui permet pas de satisfaire, ainsi qu'à certain philosophe, dont le manteau déchiré cachait tant de morgue et si peu de vertu. Un *Lucullus* fait plus de bien dans un état, que mille *Diogène* qui, à mon sens, n'était qu'un fou, un extravagant.

Alexandre encore jeune et dans la grandeur de sa gloire, voulut payer son tribut à l'homme extraordinaire, il n'en reçut qu'une grossièreté, indigne d'un homme d'un véritable mérite, qui surtout a pris à tâche de corriger les humains; l'on peut fort bien posséder une morale pure, sans être un enthousiaste, un énergumène, un fanatique.

Quant à *Bias*, tout philosophe qu'il était, il fut toujours assez tolérant, ce qui est très-louable dans un homme de sa robe.

Un jour dans un naufrage, voyant des gens impies, qui, de peur du danger éminent, invoquaient les Dieux : » *Taisez-vous*, leur dit-il, *dans la crainte qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici* » : il riait.

« Sans l'humanité, vertu qui comprend toutes les vertus, on ne mériterait guère le nom de philosophe.

» Pour instruire la race humaine, faut-il perdre l'humanité ? faut-il le flambeau de la haine, pour nous montrer l'humanité. » ( Voltaire. ) Non, sans doute, mais nous avons bien un reproche à faire aux savans, j'entends les véritables savans, qui se croyent un peu trop au-dessus de l'humanité; ils dédaignent la science qui tend à conserver

l'espèce ; trop occupés de sa perfectibilité morale , ils ne s'occupent guère du plus pressant besoin qu'ait l'humanité , celui de vivre. Nous recherchons leur opinion , elle est d'un grand poids, dans la balance.

» Votre fille , madame , a du mal aux oreilles , eh , pourquoi l'avez-vous fait vacciner ? « Mais , monsieur le docteur , ma fille avait cette indisposition-là avant que d'être vacciné ».

« Propos , propos, madame , votre vaccine n'a pas le sens commun ; vous avez tort, car je ne suis pas encore convaincu *de cette belle découverte.* » Au surplus, je ne l'avais pas conseillée ».

Un autre enfant de cette dame , de retour de nourrice, n'a pas eu la petite vérole; cette bonne mère m'a sérieusement proposé de l'innoculer de la variole ; elle ne veut plus entendre parler de vaccine , depuis l'apostrophe très-sensée du docteur.

Faut-il donc qu'au milieu des sciences et des tems les plus éclairés , il existe toujours une sorte de barbarie indestructible , tout comme au milieu des mines les plus riches , il se trouve toujours des métaux impurs. Oui, sans doute.

Voilà donc un enfant à la merci de la première contagion varioleuse qui pourra l'atteindre ; comment en sortira-t-il ? borgne, boiteux, édenté, éraillé : je n'en sais rien, il court même le risque d'y perdre la vie.

Quelle bonté, quelle tendresse maternelle! quel bon conseil dans une famille, qu'un docteur de cette trempe-là ! C'est bien à de pareils hommes qu'il appartiendrait de faire *chorus*, et de chanter mélodieusement avec les sirènes nocturnes, auxquelles les bras poussent, quand la queue leur tombe (1). C'est bien à de pareils gens qu'il faudrait souhaiter, comme monsieur de la Rochefoucault le fit à madame de Sillery, sa nièce : (elle venait de se marier). Je vous souhaite, lui dit-il, les impossibilités, les jalousies réciproques, un pot mal écumé ; des puces et des punaises en été, du linge sale, de mauvais vin, des chats sur votre lit. etc. etc.

Je ne sais quel auteur a dit : « Je ne conçois pas la vanité des gens d'esprit ; car c'est bien

(1) Tout le monde sait, ou ne sait pas que les grenouilles naissent têtards, et que la queue leur tombe quand les bras leur poussent. *V. M. Buffon.*

le désir de faire effet sur les bêtes, que de vouloir convaincre certaines gens; ne serait-ce pas que chacun de nous participe un peu à ce défaut » ?

En vérité, on ne sait trop que dire des travers des humains, si ce n'est qu'ils ne sont qu'un assemblage bien bizarre de qualités et de vices, dont l'envie, qui se fourre partout, fait bonne partie.

A propos de l'envie, qu'en dire? je ne sais. Voyons, à quoi bon; examinons, analisons toujours.

Hésiode est le premier auteur classique qui ait parlé de l'envie, d'une manière assez légère.

Long-tems avant Hésiode, contemporain *d'Homère*, Job avait dit: L'envie tue les petits.

Moi, je ne vois pas cela de la même manière; je ne les vois pas mourir plutôt que les grands; ils se nourrissent fort bien de leurs vilaines petites passions, et ils font bonne chère.

Hésiode a emprunté ce qu'il a dit de Job, et Job l'a emprunté d'un prédécesseur, etc etc. Ainsi, l'envie est fille de la nue et du siècle qui présida à la naissance du monde.

Le serpent ne fut-il pas envieux du bonheur

de l'homme, la femme envieuse de la belle pomme que lui présentait le serpent? Elle fit aussi envie à notre premier père ! . . . Caïn ne se porta-t-il pas à un crime, par pure envie?

Depuis ce tems-là, madame *Pernelle*, protectrice imperturbable de monsieur Tartuffe, et contre l'avis de l'aimable *Dorine* d'aujourd'hui (1), a dit : Les envieux mourront, mais jamais l'envie.

Mandeville, auteur de la fable sur les abeilles, a aussi prouvé ( comme on prouve tant de choses ) que l'envie est une passion nécessaire, très-utile à tous.

L'envie provoque la discussion, la discussion l'examen ; ainsi l'envie est bonne à quelque chose. Je finis donc moi-même par être de son avis, car je dis, effectivement sans l'envie que deviendraient les gens de lettres, que

---

(1) Mademoiselle Devienne, si digne émule de Thalie, dont les talens bien connus n'égalent pourtant pas encore les vertus domestiques ; chez elle, si franchement bonne ; bienfaisante, sans nul désir de le paraître. « A-t-on plus d'esprit que cela, lui dit avec raison certain Pasquin ».

Je lui demande pardon de mon hommage, je fuis et me mêle dans la foule.

seraient les abeilles, qui, comme eux, sans relâche travaillent au bien public ; sans l'envie, que deviendraient les sciences et les savans ?

Les hommes sont naturellement fort paresseux ; sans l'envie tout franchement, se piqueraient-ils de tant d'émulation ? car cette émulation, n'est que de l'amour-propre, c'est-à-dire l'amour de soi-même, l'envie de la considération, de l'argent, de la puissance. Je vous le demande, à vous qui me lisez ?

« L'envie est un mal nécessaire, c'est un petit coup d'aiguillon qui nous force encore à mieux faire (Voltaire) ».

Que l'envie et les envieux soient considérés comme un bien ou comme un mal, je n'en pense pas moins qu'il ne faille continuer à donner nos soins à l'une des découvertes les plus importantes à l'humanité, et malgré les progrès de celle dont il est question, et quoique la raison finisse toujours par avoir raison, comme le disait d'Alembert, sa marche est quelquefois si lente, qu'il est bon d'y aider, et de ramener souvent l'attention sur une chose d'une aussi grande importance que celle dont il est question.

Il ne faut pas seulement faire germer, il

faut aussi cultiver. J'ai fait comme une abeille, bonne travailleuse, qui, après un long et nébuleux hiver, se réjouit de sa nouvelle existence. Sur les ailes du printems, elle va chaque matin, des beaux jours profitant, dès que des vents plus doux succèdent, premiers fruits de l'aurore de la belle saison, parcourant ainsi maintes et maintes prairies nouvelles et des mieux émaillées; sur chaque fleur elle recueille, sans néanmoins oublier qu'à son retour et près du toit de son humble chaumière « le thim, son aliment chéri, en longues bordures s'étend, que le muguet parfumé, le serpolet fleuri, et l'humble violette, que son seul parfum décèle » ont çà et là été placés par les bons soins du champêtre habitant de ces lieux, comme Virgile l'a conseillé, pour ajouter encore au parfum de cette douce ambroisie, digne présent des Cieux, que déjà contient sa *bouteille*, fruit de ses peines et de ses courses multipliées. Ici pourtant n'oublions pas pour elles ces ondes pures, qui, en circulant par mille et mille détours toujours ondulans, rafraîchissent l'heureux séjour des faiseuses de miel, leur offre ce liquide cristal qu'au loin il est quelquefois dangereux qu'elles aillent

chercher, « dans les tems orageux, par les vents incertains », mais toujours l'un de leurs premiers besoins :

« Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère,
Un ruisseau transparent qui baigne leur séjour;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents, ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons humides.

( *Géorg. de Virg. trad. de M. l'ab. de Lille.* )

Enfin à la ruche l'abeille, tremblante sous le poids de sa moisson nouvelle, joyeusement rapporte le *butin*, là, *pattes dessus*, *pattes dessous* (1): chacune caresse sa sœur, sa compagne, sa voisine ; c'est à qui racontera ses aventures, à nulles autres pareilles :

---

(1) Charmante expression de M. G., nouveau fabuliste des enfans!

*Fable de la Mouche et de l'Abeille.*

chacune en ses courses a vu merveille, des choses extraordinaires, surprenantes; c'est à qui le dira, le racontera, le répétera, et toutes ensemble, elles en disent autant, si ce n'est plus; empêchez cela ! Vous connaissez le sexe aimable, même en son caquet? chacune, autant que personne, veut donner bonne nouvelle; et mieux que tout autre sait son affaire; chacun aisément le croira, ou ne le croira pas, *car, tous voyageurs sont menteurs*?

Au milieu de tant de bruit pourtant, qui le dirait, il règne de l'ordre, et tout ce peuple ailé y est assujetti. « Quand un instant les travaux sont suspendus, bientôt après ils recommencent ». C'est ici qu'alors il faut voir comme mutuellement on se félicite du travail qui mettra la grande famille à l'abri des besoins et de la rigueur de l'hiver prochain; il faut voir tous nos habitans s'occuper et se délasser ensemble : projets d'alvéoles bien faites, clôture solide, bien cimentée; force *odorante propolis*, qui de tous les tems impunément bravera les coups; car, « ainsi que la chaleur, le miel craint la froidure ».

Ici nulle à l'œuvre n'est indifférente.

« L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice,
L'autre d'un suc brillant et des pleurs du Narcisse,
Pétrit les fondemens de ses murs réguliers,
Et d'un rempart de cire entoure ses foyers :
L'autre forme un miel pur d'une essence choisie,
L'autre élève à l'état des enfans précieux,
Celles-ci tour-à-tour vont observer les cieux;
Plusieurs font sentinelle et veillent à la porte,
Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte,
D'autres livrent la guerre au frêlon dévorant;
Tout s'empresse, par-tout coule un miel odorant.

Voilà comme les sciences prospéreraient, si chacun voulait, *pattes dessus*, *pattes dessous*, contribuer au bien général.

Moi, comme bien voulant appartenir à la famille des bonnes abeilles, j'ai réuni le suc des fleurs que j'ai parcourues, et j'ai rempli mon *alvéole* du résultat des auteurs que j'ai mis à contribution; ainsi que mes sœurs, porté par un saint zèle, je mourrais *sous* mon *fardeau*, *volontaire victime*, *tant du miel et des fleurs* le *noble amour m'anime* (1).

---

(1) *N. B.* Les membres du comité central de

Daignez donc sourire aux abeilles.

Vois, lecteur : j'ai passé en revue les Hébreux, les Grecs, les Latins, et les Français aussi ; j'ai recueilli par-tout ; cependant, comme quelques autres, je ne suis pas jaloux du bien qui appartient à autrui, et pense encore moins, comme eux, que je sois à nul autre pareil ; je voudrais que les abeilles, d'ailleurs peuple si industrieux, mîssent leur intelligence si soigneuse à profit, et que, chez elles chaque sujet unît sa fortune à la fortune publique ; mais je voudrais que par-tout on repoussât, on combattît avec une sainte fureur, ainsi qu'autrefois firent nos pères, pour conserver leurs mœurs et leurs *Pénates* ; chassons ces vils et lourds frêlons (1) qui, pillant la ruche et mal-traitant l'abeille, « veulent encore s'en approprier les richesses. Loin de nous ces

---

vaccine ont, depuis sa création, bien gratuitement et généreusement sacrifié leur tems et leurs intérêts à faire prospérer la découverte de Jenner, et assurément ils n'ont eu d'autres vues, ni d'autres récompenses.

(1) Les inoculateurs.

guêpiers ennemis qui toujours contre nous conspirent. « Mais le tems fuit, je revole à mes essaims ».

Viens, doux Printems avec ta troupe aimable et légère; *viens, joli mois de mai*, en ta marche douce et féconde; viens, heureuse et belle saison, où la nature entière appelle à de nouveaux plaisirs, sur la terre, dans les airs, comme sur les eaux. Chacun, en son langage, chante le retour du père de l'univers.

Ici, au déclin d'un beau jour, tout comme un beau matin, sur le seuil de son chaume, le vieillard réchauffé de la douce influence de l'astre bienfaisant, levant les yeux vers le ciel, comme pour y puiser une nouvelle ame, souriant à la terre et à ses petits enfans, le bonhomme se croit réellement rajeuni : près delà, dans une prairie émaillée de mille couleurs diverses, sur l'herbe tendre et touffue, qu'arrose un long et frais ruisseau, dont le doux murmure encore augmenté par de légers obstacles tout comme exprès par le hasard placés, cailloux bien blancs, petits monticules d'un sable blond; racine du saule qui ombrage ses bords, tout enfin semble vouloir en retarder le

cours : la folâtre, l'aimable enfance, comme de concert et jouant avec lui, ne perd pas la moindre distance de sa tortueuse marche fugitive. L'un, sur ce fleuve argentin, de son bras *vigoureux* lance un javelot ; plusieurs, comme on le croit bien , suivent , épient les moindres mouvemens de ce navire, de construction toute nouvelle, avee la même attention que le ferait l'intrépide américain, quand lui-même, sur son frêle canot, il traverse ainsi les *rapides* de ses fleuves dangereux.

Quittons les dangers, et retournons à la gaieté.

Quelques-uns de nos nautoniers aux joues rebondies, au teint fleuri, abandonnent la partie, et retournent sur le pré ; la constance n'est pas leur vertu première, non plus qu'aux papillons, auxquels ils aiment tant à faire la guerre ; nos étourdis, jusqu'à la ceinture cachés, des fleurs du matin et de leurs éclatantes couleurs, surtout se réjouissent ; par chacune d'elles un nouveau trésor est en leurs mains; babillant, gambadant; comptant pour rien la course de celui qui marque nos ans, non plus que l'heure qui les rappelle au logis ; enfin, pourtant las de tant de richesses, soudainement et dans l'ivresse de

la plus folle joie, ils abandonnent tout pour courir à de nouveaux biens.

Enfance, enfauce, tu es bien l'image de la vie ! âge heureux, âge que chacun de nous regrette en vain, et qui se retrace toujours à notre imagination, avec les mêmes couleurs; à tout âge on se reporte au lieu de la scène, et on a bien du plaisir à le redire aux siens.

Cependant, non loin de notre bruyante milice, en un charmant bocage que couronne le chèvre-feuille purpurin, le chantre du soir semble vouloir unir ses tons à ceux de la troupe joyeuse: à une voix toujours mélodieuse, il entremêle les plus vifs accens; et tel qu'un nouvel Achille, (emplumé) au fort de la mêlée, il défie ses rivaux. Dans les beaux jours de la voûte azurée, dans les plus grandes profondeurs des eaux, les froids habitans de ces souterrains humides quittent leurs demeures cachées pour venir, à la surface de leurs immenses plaines, se réjouir du nouveau spectacle qu'offre la nature. Oui, il n'est de belle saison que le printems, de belle saison que celle des amours.

« Fraîcheur éthérée, descends du sein de la nue, viens, pénètre jusques dans les en-

trailles maternelles de la terre; baigne de ta bienfaisante rosée » le germe qui n'attend plus que toi pour éclorre, pour qu'à son tour l'astre qui nous verse la lumière, nous prodigue aussi ses trésors; queles zéphirs, remplaçant les froids aquilons, les glaçans frimats, d'un léger coup d'aile dégagent la fleur captive; que nos sens, par des vapeurs odorantes, soient doucement touchés, que leur balzamique influencerappelle le faible à la santé; que le doux murmure des eaux nous porte à ce calme trompeur des sens, seule image du bonheur de la vie; que nos côteaux, que nos plaines semblent fiers de préparer de nouvel'es richesses; qu'en la saison propice, la nature, en son caractère de grandeur, vienne enrichir les pauvres humains! Que l'opulente Cérès, par une abondante moisson, assure au laborieux cultivateur un salaire nouveau; que nos arbres, courbés sous le poids de nombreux et délicieux fruits, annoncent une récolte entière; que Flore, plaçant encore quelques fleurs sur chacune des nombreuses sommités, couronnent ainsi nos vergers des plus éclatantes couleurs, montre qu'une abondante sève prépare de Pomone les nouveaux bienfaits; que le joyeux et di-

gne fils de Sémélé, sur le pampre vert, frais, et surchargé promette enfin à l'infatigable vigneron la récompense de ses travaux.

N'est-il donc pas tems de retourner à mon sujet? Oui; mais, après de la poétique, un sujet médical est un terrain bien froid, bien aride pour un public indifférent, quand encore il n'est qu'indifférent : il faut donc semer quelques digressions, quelques épisodes, pour distraire d'un tableau, dont tous les traits sont rembrunis, graves, *ergo* ennuyeux.

Dans un opuscule, il faut occuper par la variété, et toujours avoir l'attention de tourner son érudition et ses connaissances en agrément; en parlant raison même, il faut amuser : les hommes ressemblent si fort à cet égard aux enfans; ce sont de franches marionnettes, a dit le sémillant, le spirituel Picard, nouvel émule de Térence et de Molière : comme eux censeur des mœurs du jour, il cherche à corriger en amusant; il sait bien que tels furent les pères, tels seront les fils, incorrigibles. Ainsi que Démocrite, il critique, il rit, sans prétendre à réforme entière; il n'a pas moins le mérite de donner de bonnes leçons; au spectacle, comme au sermon, attrape qui peut?

Dites-moi, qui vaut le mieux, de Racine, de Massillon, de Voltaire, ou de Bourdaloue? etc. Tous vous ont dit de très-bonnes choses, dites-moi comme vous en avez profité

Quand il est question d'un objet relatif à la médecine, c'est bien encore pis; on s'en moque d'abord, il faut donc tâcher de se rendre le moins médicalement ennuyeux qu'il est possible; et tout en traitant le fond de la question, il ne faut pas trop s'y appesantir et vouloir suivre un plan et une méthode exacts; ce serait trop ressembler à ceux qui n'ont ni esprit ni imagination, et puis, parce qu'on est médecin, ne peut-on faire quelques pas, le grelot de la folie à la main?

Il n'y a aucune profession à laquelle on ne permette quelque distraction, et à cet égard, chacun a son goût; moi, j'aimerais assez à faire comme le savant *Erasme*, il savait si judicieusement et gaiement se moquer des gens à prétention, des faux, des méchans et des charlatans. Ne faut-il donc pas se délasser, se reposer quelquefois d'une profession dont tous les chemins ne sont pas toujours couverts de roses: la folie a, dit-on, le pouvoir de remettre en belle humeur les dieux et les

humains; c'est encore Erasme qui nous le dit. Je ne puis être de l'avis de ceux qui pensent que la médecine doit être exercée bien gravement et sans aucune distraction. Le temple de *Momus* nous serait-t-il donc fermé? Serions-nous condamnés à n'avoir aucune des idées libérales, que quelques personnes veulent bien croire étrangères à l'art de M. Purgon; elles voudraient sans doute aussi que le médecin renonçant, pour ainsi dire, au monde, bien médicalement enveloppé et lourdement docte, ne sortît de son cabinet, et n'y travaillât jamais que comme un nécromancien : les malades en seraient-ils mieux soignés et plutôt guéris? je n'en crois rien.

Le pédantisme et l'ignorance ne furent jamais bons à rien. Molière, le très-savant Molière, nous a corrigés, bien corrigés. C'est une grande obligation que nous lui avons.

Un de nos estimables confrères, dont je me rappelle la liaison toujours avec un vrai plaisir (M. Bouvier, médecin de *Madame Mère*), a publié un mémoire *ex professo*, avec toutes les connaissances d'un médecin distingué, homme vraiment instruit, capable d'apprécier, et bien pénétré de cette vérité; M. B. démontre que la médecine ne doit

être

être étrangère à aucune connaissance, que toutes les sciences lui appartiennent, qu'elles sont toutes liées les unes aux autres, qu'elles doivent former une masse de lumière d'où sortira nécessairement un plus grand jour; qu'un médecin, pour être homme de bonne compagnie, instruit, philosophe, homme de lettre, mathématicien, musicien, etc. etc., peut néanmoins, et mieux qu'un autre, être utile à ses malades, à ses concitoyens. La musique, par son charme, peut être considérée, toute étrangère qu'elle paraisse d'abord à l'art de guérir, comme un puissant moyen curatif entre les mains de l'homme qui, par l'étendue de son savoir, sait user et profiter de ce qui semblerait inutile, même bizrare au vulgaire.

Ecoutons à cet égard M. le docteur Desessart (1); il cite une thèse soutenue à Montpellier, en 1769, par M. Royer, et il dit : « On y voit cet art dissiper les suites fâcheuses de la sombre mélancolie de l'hypocondriacisme; arrêter les accès épi-

---

(1) Réflexions sur la musique par M. le docteur Desessart, membre de l'Institut. (*frimaire an* 11).

leptiques, et empêcher leur retour, suspendre les douleurs de la goutte et de la sciatique, en prévenir les rechutes, ranimer les forces vitales après de longs épuisemens, faciliter et accélérer les convalescences difficiles : on la voit arrêter les désordres d'une imagination fougueuse, enchaîner les efforts violens qu'elle provoque dans le corps, et désarmer la main qui préparait un crime. On la voit écarter ces cruelles frayeurs que cause la morsure d'un animal suspecté de rage, et maintenir dans la paix de l'ame et la santé du corps, des personnes que le préjugé condamne, trop souvent sans raison, à une maladie plus affreuse que la mort. J'omets tous les faits qui attestent son pouvoir sur la civilisation des hommes, des animaux, sur la création et l'exaltation des passions dans l'ordre civil et religieux ».

Si pour traiter un malade, on peut employer autre chose que de la rhubarbe, l'on peut, ce me semble aussi, quand on écrit sur un sujet médical comme celui que nous traitons, où il s'agit plutôt d'une lutte de bons sens contre de vieux préjugés, ou des intérêts particuliers, que d'une dissertation régulière sur un point de controverse; l'on

peut, disais-je, y apporter quelques distractions et s'écarter quelquefois du sujet. La règle tue l'esprit, a-t-on dit avec raison; c'est trop ressembler aux gens *débonnaires*, qui n'ont ni imagination, ni sensibilité, que ceux qui écrivent avec tant d'exactitude, c'est suivre la route commune, où l'on ne trouve souvent qu'une ennuyeuse monotonie; on tombe de lassitude. Un chemin bien aligné, bien symétrique dans toutes ses parties, est très-souvent fatigant; au premier coup-d'œil, il laisse apercevoir le lieu que l'on semble ne devoir jamais atteindre; la route en paraît beaucoup plus longue, et en devient désagréable.

Il en est de même dans un ouvrage de la nature de celui-ci; il faut préférer le pittoresque, il faut interrompre de tems en tems le lecteur, afin de le ramener plus doucement vers le but, sans trop le lui laisser apercevoir, ni lui fatiguer l'imagination.

Il faut ressembler à quelqu'un, disent les méthodistes, sinon vous n'avez nulle physionomie. Je serais très-volontiers et entièrement de leur avis, si je pouvais dans un autre sens, ou de toute manière, ressembler à l'Apollon du Belvéder, dont on prit tous

les traits, chacun sur les plus beaux modèles : après le corps vient l'esprit; par exemple, je voudrais réunir à la sagacité si spirituelle de *Lesage*, l'originalité de *Sterne*, l'ironie du docteur *Swith*, et la malice du docteur *Fielding*, qui voyait tout sans avoir l'air étonné de rien, etc.

Enfin, pour parler médecine au public, j'ai cru devoir quitter les routes ordinaires, quoiqu'en disent encore quelques doctes bien sévères et bien raisonneurs.

Par rapport à ma dernière édition, un fort penseur me dit: « Monsieur, vous avez traité un sujet grave avec bien de la légèreté ».

Monsieur, si peu de gens lisent, et dans le nombre de ceux qui le font, il y en a si peu qui sachent lire, que je ne savais pas que vous m'eussiez fait l'honneur de la lecture.

Les ouvrages d'esprit sont le délassement des hommes laborieux, c'est ce que les ignorans et les paresseux ne conçoivent pas; il y a des gens pour qui la vie consiste à dormir, bâiller, et ennuyer autrui.

« Sachez que pour qui travaille,
» Rien n'est plus fastidieux,

» Que d'avoir devant les yeux
» Un sot désœuvré qui bâille ».

(*M. G....., le nouveau fabuliste*).

Ces doctes-là ne pensent pas qu'il soit possible de faire autrement. Tout leur paraît extraordinaire si ce n'est leur insouciance, leur inutilité; ceux-là conçoivent encore moins qu'il soit possible de prendre sur le sommeil quelques heures de travail; chacun de nous a ses habitudes, le travail en est une tout comme une autre.

Quand je passe quelques instans dans ma bibliothèque, dois-je faire comme monsieur Montdor, admirer seulement la reliure de mes livres? Non, je m'occupe, je m'égaie quelquefois, et comme Apelle, je passe peu de jours sans tracer quelques lignes.

C'est ainsi que ce Recueil a été composé; c'est un journal, dont toutes les réflexions m'ont été suggérées, soit dans mes rapports habituels dans le monde, soit dans l'exercice de ma profession.

Aux gens du monde parler médecine, est chose assez embarrassante; qui ne sait que tout raisonnement médical est le chicotin

d'une partie de la société, et le rire de l'autre; dans cet ouvrage que pour cela j'ai nommé *Opuscule*, j'ai, comme on dit vulgairement, doré la pillule. Il ne faut pas toujours comme *Younck*, aller chercher des lumières aux fond des tombeaux; il faut en général présenter aux humains des affections douces et gaies, autant que cela est possible; encore très-souvent les passions viennent-elles fasciner les yeux où l'intérêt personnel vient broyer ses couleurs. Chacun n'envisage dans l'objet même, dont l'importance est la plus générale, que les rapports qui le touche; trop souvent les préjugés, ou l'intérêt font le jugement.

Quand on compare le résultat des pratiques successives, qui ont été méthodiquement employées d'après des systêmes nouveaux, pour mettre à l'abri des dangers de la variole, sans contredit, l'un des plus grands fléaux qui ait si généralement ravagé toutes les parties de la terre depuis une si longue suite de siècles, l'on voit que le succès n'a pas toujours répondu aux vues qu'on se proposait; que certaines épidémies n'en ont pas été moins meurtrières; que l'inoculation elle-même n'a pas toujours été

exempte de quelques inconvéniens, ni même de quelques dangers.

Ces idées, quoique déjà bien pressenties, présenteront toujours un nouvel intérêt, quand il s'agira de diminuer le poids des maux qui accablent l'humanité.

Rien n'est si difficile que de dire aujourd'hui des choses neuves.

Le grand Salomon lui-même a dit : Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Ovide a répété, il y a long-tems aussi, ce qu'on avait bien des fois dit avant lui.

« Le temps qui donne à tout le mouvement et l'être,
» Produit, accroît, détruit, fait mouvoir, fait naître;
» Change tout, dans les cieux, sur la terre, dans
l'air.
» . . . . . . . . . . . . . , . . . . . . . . . . . . . .

Rien ne doit étonner dans les révolutions du globe ; les embrâsemens souterrains, tout ce que dans notre faiblesse nous considérons comme grands accidens, tendent à maintenir l'équilibre; ils tendent sans cesse à diminuer la masse de la terre, qui, sans ce moyen qui est l'ame de la combinaison con-

tinuelle des élémens, disparaîtrait beaucoup plutôt sans doute; car il faut être dévoré en tout, ou en partie : il en est ainsi des hommes; quand ils sont en trop grand nombre sur une surface déterminée, il faut qu'ils périssent de disette ou des grandes contagions; c'est ainsi que l'équilibre se rétablit.

Les planètes elles-mêmes ne peuvent avoir qu'une durée, depuis le premier moyen qui leur donne l'être, jusqu'à leur entière destruction; tout s'y accroît et se détruit, pour les former telles que nous les voyons; mais il doit être de toute nécessité que, parvenues à un certain dégré de masse, elles périssent, elles s'abîment dans l'immensité dont l'univers est formé, et où tout change de forme seulement.

Il arrive pour toutes les planètes et dans leur ensemble, ce que nous voyons se passer sur la nôtre; ce n'est qu'un déplacement continuel, où toute la matière retourne sans cesse dans le creuset du grand Architecte de l'univers, et là, nous n'y connaîtrons jamais rien. Ce que nous voyons dans les petites choses, est plus à portée de nos sens, c'est un simulacre de ce qui se passe dans les grandes : comme M. *Pierre* nous fait voir

de très-grandes tempêtes de l'Océan sur son très-petit théâtre.

Un homme né s'accroît, périt, il a d'autant augmenté le sol où il a vécu; autant en font tous les individus, depuis le ciron, jusqu'à l'éléphant, de l'oiseau mouche, jusqu'à l'autruche, et depuis l'enchois jusqu'à la baleine; ainsi cela se fait parmi les végétaux et dans les minéraux : il a donc fallu un moyen de destruction continuel, car c'est la destruction qui entretient l'harmonie entre toutes les parties. Le tonnerre gronde, la foudre éclate, épouvante les pauvres humains; hé bien, cela est à peine une étincelle de ce qui se passe au-delà de nous pour notre conservation. L'air n'est jamais si pur, qu'après les grandes détonations, les grands orages.

« Les merveilles nous environnent de toutes parts, et pour qui sait voir, rien n'est indifférent dans cette immense Univers. Dans ce vaste et sublime tableau, les choses ne peuvent exister d'une manière immuable. Rien de tout ce qui est, ne durera; rien n'est comme il sera, tout est condamné à disparaître ». (*Buffon*).

C'est ainsi que tous les jours, par les fleu-

ves, les monts insensiblement descendent dans l'abîme des mers, qui à leur tour, éprouvent de grands changemens. C'est ainsi que changent les formes de la terre; que les eaux engloutissent certains rivages, quand elles en découvrent d'autres.

J'ai vu sous les eaux plus d'une plage encore visible; des plaines immenses que la mer couvrait autrefois, et comme le disent communément les marins : *la mer perd d'un côté et gagne de l'autre*; c'est ainsi que par des routes cachées, les mers, par des souterrains à nous inconnus, produisent de grands éboulemens qui ensevelissent dans de grandes profondeurs les montagnes les plus élevées; qu'en d'autres endroits soudainement se forment d'immenses lacs au lieu de plaines étendues.

C'est encore ainsi que, par d'autres causes à nous tout aussi inconnues, une île prend la place des eaux. Si la nature dans sa splendeur étale à nos yeux étonnés tant de richesses, tant de merveilles, elle produit aussi dans ses désordres bien des laideurs; car, pour celui qui est englouti, enseveli sous d'immenses ruines, noyé par l'apparition

subite des eaux, etc., il n'y a là rien de très-merveilleux !

Les sciences, comme les choses, ont leurs beaux jours; de même, la barbarie succède aux siècles de lumière : tout est forcé de repasser par le cahos. Le savoir des tems éclairés tend à se détruire, comme les forces physiques de l'homme, parvenues à leur plus haut degré, doivent rétrograder : ainsi l'a voulu le Maître du monde; celui qui en murmure, hâte encore son destin.

N'espérons pas de vivre toujours, comptons pour un gain chaque jour que le sort nous donne, disait Horace.

Mais enfin, la sérénité, reparaît et chacun a son tour.

Charmant et sage Anacréon (1), comme toi, je voudrais passer ma vie à charmer les humains; mais je voudrais aussi que toujours les jeux, les arts et les sciences soient du voyage; qu'ainsi, en parcourant l'échelle de nos ans, le béquillard ne sillonne jamais; qu'enfin, pour arriver à ma destinée,

(1) Oui sage; mais non comme ces sages dont on nous a tant vanté les extravagances.

le tems de ses grandes ailes, doucement en caresse les pas :

« Un dieu qui prit pitié de la nature humaine,
» Mit auprès du plaisir le travail et la peine;
» La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas,
» Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas ».

Le bonheur est chose fort idéale et bien chimérique, comme vulgairement on l'entend; d'ailleurs, cet état ne conviendrait nullement à l'homme, il serait un pur idiot, il perdrait bientôt le sentiment de son existence.

J'ai vu des grands, j'ai vu des petits; tous se ressemblent, tous se plaignent. Ils ont tort, ils ont raison; pourquoi? parce que l'homme moral dépend entièrement de l'homme physique, et que l'homme physique dépend absolument de l'homme moral. L'or ne fait rien à cette maladie là, il change seulement la condition. Enrichissez le gueux, il deviendra malade par satiété; appauvrissez le riche, il deviendra souffrant, de toutes les comparaisons. Entre ces deux extrêmes-là, il y a encore beaucoup de nuances.

L'on ne juge de la santé que par la douleur, d'une portion de bonheur que par les passions : telle est la constitution physique de nos organes; l'esprit, comme le corps, a ses maladies. Le juste équilibre dans les fonctions de nos organes, fait toute notre force morale et toute notre force physique; hors cette disposition, le corps, tout comme l'ame, n'a plus que des sensations vagues, douloureuses. En deçà, comme au-delà de cette juste position, il n'y a plus que désordre.

N'être surpris de rien est presque la seule et unique chose qui puisse procurer et assurer le bonheur, disait *Horace*; mais, dans le plus sage, il est toujours de l'homme, a dit aussi *Racine*, voilà la difficulté à côté du remède.

La béatitude terrestre est l'idole la plus chérie des hommes; ils lui sacrifient sans cesse, toujours ils courent après le bonheur; ils ont tous les jours les bras étendus vers cette divinité imaginaire, quoique toujours l'ombre ſuiye devant le corps. Quand ils se croyent à porté d'atteindre cet objet chéri de leur plus tendre sollicitude, ils redoublent d'efforts; ils s'agitent, ils soupirent!

hélas! ce fantôme est déjà bien loin d'eux' c'est un soleil couchant qui trace de grandes ombres. Croyez-vous pour cela qu'ils se fatiguent? Non, rien ne les rebute, ils recommencent de nouvelles courses inutiles, ils font de nouveaux efforts. Arrive enfin le terme fatal; alors encore les hommes lèguent à leurs descendans un meilleur succès. Qu'ils sont dupes! car le bonheur n'est pas fait pour ce globe, cherchez ailleurs.

« Où donc chercher le bonheur?

« Nulle part, tout entier, par-tout sans mesure,
» . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
» La joie est passagère et le rire est trompeur.

---

» Des maux qui des mortels rendent le sort pénible
» Supporte, quel qu'il soit, ton lot sans murmurer,
» Mais cherche à l'adoucir autant qu'il est possible.

« Chacun reçoit sa dose, et le tout est égal ». Il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier désir que nous imprime la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais; mais où est le bonheur? qui le sait? chacun le cherche, et nul ne

le trouve ; on use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint. J. J.

« Nous sommes placés à l'égard du bonheur, comme les peuples du nord le sont à l'égard du soleil, qui ne leur dispense qu'une lumière courte et presque toujours sans chaleur. Mais les longues nuits auxquelles ils sont condamnés sont adoucies par des crépuseules et par des aurores boréales. Ainsi nous comptons des jours rapides pour le bonheur, et de longues nuits d'infortunes, que quelques eonsolations nous font supporter et nous font même ehérir quelquefois ; la tendre amitié est une des aurores boréales de la vie ».

Ainsi la grande machine va son train, et tout a son tour ; le soleil ne peut, en même-tems, éelairer toutes les parties du globe ; tout péri, pour reparaître dans l'état brute de la nature ; c'est dans ees tems où les hommes jetés et dispersés dans de vastes déserts, sont eux-mêmes réduits à vivre des fruits spontanés que la terre eaehe dans son sein, et qu'y féeonde la chaleur de l'astre qui nous éclaire : ce Dieu de tous les mondes « fait éelore, les germes de vie, des êtres sans nombre qui peuplent l'Univers » :

« Et de tant de végétaux aliment salutaire,
» Présent qu'en sa bonté le ciel fit à la terre,
» De santé, de vigueur, par Dieu même imprégnés,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'étude des origines, ces recherches de simple curiosité, a souvent excité des querelles savantes; parce que les hommes ont toujours aimé à se plonger dans l'abîme des siècles; ils aiment à s'enivrer de la magie que présente l'éloignement, cette idée est plaine de charmes pour notre imagination, elle semble nous porter même au-delà de ces tems de l'enfance du monde, tems de ténèbres qui précèdent celui où *Prométhée* déroba le feu du ciel, pour animer les premiers humains; cet étrange mystère étonne l'homme lui-même.

Nous ne désirerions pas moins suivre notre existence jusques dans la nuit où ce joli songe va pour jamais s'éteindre;

Oui, et voilà le sentiment de notre faiblesse.

Enfin, après de bien nombreuses successions d'âges, arriva celui où Dieu fit connaître sa volonté à nos premiers patriarches,

et depuis au peuple d'Egypte, dont il punit la rébellion à sa volonté; et les dix plaies ravagèrent ces contrées, où elles se sont tellement naturalisées, qu'aujourd'hui encore ces fléaux ne les dévorent pas moins qu'aux tems les plus reculés, dont nous parlons.

Les nuées de sauterelles, de grenouilles, de mouches, de moucherons et la peste, y font d'aussi fréquens ravages.

Il est dit dans l'*Exode*, qu'en Egypte, *les hommes, les femmes, et les enfans, sans distinction d'âge, se trouvèrent frappés et défigurés, les Hébreux exceptés.*

A ce hideux, mais frappant portrait, pouvons-nous méconnaître les effets ordinaires de la variole? A quelle autre affection pouvons-nous la comparer? L'on ne peut refuser d'admettre l'origine sacrée, que nous sommes autorisés à lui assigner; elle est puisée dans un chapitre de lumières et de vérités.

Ce fléau, rapporté à la colère divine, présente dans les plaies d'Egypte même, les indices d'une antiquité encore plus reculée; il peut être rangé dans la classe de ceux auxquels l'on doit assigner une cause naturelle, et du nombre des maladies qui font partie

de la médecine sacrée, dont tous les sujets furent traités poétiquement, à la manière orientale, par des fictions morales, propres aux circonstances et aux tems pour lesquels elles furent imaginées, et qu'aucun peuple ne sut imiter : telle fut, par exemple, la maladie de « Job, accablé de calamités par Satan, et couvert d'ulcères, etc. ». La maladie du saint homme fut une forte lèpre ulcérée, de laquelle les Israélites furent si fréquemment infectés, etc.

« Où trouver un homme qui peigne mieux sa douleur, son repentir et son Dieu » ?

« Le roi Saül fut privé de l'esprit de Dieu ».

Sa maladie était une véritable manie, par suite de mélancolie, pour avoir perdu un royaume qu'il ne sut pas conserver, et David fut appelé de Dieu.

La vieillesse décrite par Salomon, d'une manière purement fictive, est sans contredit une maladie, qui ne cesse qu'avec la vie.

Nabuchodonozor, ce grand roi de Babylone, fils de Nabopolossar, devint moniaque, et atteint de l'affection connue, sous le nom de *lycantropie*, ou de la *cynan-*

*tropie* : maladies qui portent à contrefaire les hurlemens des loups ou des chiens ; après sept ans d'une si terrible pénitence, il guérit, dit-on, mais il mourut, environ un an après, dans l'esprit de Dieu, 503 ans avant Jésus-Christ.

La sueur du sang de Jésus pourrait être considérée comme une crise de *suette*, produite par une forte action morale.

Galien a observé « qu'il arrive quelquefois que l'abondance ou l'effervescence du sang dilate les pores de la peau, au point qu'ils lui donnent issue, et produisent ainsi une sueur sanguine ».

La mort de Judas, mise aussi au nombre des maladies de la médecine sacrée, fut une action de désespoir, qui porta le traître à se pendre, etc. etc.

Cette manière d'expliquer les maladies faisant partie de la médecine sacrée, ne touche en rien l'action morale qu'elles représentent ; il n'est ici question que de la nature de l'affection, traitée médicalement.

Revenons à la variole : il paraîtrait, par les expressions même de l'*Exode*, que cette plaie fut une épidémie de variole très-meurtrière, que précéda immédiatement la

peste, l'une des dix plaies d'Egypte. D'anciens médecins ont observé que dans son déclin, la peste dégénère toujours en fièvre maligne, en petite vérole, en rougeole, en érysipèle, et en autres maladies cutanées (1).

L'on a écrit de Madrid que toutes les personnes qui ont été atteintes de la fièvre jaune (fièvre pestilentielle) en 1806, à Malaga et à Carthagène, ont eu cette année (1807), au commencement de la canicule, une éruption cutanée, semblable à la gale.

Dans les premiers tems connus, l'Egypte n'était qu'un vaste marais, bien propre au développement de ces causes accidentelles, et de localités qui, sous une zône brûlante, répandent et augmentent l'infection pestilentielle et la contagion.

L'on peut assurer que quelques maladies sont, pour ainsi dire, *innées* dans certaines régions où elles exercent leurs ravages.

Hipocrate les nomme maladies du pays.

*Mead* dit que, dans ses désordres, la nature fournit à leur *perrenité*.

---

(1) De la peste, par Papon.

Depuis ces âges, l'Egypte passa par quatre mille ans de bonheur et de prospérité. Les grands travaux de salubrité que firent ses rois et leur sage administration, calmèrent, sans les détruire, les fléaux qui la désolaient. Il leur fallut, sans doute, des siècles pour dompter le Nil, pour le partager en canaux, et pour élever des bâtimens au-dessus des inondations.

Eratosthêne, élève de Calimaque, bibliothécaire d'un Ptolémée, nous a laissé un catalogue des Rois de Thèbes, avec les années de leur règne, depuis Ménès ou Misraïm, fils de Cham, second fils de Noé, qui peupla et gouverna ces contrées après le déluge, jusqu'à la guerre de Troyes. C'est lui, dit-on, qui, le premier, a établi en Egypte le culte des Dieux et les cérémonies des sacrifices. Homère, le prince des poëtes et le peintre des nations, se plaît à nous entretenir de l'Egypte : il vante sa magnificence, son génie, sa liberté et sa sagesse. *Platon* et d'autres grands hommes puisèrent chez les Egyptiens, ces premiers maîtres du monde (1), les lu-

---

(1) Quoiqu'en disent aujourd'hui ceux d'un systême opposé.

mières qu'ils répandirent dans la Grèce. Mais l'Egypte est aujourd'hui bien loin de son antique splendeur; rien n'y rappelle plus les beaux jours de *Sésostris*, ni ceux des compagnons de sa gloire. Après tant de siècles dé grandeur et de prospérité, la patrie des prêtres de *Memphis* et de *Thèbes* est tombée dans l'abjection la plus humiliante, pour la condition des hommes. Par l'excès du despotisme, elle est devenue, sous la dénomination des Musulmans, une terre d'abrutissement, où souvent les trois règnes semblent s'être confondus. De ce mélange immonde, sont nées les calamités épidémiques, qui depuis tant de siècles ravagent l'Univers.

Cet antique sol, autrefois couvert de villes florissantes, n'est, pour ainsi dire, plus aujourd'hui qu'un vaste desert, « où les habitans dégradés rampent sous des toits de boue, et sont l'emblême de la misère la plus dégoûtante ».

Cependant cette Egypte, décrite tant de fois, nous intéresse toujours aussi vivement qu'aucune autre contrée.

Combien de fois n'ai-je pas désiré la parcourir, y connaître par moi-même les sîtes,

la terre, les monumens, et ce Nil, dans ses beaux jours de bienfaits et de joie publique.

« Ainsi ce fleuve, à grand bruit tombant d'un roc sauvage, fier et nourri de ses eaux, tribut annuel d'un long orage, croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés (1) ».

Les habitans de la Grèce, au contraire, et sous le même gouvernement, conservent aujourd'hui l'antique génie de la nation. Près d'*Athènes* et de *Spartes*, la physionomie des hommes y rappelle encore le souvenir des *Miltiade* et des *Léonidas* (2). Un reste de fierté semble appeler un nouveau lustre.

---

(1) Il pleut fortement en Abyssinie, environ trois mois de suite : Pays montueux, dont la pente est sur l'Egypte. En certain tems, en certains lieux, l'on peut passer le Nil à gué, presqu'à mi-jambes. C'est à cette époque et peu après, que la crue du Nil a lieu.

(2) Miltiade, un des plus célèbres généraux *d'Athènes*, à la fameuse journée de *Marathon*, défit, avec 12,000 hommes, plus de 300,000 Perses.
*Léonidas*, roi des Lacédémoniens, avec 300 hommes d'élite, soutint au passage des Thermopyles, l'effort de l'armée de Xercès ; il y périt, lui et tous les siens.

Quelle est donc la cause de cette différence, après une longue suite de tems si éloignés?

Les mœurs, les mœurs de leurs pères.

Voulez-vous avoir des hommes? Ayez un gouvernement fort et des mœurs publiques. Voulez-vous avoir des hommes? Ayez des mœurs privées! autrement le sol et les hommes dégénèrent.

C'est ainsi que les lieux les plus salubres dans un tems, peuvent devenir, dans un autre, la source de tant de maux, par un état de nature en *décrépitude anticipée*, selon l'expression de M. de Buffon.

Jadis on vit à Rome un sénat auguste, forcé *d'attacher le clou* au temple de Jupiter, pour arrêter les progrès d'un horrible fléau, celui de la peste, alors si souvent renaîssante!

Vers l'an de Rome 633, une peste violente ravagea l'Afrique : l'on attribua la cause de cet accident à une quantité prodigieuse de sauterelles qui, après avoir couvert la terre et dévoré les moissons, périrent de faim; leurs nombreux cadavres furent emportés dans la Méditerranée, par un

vent impétueux; la mer les rejeta sur le rivage, et l'air en fut de nouveau infecté.

En l'an de N. S. 541, il y eut une peste générale, la mortalité y fut la plus grande dont l'histoire fasse mention : c'était un charbon ardent qui dévorait les malades, et les tuait en deux jours, dans la plus affreuse agitation frénétique; ils voyaient des spectres qui les poursuivaient et les déchiraient, ou bien ils périssaient dans une léthargie profonde, dont rien ne pouvait les tirer.

Cette peste commença par les Egyptiens de Péluse; de là, elle se répandit dans toute l'Afrique, en Asie et en Europe; les nations les plus reculées n'en furent point à l'abri. Dans la seule ville de Constantinople, elle enlevait jusqu'à 10,000 personnes par jour, de tout sexe et de tout âge, et quelquefois au-delà.

La peste ne causait pas moins autant de calamité au sein des Gaules, où le sol, encore couvert d'antiques forêts, de vastes marais, de rivières pour ainsi dire errantes au hasard, annonçait une nature presqu'entièrement brute; mais ces contrées, comme tant d'autres, après avoir passé par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la

sottise et de la misère sont devenues le plus beau, le plus riche et le plus peuplé des états de l'Europe, où la nombreuse et active population en a fait de tous les empires le plus florissant.

C'est ainsi qu'un Gouvernement sage, en animant tous les ressorts d'une administration bienfaisante et éclairée, travaille sans relâche au bien public, et sait éloigner tous les dangers qui, sans cesse, menacent sa population.

« Aujourd'hui!

« La France est en savans comme en guerriers féconde,
Son destin est de vaincre, et d'éclairer le monde (1).
Les destins ont parlé, tout cède à leur puissance,
Et, plus grand chaque jour, le Héros de la France
S'élève, triomphant des plus fiers potentats.
Par leurs chocs s'affermit son immortel Empire;
Et de tant d'ennemis armés pour le détruire,

---

(1) Epitre au premier consul Bonaparte, aujourd'hui Empereur des Français et Roi d'Italie.

*Par M. Belin Balu.*

» Les torrens dissipés s'écoulent sous ses pas.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O terre des Guerriers ! ô France ! ô ma patrie (1) » !

---

« De trois mois et dix jours, espace intercalaire
Que semblait à la fois repousser de son sein
L'an grégorien, et l'an républicain,
Le Français ne savait que faire ;
Mais un Héros a fixé leur destin :
Le vainqueur d'Austerlitz, d'immortelle mémoire,
A fait de ces cent jours un siècle entier de gloire (2) ».

De tant de nations, en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers, tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour la fortune, et parmi nous on prodigue la sienne, pour servir;

---

(1) Stances sur la campagne de l'Empereur et Roi, à Austerlitz.

*Par M. C. J. L. Davrigny.*

(2) Par M. Boulard.

ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers; ici, on brûle de donner sa vie, pour son roi; là, on marche parce qu'on est payé; ici on vole à la mort pour être regardé par son maître; ici l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt (1).

Le succès dépend uniquement de la trempe de l'ame; pour sauver un état, il suffit d'un grand homme; il ne s'est rien fait de grand dans le monde, que par le génie et la fermeté d'un seul ».

« Le Français est quelquefois moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur:
Son œil perçant est juste et prompt à le connaître;
Il l'aime dans son égal, il l'adore en son Maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour;
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour (2) ».

---

(1) Eloge funèbre des officiers français, par Voltaire.

Quel rapprochement, quelle comparaison n'avons-nous pas aujourd'hui le droit de faire !

(2) Discours sur les événemens de l'an 1744.
*Voltaire.*

L'amour de la gloire est une ivresse qui ne s'éteindra jamais dans le cœur des Français : qu'on lise l'histoire de ce peuple, tout à la fois si industrieux et guerrier, depuis le premier de ses rois jusqu'à ce moment. Il a fait trembler Rome dans ses jours de vaillance, comme aujourd'hui, il parcourt toute l'Europe étonnée de tant de succès, et de tant de rapidité dans les plus grandes victoires que les fastes du monde puissent comparer.

« Si vous voulez que vos succès
Soient tous inscrits par ordre au temple de Mémoire,
Que votre Chef, soldats français,
Vous commande une halte aux champs de la Victoire,
Pour lui comme pour vous, sur mes tables d'airain,
S'il faut que cette main soit sans cesse occupée,
Demandez donc aux Dieux qu'on me forge un burin,
Avec le fer de son épée (1) ».

---

« Salut à ce plateau, dont la base étonnée
Porte *Napoléon* et notre destinée.

---

(1) Piis.

Mon Héros sur Weimar dirige un regard fier;
Il va lancer la foudre entre ses mains captive,
Et l'aigle de sa garde, à sa voix attentive,
Semble l'aigle qui veille aux pieds de Jupiter (1).

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les plus brillans siècles du monde
Semblent refleurir à la fois;
Auguste vit, César respire,
Alexandre fonde un Empire,
Licurgue achève ses travaux;
Les grands hommes de tous les âges,
Tous les guerriers, et tous les sages,
Ont revécu dans un Héros ».

---

L'homme du destin.

ODE, *par M. Etienne.*

---

(1) Par M. Piis, secrétaire général de la Préfecture de Police, etc.

Sur les succès aussi étonnans que rapides, dans la campagne de Prusse. Affaire de Jena, 14 octobre 1806, où toute l'armée de Prusse, composée de 145 mille hommes, fut anéantie.

En quittant l'Histoire Sacrée, pour ne plus consulter que nos livres de médecine sur l'origine de la variole, pour chercher comment elle est parvenue jusqu'à nous, nous ne pouvons plus remonter à des tems aussi reculés. Il y eut un bien long espace sans doute rempli par la tradition, ainsi que cela est toujours aux époques où la mémoire seule sert d'archives : c'est ce qu'on peut appeler le long sommeil de la science; c'est ce qui arriva depuis pour la médecine elle-même, qui, au dire de Pline, a éprouvé un vide de six ou de sept cents ans, depuis la guerre de Troye jusqu'à *Hipocrate*, qui a recueilli les faits épars, pour en faire un corps de doctrine. Ce prince de la médecine, qui vivait vers la 80e. olympiade, 320 ans avant J.-C., n'a pas décrit la variole d'une manière précise; mais *Galien* observe que « les anciens médecins ont donné le nom de phlegmon à tout ce qui est enflammé, comme aux antrax, à la petite vérole, etc. (1) ».

On rapporte la seconde époque, considérée généralement parmi nous comme la

---

(1) Mead, de la petite vérole, tom. I, p. 404.

première, au tems d'un ancien manuscrit arabe, où il est dit : Que la petite vérole parut pour la première fois, en Arabie, en 572 de notre ère; on assigne aussi cette époque précise à Mahomet; ce qui a fait dire à Voltaire qu'on devait celle-ci à ce saint prophête, et l'autre à Christophe Colomb. Depuis, Aaron, qui exerçait la médecine à Alexandrie en 622, a connu et décrit les diverses espèces de petite vérole (1).

Rhasès, connu sous le nom d'*Experimentor*, est celui qui en a parlé depuis. Il vivait en 690; il mourut âgé de 120 ans.

Cette maladie, à ce qu'on présume, aurait pris naissance en Ethiopie, d'où elle se serait répandue en Arabie; et ces fiers Sarasins, dans leurs conquêtes, l'aurait portée en Syrie, en Egypte et chez les différens peuples Orientaux; ces derniers l'auraient portée en Perse, en Chine et jusque sur les confins de l'Asie. Quelques auteurs croyent la variole originaire de l'Asie même, ou

---

(1) Voyez la belle traduction de Méad, par M. Coste, premier médecin des armées, avec les notes savantes de cet auteur.

selon

selon eux, elle était épidémique; et d'autres ont pensé qu'elle était connue depuis long-tems des anciens Orientaux.

Qu'importe, toutes ces opinions diverses? Quant à nous, nous en devons la connaissance exacte aux anciens Arabes : c'est pourquoi nous l'avons nommée *petite vérole des Arabes*, ou *peste d'Europe*. Cherchons donc, faisons tout pour détruire un pareil fléau; faut-il que l'enfance soit encore victime de nos débats, de nos préjugés, ou, pour mieux dire, de notre fatigant amour-propre, qui certainement est souvent encore au-dessus de tout intérêt! Qui me démentira? Pourtant cette enfance réclame notre appui; ne faut-il pas tout faire pour ces légions d'espiègles, pour ce petit peuple, par fois si malin, mais toujours aimable, même en ses travers; il mérite tout de nous, par le seul sentiment de sa faiblesse; nous lui devons tout par celui de notre force. A l'imitation de *Philomirax* (surnom de Diane), je voudrais que chacun en devînt le protecteur : écrivons donc en faveur de ceux qu'on abandonne, et tâchons que « l'âge heureux de l'enfance, à l'abri des troubles du cœur, ainsi que les jeunes arbrisseaux sont à

l'abri de la foudre et des tempêtes », protégée par nous, soit aussi préservée des orages qui menacent ses jours.

La variole née, ou nourrie en Egypte, comme toutes les maladies pestilentielles que nous y connaissons, est venue, dit-on, exercer ses ravages en Europe vers le 10e. siècle, tems auquel nos pères furent en Asie chercher cette active contagion, avec toutes les autres calamités dues à ce siècle de saintes fureurs et d'ambitions.

Vers ce tems-là vivait *St. Bernard*, rival du malheureux Abeillard, cet homme si fameux par son esprit et ses malheurs; l'un et l'autre étaient l'aurore du bel esprit français. Le Saint eut le pas, et c'était juste; puisque l'un était abbé, et l'autre simple chanoine. « Un saint en sandale est doublement saint, avec une mître ». St. Bernard aimait la gloire et la célébrité; il était d'ailleurs habitué à vaincre. Le pape Innocent II s'en plaignit lui-même en secret à ses amis, tant était grande l'influence du Saint (1).

Son trop savant compétiteur fut condamné

---

(1) V. Histoire de France.

pour des erreurs, pour lesquelles aujourd'hui l'on ne renverrait pas le moindre sacristain. Condamné, mais non convaincu, si tellement que, l'abbé de Clugni ayant raccommodé les deux théologiens, tout changea de face: St. Bernard reconnut que son adversaire n'était point hérésiarque; mais néanmoins, c'est dans ces discussions que s'aiguisa le fer homicide, et que s'alimenta la vengeance du furieux *Fulbert*, cruel oncle d'Héloïse; le nom seul de ce farouche homicide, de ce chanoine frénétique doit encore aujourd'hui faire frémir, car il fut en effet le plus dangereux ennemi des amans. Malheureux Abeillard !.....

D'autres disent que la variole traversa la Méditerranée, et nous fut apportée des côtes d'Afrique au 8e. siècle, au tems de la conquête des Espagnes par les Maures.

L'on pense aussi que cette maladie nous fut apportée plutôt, et dès le 6e. siècle si désolé d'ailleurs par les irruptions multipliées des barbares du Nord, dans les Gaules et dans l'Italie, parce que Bélisaire, en venant les repousser à la tête de ses braves légions, apporta cette maladie que les siens

avaient contractée dans leurs fréquentes communications avec l'Afrique.

Dans ces tems de fougue et de délire, une partie de l'Asie, de l'Afrique et toute l'Europe étaient en proie à des guerres d'ambition et de religion. Justinien Ier. déclara la guerre aux Perses, pour soutenir les décisions de quatre conciles. Le résultat de toutes ces questions interminables et bien ridicules, fut nommé les *Trois Chapitres* : c'est ce qui détermina le cinquième concile; et en 543, la peste varioleuse vint mêler ses fureurs à celles de ce précurseur de Mahomet, qu'il ne précéda que de 84 ans.

Ce qui vient à l'appui de cette opinion, concernant cette dernière époque assignée à la variole, c'est qu'un évêque du deuxième concile de Mâcon, dit d'une manière positive que la variole ravagea les Gaules et l'Italie en 540 (1); et que dix ans après, elle y exerça de nouveau ses fureurs.

L'auteur cita la femme du roi Gontran, qui demanda à son mari la mort de ses deux

---

(1) Paulet, histoire de la variole.

médecins, parce qu'ils ne purent la sauver du commun danger.

La demande de cette furie expirante fut exécutée.

Dieu merci ! aujourd'hui les rois ménagent un peu plus leurs médecins. Remercions-en les dames aussi, car nos dames ont bonne part dans des mœurs plus douces.

Les différens peuples de l'Europe, à leur tour, se communiquèrent la contagion varioleuse à des époques différentes, en raison du commerce et des rapports qu'ils eurent entre eux.

Les Hollandais, dans leur commerce des Indes, y portèrent la variole. Quelques-uns des peuples de ces contrées en eurent une telle frayeur, qu'ils s'enfuirent et abandonnèrent, sans sépulture, leurs malheureux compagnons. D'autres, plus cruels encore, portèrent la crainte de cette contagion jusqu'à mettre le feu aux cabanes qui renfermaient les variolés. Ils contraignirent ainsi, sans pitié et par violence, leurs parens, leurs amis, leurs enfans, à périr au milieu des flammes, comme des victimes expiatoires de leur terreur! tels autrefois, les prêtres de nos pères sacrifiaient des victimes humaines

à leurs abominables divinités, pour arrêter le cours de leur vengeance.

Les Hollandais portèrent aussi la variole aux Hottentots, dans la conquête qu'ils firent en 1648 du cap de la Tourmente, aujourd'hui nommé le *cap de Bonne Es·érance*.

En 1713, cette contagion fit périr un si grand nombre de ces peuples, que le reste, plus effrayé de ce nouveau fléau pour eux, que de celui des Portugais qu'ils avaient repoussés et chassés deux fois de leur territoire, renfermèrent les varioleux dans une enceinte de palissades, et ceux qui tentaient d'en sortir, étaient impitoyablement tués à coups de flèche; ils parvinrent ainsi à éloigner la cause de leur frayeur; mais il était écrit que là où les Européens porteraient leurs lumières, là aussi ils porteraient la désolation. En 1755, un navire hollandais porta de nouveau la contagion à ces peuples. Cette fois la mortalité fut si grande. que la colonie hollandaise elle-même fut très-près de sa perte.

En 1733, des missionnaires danois portèrent la variole aux Groënlandais.

Les Suédois la portèrent aux Lapons, dont la malheureuse population fut réduite des

trois quarts, et leurs habitations abandonnées aux ours.

Les Russes, cette multitude de peuples réunis, si désireux de climats plus doux, et pour cela sans cesse occupés de l'envahissement du monde, ont porté cette active contagion jusque dans leurs possessions les plus éloignées, où elle a réduit la population de moitié; elle a traversé et dépeuplé la Sibérie, pour aller de là, dans une contrée à peu près oubliée de la nature, détruire la presque totalité du plus pauvre et aussi du plus laid de tous les peuples, les Kamtschandales (1).

Enfin, le gênois Christophe Colomb transporta la variole dans le nouveau monde, qu'il conquit, pour le malheur de l'ancien, et du nouveau aussi. Ce fut le 2 décembre 1492,

---

(1) Le divertissement favori des dames de ces contrées fortunées, est le simulacre de la chasse aux ours, dont elles ont fait une danse.

Voyez la première partie du Voyage du malheureux Lapeyrouse.

Il faut convenir que la bonne éducation de ces dames n'est point encore portée au point de perfection, que nos belles parisiennes ont acquises aujourd'hui, dans la danse !

le jour de la Saint-Nicolas, que les Européens débarquèrent à *Hispaniola*, l'une des plus grandes îles du golfe du Mexique, et que, pour la première fois, ils mirent le pied sur *cette terre maudite*, néanmoins vierge de toutes les sottises des anciens peuples. Ce fut au lieu nommé encore aujourd'hui *San-Domingo*, que se fit, après une bien longue séparation, la rencontre des deux plus grands fléaux qui aient encore désolé le genre humain.

« L'on dit que ce sont deux sœurs que l'on peut croire jumelles, elles portent à-peu-près le même nom; il est vraisemblable qu'à leur naissance elles se partagèrent le monde; l'une tourna à droite, l'autre à gauche; la cadette prit possession de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe; sa principale occupation a toujours été de faire la guerre à la beauté. L'autre sœur eut d'abord moins d'ambition, elle se contenta de régner en Amérique : ce ne fut pas sur les visages qu'elle étendit sa domination, elle attaqua directement ce qui rend la beauté précieuse ; c'est par sa prodigalité qu'elle réussit » : on ne peut toujours se défendre d'en accepter les présens, même dans la bonne compagnie; tant

ses manières *sont galantes* et *agréables*. Ces deux sœurs vécurent ainsi plus de cinq mille ans, isolées, chacune dans son département : ce ne fut qu'au 15e. siècle qu'il leur prit envie de se rendre visite, par la commodité des flottes espagnoles ». Grâce à l'insatiable avidité européenne, cette réunion fut cimentée par un traité de commerce *avantageux* aux deux peuples : il y eut bien quelques difficultés, mais les dames du pays y employèrent tant de caresses ! elles y mirent tant de bonne grâce, et surtout tant de galanterie, qu'enfin elles parvinrent à faire lever toutes les difficultés : alors, par un mutuel échange, nous laissâmes à ce bon peuple, encore pur des vices de notre âge, la sœur cadette en ôtage ; et nous, nous eûmes la grosse sœur. L'or des pauvres maris, comme bien aussi il arrive en nos climats, cimenta un traité qui ne nous fut pas autrement avantageux.

*Anacharsis* fut en Grèce chercher la sagesse ; et Christophe Colomb fut en Amérique chercher la *cacomonade* (1).

---

(1) *Cacomonade* est un mot fort bien imaginé par

La nature est sans doute une bonne mère, bien respectable; mais elle a pourtant parfois de fort vilains enfans?

« Depuis ce tems, les deux sœurs n'ont cessé d'étendre leur domination sur les quatre parties du Monde, elles ont eu une génération très-féconde; cela est à un tel point, que toutes les nations se trouvèrent fortement lésées de leur pacte d'union : il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir; elles avaient mis leurs trésors en commun; elles dominaient indistinctement et sans jalousie »; ce qui est bien beau pour deux dames, elles paraîssaient même ne vouloir pas se quitter. Mais un génie bienfaisant est venu dissoudre cette dangereuse association, il a tari la source de l'une de ces branches de commerce

---

Voltaire, ce mot, composé de *cacos*, malfaisant, cuisant, et de *monade*; dans le systême de Leibnitz, monades, cuisantes, malfaisantes.

Effectivement, dans ce systême il n'y a pas de *monades* plus cuisantes que celles-ci, quoiqu'en dise le philosophe *de la Mettrie*, dans ses OEuvres, que les monades ne sont que des imaginations.

Cela serait fort à désirer.

destructeur par la découverte d'un moyen de se garantir facilement de l'une d'elles.

Puissions-nous être assez heureux, pour trouver un autre génie qui pût nous débarrasser aussi de la plus perfide des deux sœurs, et finir en elle, jusqu'au dernier rejeton de la plus détestable famille qu'ait encore possédé le genre humain!

C'est à les détruire, que depuis plus de six lustres l'auteur s'est appliqué avec une ténacité vraiment philosophique.

Les poëtes ont bien voulu nommer chacune de ces espaces de tems un lustre (5 ans): oh que le lustre du bel âge est préférable aux lustres, aux cheveux blancs! enfin chaque âge a ses plaisirs, jouissons donc de ceux de chaque âge.

Il est une chose bien digne de remarque dans l'histoire de ces deux sœurs : c'est que le premier américain *notable* qui mourut, de la variole, fut le père du timide et malheureux *Montézuma*, empereur d'Amérique : comme aussi le premier européen de distinction, qui périt du fruit que le savant navigateur gênois nous apporta, fut le plus brave et le plus aimable des chevaliers de son siècle, *François Premier*, à qui les lettres doi-

vent tant. Elles lui doivent leur renaissance. Ce malheureux prince méritait un autre sort, il termina le cours de ses beaux jours à 52 ans; il fut regretté de tous; sa cour était, sans contredit, un modèle de politesse et *de galanterie*. François Premier institua le collége Royal; il commença la bibliothèque que nous possédons, aujourd'hui la plus belle, et la plus nombreuse de toute l'Europe: il acquit beaucoup de manuscrits précieux, il mérita enfin le titre de *père* et de *restaurateur* des lettres; il périt si-tôt, parce qu'alors on était moins redevable à la chimie, des belles découvertes dont elle a enrichi l'art de guérir certaine maladie avec un sel métallique, d'ailleurs poison si *corrosif*, qui cependant, sagement employé, a le don d'engraisser ses malades. Heureuse terminaison, pourtant, d'un si vilain mal.

La variole, cette hydre toujours renaîssante, a dévoré des nations innombrables; elle n'a épargné aucune génération, aucun peuple; en Europe, elle est particulièrement la faulx meurtrière de la jeunesse, sur laquelle elle n'a cessé d'étendre le crêpe funèbre, et d'être la désolation des familles.

Combien de magistrats, de grands hommes

nés pour le bonheur des peuples, ont été moissonnés au berceau, ou à la fleur de l'âge ! Une partie de la génération, frappée des dangers des épidémies, en évitant une mort prématurée, ne semble souvent y avoir échappé, que pour périr lentement de maux incurables; c'est ainsi que mourut, à la fleur de l'âge, l'un des hommes de lettres les plus distingués dans la philosophie morale; on a pu le comparer à Pascal et à Fénélon.

« Vauvenagues fut atteint d'une petite vérole de l'espèce la plus fâcheuse, qui défigura ses traits, et le laissa dans un état d'infirmité continuelle et sans remède, en attendant qu'une mort prématurée et douloureuse vint lentement terminer sa vie ».

L'on ne doit plus être étonné de ne plus rencontrer de ces fiers paladins, dont les rois s'entouraient autrefois, comme d'une sauvegarde, dans les combats; l'histoire ne nous en paraît fabuleuse et mensongère, que parce qu'il ne se trouve plus d'homme en état de faire usage de leur trop pesante armure.

Voyez au Musée Napoléon, l'armure du furieux Attila, surnommé le *fleau de Dieu*, roi des Huns, scythe de nation; il parcou-

rut, plutôt en brigand qu'en conquérant, presque toute l'Europe, qu'il désola par ses excès, sans aucun but politique; il périt de débauche à 24ans.

L'infatigable la Condamine, et milord Ysaac, évêque de Worcester, philosophes distingués, ont porté la perte constante des victimes dans les épidémies varioleuses, à un septième : de nombreuses expériences l'ont démontré depuis; dans quelques-unes, ce terrible fléau de l'espèce humaine enlève le quart, et jusqu'à la moitié de ceux qu'il a atteints; il est de calcul certain, qu'au terme moyen, elle tue annuellement un quatorzième de la population de l'Europe.

L'on a pensé que le virus varioleux était *inné*; cette belle pensée appartenait au tems où l'on voulait expliquer jusqu'aux causes finales. Aujourd'hui, nous sommes assez sages pour nous contenter d'observer les effets, et de nous en faire des leçons.

La nature ne nous a donné que la propriété de recevoir le germe de tous les maux qui affligent l'humanité, et assurément c'est bien encore assez. Nous, nous lui serions très-obligés d'avoir été moins libérale à notre égard.

Il n'y a pas plus de vice *inné* que d'*idées* innées. Descartes voulait faire de nous des êtres parfaits, en sortant des mains brutes de la nature; aujourd'hui, nous savons mieux comment nous en sortons, sans nulle notion du bien ni du mal; Looch a renversé ce beau *idéal*, et le système qui l'étayait s'est écroulé. (Voyez à cet égard les Essais philosophiques).

« Il y a des gens qui supposent comme une vérité incontestable, qu'il y a certains principes *innés*, certaines notions *primitives*, autrement appelées *notions communes*, empreintes et gravées, pour ainsi dire, dans notre ame, qui les reçoit dès le premier moment de son existence, et les apporte au monde avec elle.

» Si j'avais à faire à des lecteurs dégagés de tout préjugé, je n'aurais, pour les convaincre de la fausseté de cette supposition, qu'à leur montrer que les hommes peuvent acquérir toutes les connaissances qu'ils ont par le simple usage de leurs facultés naturelles, sans le secours d'aucune impression *innée*, et qu'ils peuvent arriver à une entière certitude de certaines choses, sans avoir besoin d'aucune

de ces notions naturelles, ou de ces principes innés »

Voilà ce que dit le grand homme, chap. 1, liv. 1, des Notions *innées;* il en savait bien autant que le docteur Gall.

Nous naissons tous avec des dispositions organiques particulières et individuelles; c'est dans ces dispositions-là, que nous vivons, que nos sens sont mûs, qu'ils reçoivent le mouvement qui leur appartient; nos perceptions ne sont que le résultat de ses modifications et du dégré de force qui y appartient; mais il ne s'ensuit pas de là, qu'il y ait des idées *innées*; nos idées naissent les unes des autres, par les comparaisons que nous sommes à même de faire. L'air, les eaux, les lieux, comme le dit notre bon maître *Hippocrate*, les habitudes, le régime, les passions, l'éducation, tout contribue à nous faire ce que nous sommes, au moral comme au physique; penser ou dire autrement, c'est s'avouer un ignorant ou un insigne charlatan.

A propos de dispositions innées; nous voilà de nouveau en but à de pareils rêves. Voilà le fameux docteur Gall sur la scène : nouvelles disputes comme au beau tems de Mesmer,

Mesmer, pourtant il faut en convenir, c'est avec moins de succès, car on commence à rire; donc ce succès ne sera pas brillant, ni de longue durée : déjà les places sont au rabais, l'auteur a fait annoncer que les maîtres ne payeraient que moitié, et les élèves le quart; l'on prend même des places comme au spectacle, au jour le jour, pour une séance, nº. 12, chez l'auteur, rue St.-Honoré; le tout pour faciliter les amateurs.

Je parierais volontiers que la protubérance la plus saillante de celles du docteur, n'est pas celle de la niaiserie?

Enfin il faut, en tout tems et en tous lieux, des gobes-mouches savans, comme, n'importe quel tems il fasse, il y a les gobes-mouches de la rue du Coq. Il faut des opinions aux hommes, comme des jouets aux enfans. Le docteur nous reporte au pompeux galimatias des argumens, de la métaphysique, de la théologie, et, sans doute bientôt, il nous fera un cours d'astronomie judiciaire.

Le beau siècle de Louis XIV ne serait-il donc parvenu jusqu'à nous, que pour y trouver l'éteignoir du bons sens! raisonnons moins, et voyons mieux.

Le nouveau Delon, compère du docteur

Gall, nous dit : « Mon maître n'a jamais écrit que nous avions des penchans irrésistibles, mais bien des idées *innées*, il ne s'ensuit cependant pas que nos dispositions soient innées ».

Celui qui entendra cela, aura de grandes dispositions innées.

Plus loin : « Les idées ne sont pas innées, sans doute, mais les facultés de recevoir des sensations sont *innées* ».

Quelle sensi bilité innée !

« Il voit seulement, et il enseigne que, dans cette vie, l'ame est liée à l'organisation corporelle; que l'organe est matériel, mais que l'ame est la force qui fait agir cet organe; que cette force est pour nous inconnue, incompréhensible, mais qu'elle nous est révélée, que ce n'est pas l'œil qui voit, l'oreille qui entend; en un mot, les organes qui éprouvent les sensations, en sont la cause continuelle, etc.; que c'est l'ame qui les perçoit ».

Belle nouvelle ! et qui a jamais dit que l'organe fût l'ame; il en est le moyen, comme sont les cordes d'un violon; l'ame est là le grand juge. Pauvre Gall ! pauvres doctes ! je vous vois déjà tous, pèle-mêle, vous cul-

butant et vous noyant dans le grand baquet de Mesmer, l'un de vos illustres prédécesseurs.

Revenons à la variole. Tâchons de persuader par des faits évidens, et soyons constans à la détruire.

C'est dans un esprit de prévention et au milieu des discussions les plus savantes, que l'on a fait de cette maladie une affection constitutionnelle et indispensable dans toutes les parties du monde.

Cependant, quoiqu'on soit persuadé que ce vice fût identique et inévitable à l'espèce humaine, on a cru aussi en même tems que quelques individus privilégiés en étaient exempts : comment concilier cette contradiction évidente, et comment d'ailleurs assurer la prétendue exemption ?

Il n'y a d'exempts de la variole que ceux qui ne vivent pas assez pour la contracter, a dit la Condamine.

L'on peut contracter la variole jusque dans l'âge de la décrépitude la plus avancée; dans l'histoire de l'innoculation, il y est dit que le vieux tailleur Lapayre est mort à 92 ans, de la contagion varioleuse ; cette maladie peut également se contracter jusque dans le

sein de la mère. L'on a vu plusieurs enfans naître couverts de pustules varioleuses.

Un enfant peut de la même manière être atteint de cette contagion, à un terme moins avancé, et n'en conserver aucun vestige. Le *fœtus* peut contracter encore ce virus, sans que la mère en soit affectée, *et vice versâ ;* cette vérité est depuis long-tems reconnue.

Plusieurs médecins célèbres (1) ont observé que, dans certaines épidémies, il y avait des fièvres varioleuses, sans éruptions boutonneuses, aussi ils les ont nommé varioles, sans variole, pour les bien distinguer des autres. Un enfant peut donc ainsi être préservé de toute autre contagion varioleuse, et passer pour l'un de ces prétendus privilégiés.

Dans la pratique de l'innoculation même, on a souvent observé des varioles sans éruption cutanée.

Une seule pustule, au point d'insertion, met à l'abri de toute nouvelle contagion varioleuse; mais elle ne peut cependant être considérée comme une éruption; c'est le vi-

---

(1) Sydenham, Méad, Boërrhave, Wansvieten.

rus déposé qui fermente, enflamme le lieu de la piqûre, et qui se communique au systême général, d'où il résulte un état de fièvre qui devient spécialement le préservatif de toute récidive.

Comme une autre fièvre aiguë, la fièvre varioleuse peut se terminer par les selles, les sueurs ou les urines.

Les anciens médecins considéraient la variole comme une fièvre inflammatoire : ces pères de la médecine conseillaient l'usage des fruits acidules, l'air frais ; et pendant les grandes chaleurs de l'été, ils conseillaient les aspersions d'eau froide dans l'appartement du malade, tout ce qui tend enfin à calmer, à tempérer la trop forte chaleur du sang : cette affection est inflammatoire ; quand on tire du sang, il est dense et fortement couenneux, comme dans les péripneumonies ou les pleurésies.

Méad met cette maladie à la suite de la peste ; il la considère comme une maladie exanthématique, qui est simple ou maligne ; il dit : « Toutes les maladies pestilentielles sont accompagnées d'une vive inflammation du sang et des humeurs ; c'est pour cela qu'elles exigent les rafraîchissans.

Les médecins modernes ont considéré la variole comme une affection essentiellement maligne, et dans un système contraire, ils ont prescrit les sudorifiques, les cordiaux, l'air chaud, la surcharge des couvertures, etc. etc., pour expulser, disaient-ils, la matière morbifique : galimatias, dont Molière a bien fait justice, j'espère? c'est ainsi qu'ils ont poussé les choses à l'extrême : comme de ce qu'Avicennes avait dit, qu'il fallait tenir le ventre libre, quelques médecins ont prescrit inconsidérément les purgatifs (1).

Depuis, les ennemis des cordiaux sont tombés dans un autre excès; car, au lieu de tempérer, de modérer la fièvre, à l'imitation des anciens, ils la tuaient, si l'on peut dire; de là, les clameurs contre les rafraîchissans qui, comme tous les autres moyens, doivent être dirigés par des mains exercées, par l'homme enfin qui sait unir la théorie à la pratique. Quel est le bon médecin, le vrai médecin? C'est celui qui, avec de l'étude, de l'instruction, du

(1) Le savant Freind conseillait les purgatifs dans les fièvres putrides qui succèdent à la variole confluente.

sens, a traité beaucoup de malades. Le systématique soumet tout à ses calculs, et le routinier tout à son aveugle pratique. En médecine, il faut savoir exciter ou calmer la vitalité à propos, enfin rétablir l'équilibre entre le mouvement qui tend à détruire et celui qui doit réparer; voilà tout l'art auquel se réduisent toutes les doctrines. Mais, que de différences dans les tempéramens, les tems, les lieux, et les habitudes! au seul médecin il appartient de les discerner; au lit du malade il doit varier, modifier autant ses moyens de traitement, d'après les principes généraux qui font la base de tout raisonnement clinique, qu'il y a de différence entre tous les individus, et il y en a autant que dans les physionomies; de même qu'un peintre, dans l'emploi de ses couleurs primitives, doit, pour exécuter son tableau, varier les nuances qui y conviennent; que de nuances il y a depuis la lumière jusqu'aux ténèbres!

La pratique de la médecine est chose plus difficile qu'on ne pense, quoique certains personnages en doutent, et que d'autres en rient. Malgré cela, dans le monde chacun est médecin, tant la bizarrerie de l'espèce humaine est grande. Depuis la plus légère

brûlure jusqu'à l'affection la plus grave; chacun s'en mêle, donne son mot, prône son remède immanquable; il n'y a pas de commère qui n'ait le sien; pas de laquais qui ne juge et la maladie et le médecin.

Pauvre humanité!

Un roi de Naples demandait un jour par désœuvrement (du tems des rois fainéans), quelle était la profession la plus nombreuse dans ses états? la question parut neuve et intéressante : c'est donc à qui de tous les courtisans s'empressera de montrer et plus desprit et le plus de grâce; chacun dit son mot, sans un succès très-marqué. Le fou du roi, le moins fou de tous, interrogé à son tour, dit : *Sire*, ce sont les médecins; le roi rit, et de suite, c'est à qui rira le plus et le mieux; cependant quelques vieux personnages, bien réfléchis, n'étaient pas entièrement de cet avis; un pari s'engage. Le fou du roi, sans prévenir, sort, et de suite va se placer sous le vestibule d'un passage très-fréquenté, un mouchoir fortement appuyé sur un côté de la mâchoire; alternativement levant l'un et l'autre genou, balançant la tête de l'un et l'autre côtés. Un homme de cour passe : Hé! qu'avez-vous donc?—Hô! hô!—Mais enfin?—Une rage

de dents épouvantable. N'est-ce que cela, dit l'homme de cour : prenez des poudres de *James*, elles sont bonnes à tout. Un second, un troisième, un quatrième personnage proposent, chacun selon sa science, des poudres de *Goderneau*, d'*Aliot*, *de Stall*, *du sel de Guindre*, des grains de vie, des vessies remplies de lait chaud; de l'encens mâle; des gargarismes de Kirche, un emplâtre d'opium sur la tempe, etc. etc.: chacun enfin propose un moyen infaillible; le roi, lui-même, trouve le fou en place; tu souffres donc beaucoup? --Ah, sire! --Va, demande de mon élixir; avec du coton, mets-en sur ta dent, et sur-le-champ tu seras guéri.

Le fou cesse de contrefaire le malade, et dit au roi, en riant aux éclats : Sire, j'ai gagné le pari; tout le monde est médecin, même votre Majesté.

Au tems d'Hippocrate, on recueillait dans les temples les faits de pratique médicale, que chacun y déposait. Le grand homme en a fait le chef-d'œuvre inimitable des livres de médecine, connus sous le nom d'*Aphorismes* d'*Hippocrate*.

Si aujourd'hui on voulait recueillir tous les conseils que l'on prodigue sans cesse à

nos malades, dans le fatigant commérage qui les entoure, on en ferait sans doute un bien gros livre; mais à quoi serait-il bon?

Asclépiade, qui était véritablement médecin, dit: Il faut savoir se servir de la fièvre contre elle-même.

Méad, dans le même sens: Il faut tenir un juste milieu.

Dans les maladies éruptives, il ne faut pas étouffer le malade, pour le guérir; il ne faut pas non plus trop le rafraîchir, la chaleur est au corps ce que le soleil est aux plantes, il les vivifie; trop ardent, il les dessèche; privées de cette bienfaisante influence, elles périssent; comme l'enfant naissant, le tendre nourrisson, privé de la douce chaleur du sein de sa mère, est exposé aux dangers de toutes les influences étrangères; les soins d'une bonne mère sont un égide contre lequel viennent, pour ainsi dire, se neutraliser bien des causes de mort, qui pourraient, dans leur développement, terminer les jours naissans de l'espérance de tendres époux.

Un bon médecin, un véritable médecin, est un homme précieux à la société, quoiqu'en dise J. J., qui méchamment disait: « Je veux bien de la médecine, mais non

le médecin ». Il voulait sans doute parler de l'ignorant et de l'homme à prévention, ainsi que du charlatan; si cela est, comme il l'entendait, je suis bien entièrement de son avis sur cette race indestructible.

La médecine est une profession bien honorable, sans doute; oui, mais, c'est pour cela qu'elle exigerait des hommes particulièrement distingués, dont le cœur élevé dirigeât toutes les pensées avec beaucoup d'instruction, de sens, de régularité dans les idées, de jugement dégagé de toute prévention, de préjugés; un médecin enfin ne peut être un homme ordinaire, il doit avoir très-particulièrement le sentiment de lui-même; il lui faudrait une éducation qui n'appartînt à aucun autre. Mais combien il y en a qui, en prenant une qualité qui ne leur appartient guères, dérogent à cette noble émulation! C'est une des professions qui demandent, de la part des gouvernemens, une protection particulière, et une grande sévérité dans les réglemens; là où se trouve la considération, là se trouve l'émulation. Malgré que j'en dise de quelques-uns, je maintiens cependant qu'il n'y a pas de corporation qui fasse autant de bien que celle des médecins. « La

vue des misères humaines leur attendrit le cœur, et les rend meilleurs ». Souvent obligés d'être témoins de maux auxquels ils ne peuvent rien; ils portent encore avec eux la consolation et l'espoir, jusqu'au dernier moment de celui qu'ils n'ont pu conserver à une famille désolée ; ce spestacle est déchirant, il abat l'orgueil de la santé; mais la peine qu'il cause, est amplement compensée par le témoignage qu'on se rend d'avoir rempli un devoir, et par le plaisir secret que la nature a attaché à l'exercice de la compassion, (Voltaire) » (1).

---

(1) Je fus un jour mandé pour voir un jeune homme; quel tableau ! Ce malheureux, âgé de trente ans au plus, était atteint d'une hémorragie violente du poumon ; sa jeune femme près de lui, pâle, tremblante et défigurée, d'une main soutenait la tête d'un époux expirant, et de l'autre, elle tenait le vase funèbre, pour recevoir ainsi un sang écumeux, sortant à flots; forcée d'abandonner un enfant qu'elle nourissait, elle venait de le déposer sur ce lit de douleur; pourtant, dans cet état d'angoise, elle prodiguait des soins à deux êtres qui lui étaient également chers ; alternativement quittant l'un pour recourir à l'autre. Le pauvre petit, nu, les bras étendus vers sa mère, teint lui-même du sang qui lui donna la vie; abreuvé

Peu de gens, je le sais, sont à même d'apprécier le savoir, de distinguer l'homme de bien, l'homme d'honneur; on s'en laisse facilement imposer; tous moyens conviennent au jongleur; il sait au besoin se charger de tous rôles : gaieté, air affectueux, galimatias que lui-même n'entend pas, sont pour lui de meilleures recommandations que la science. L'on considère bien plus ce qui brille, que ce qui ne brille pas; l'éclat en impose toujours. L'on peut dire de ce genre de docteurs-là, ce que Candide, toujours plein de bon sens, disait pour lui-même : « Cependant à force de médecins et de saignées, ma maladie devient sérieuse ».

« Souvent une réputation se calcule, comme une fortune; on veut se faire un homme célèbre, non qu'on ait des droits à la célébrité, mais parce qu'on met de la

---

de larmes autant que de lait, il semblait vouloir faire connaître, par ses cris multipliés, que déjà il pleurait la perte irréparable d'un père; il partageait ainsi les chagrins de sa mère.

Beaucoup d'entre nous pourraient rapporter également quelques tableaux aussi peu flatteurs au souvenir.

suite à chercher les moyens de se faire passer pour fameux ».

L'on veut de la renommée, non pas précisément celle qui appartient au vrai talent; mais celle qui fait du bruit, celle qui fait faire ce qu'on appelle de *bonnes affaires;* pourquoi? parce que cela donne de l'argent, que l'argent donne de la considération; c'est ainsi que quelques personnages passent pour savans, et savent tout sans avoir rien appris: que n'a-t-on pas avec de l'argent? Chacun de nous aurait à cet égard plus d'une anecdote à raconter. Ce résultat flatte, énorgueillit, rend suffisant, content de soi-même; ainsi il n'y a rien d'étonnant que tant de gens fassent tant des pieds et des mains, comme on dit, qu'enfin ils parviennent à se mettre à la hauteur du chêne, qui lui-même en est étonné, autant que l'oiseau qu'adopta Jupiter :

« Sur la cîme d'un arbre un limaçon grimpé,
Fut par un aigle aperçu d'aventure;
Comment, à ce haut poste, oubliant la nature,
As-tu pu t'élever, dit l'oiseau? — J'ai rampé »
Combien, dans le siècle où nous sommes,
De limaçons parmi les hommes !

( Formage. )

» Dans la société, comme sur mer, on avance plus vîte avec le vent qu'avec la rame ».

( *D'un Recueil anglais.* )

Le charlatanisme est de tous les moyens le plus assuré.

Laissons les intrigans et les méchans, qui montrent leur fortune et cachent leur cœur, et soyons sûrs que « s'il est un seul exemple de bonheur sur la terre, il se trouve dans l'homme de bien ». Jean-Jacques disait cependant quelquefois de grandes vérités, il faut en convenir, quoiqu'il n'aimât pas les médecins.

On a dit que des prétendus privilégiés ne contractaient jamais la variole; on cite aussi des individus qui, dans une disposition absolument contraire, peuvent contracter plusieurs fois cette affection : une femme est, dit-on, morte à 118 ans, de la septième récidive de la variole; cette pauvre vieille avait de terribles dispositions varioleuses.

Un médecin la contractait autant de fois qu'il la rencontrait : cet heureux docteur devait toujours être en transe de tant de chances.

L'on a sans doute souvent confondu des éruptions fugaces, la variolette elle-même, avec la petite vérole, etc.; et nous sommes aujourd'hui plus éclairés, et plus à même de justifier de ces erreurs; toutes nos discussions avec nos adversaires nous ont mis dans le cas de nous en convaincre.

Dans les tems de grandes discussions, pour et contre l'efficacité bénigne de l'innoculation varioleuse, ceux du parti opposé ont souvent et malignement fait de ces affections cutanées, *des varioles bien et duement constatées*; tout comme les anti-vaccinistes d'aujourd'hui, après des vaccines soi-disant vraies, ont feint de voir des varioles; quelques-uns d'entre eux, fort ressemblans aux moines du mont *Athos*, qui, dans leur imbécille et crédule enthousiasme, se persuadaient voir ce qu'eux seuls apercevaient. Ils croyaient voir tout ce que leur imagination égarée leur montrait. Ces cénobites visionnaires, appuyant leur barbe sur la poitrine, fixant leurs regards vers le milieu du corps, puis retenant leur respiration aussi long-tems qu'ils pouvaient, croyaient alors voir la lumière céleste. On les nommait *Omphalopsiques*, c'est-à-dire, ayant l'ame

l'ame au nombril; l'on voit toujours ce que l'on ne veut que voir, eux se nommaient *Hesycastes*, ou solitaires, jouissant du parfait repos. Oh! combien encore aujourd'hui d'*Omphalopsiques* ?

Voilà cependant cet esprit humain par fois, si grand, si élevé et d'autrefois si petit, si humiliant, pour le petit nombre d'êtres pensans; puisqu'enfin l'espèce débonnaire fait partie intégrante de l'humaine cohorte.

Que l'imbécillité est d'origine ancienne! et que sa postérité sera encore longue?

Quoi qu'on ait dit que c'est la non récidive qui a assuré le succès de l'innoculation; pratique bien salutaire, et à laquelle nous avons beaucoup d'obligation; elle a été précieuse à l'humanité; honneur en soit rendu à ses auteurs; mais l'on ne peut cependant plus aujourd'hui parler de cette méthode, sans vouloir mettre beaucoup de soin à faire son oraison funèbre, nous en parcourerons donc l'histoire très-succinctement.

L'innoculation, de pratique immémoriale

en Asie, est peu connue dans son origine; nous, nous la devons en Europe *à milady Worthley Montagu*, femme au-dessus de son sexe, et des préjugés de son siècle; elle sut les vaincre pour sauver ses enfans d'une maladie qu'elle savait inévitable et si souvent dangereuse. Milady avait connu l'innoculation, l'avait fait pratiquer sur son fils à Constantinople en 1717, pendant l'embassade de son mari. Son chapelain eut beau déraisonner et tenter de persuader à Milady que cette expérience n'était pas chrétienne, et ne pouvait être pratiquée que sur des Infidèles : le fils de madame Montagu fut innoculé, et s'en trouva à merveille. En 1721, cette femme si estimable vint en faire hommage à sa patrie et servir d'exemple aux bonnes mères : elle fit innoculer sa fille à son retour à Londres, dans le commencement du règne de Georges premier.

Cependant alors, et ce qui est bien particulier dans l'ordre des choses d'ici-bas, l'innoculation était déjà une pratique domestique au sein même de l'Angleterre, dans le comté de Pembrock, pays de Galles, où même l'expression vulgaire était : *acheter*

*la petite vérole* (1), parce que le voisin payait pour prendre de la matière varioleuse sur le malade. Cette pratique était d'ailleurs absolument ignorée dans toutes les autres contrées de l'Angleterre même. Il paraît cependant que l'innoculation aurait été connue dans différentes parties de l'Europe, même à des époques antérieures à celles qui nous la fit connaître de l'Angleterre; mais elle paraîtrait aussi avoir été oubliée dans les tems suivans, époque où en Europe toutes les sciences tombèrent dans la barbarie.

A son retour en France, l'innoculation fut reçue comme un réprouvé de Dieu : les choses étaient changées, c'était blasphémer, que parler raison, surtout à ceux qui font métier de n'entendre que ce qui convient le mieux à leur intérêt : enfin ce moyen, si bien accueilli depuis, portait alors avec lui tous les caractères hideux de la réprobation, et de la détestable maladie de Job.

---

(1) Traité historique et pratique de l'innoculation, par MM. Dezoteux et Valentin.

L'on disait dans ce tems-là : « Il ne faut pas tenter Dieu ». Tenter Dieu !

Que de petitesse, et que de vanité! «Qu'importe à ceux du firmament, qu'on soit mouche ou éléphant ? » voilà l'homme dans ses idées retrécies; il ne veut rien, que ce qu'il peut concevoir, quand même il ne peut concevoir rien.

L'innoculation fut accueillie avec plus de raison en Hollande, elle y fit quelques progrès; mais chez nous, il fallut long-tems batailler contre l'éternelle faction des préjugés. Le fanatisme religieux persécuta, et l'intérêt personnel le seconda puissamment: le préjugé monta en chaire le premier, la raison n'y monta qu'ensuite: (c'est là la marche de l'esprit humain.) Dans le corps de la médecine même, il y eut une cabale très-opiniâtre, à la tête de laquelle l'on comptait pourtant des hommes de bien, des hommes distingués, d'un mérite reconnu. Un vieux docteur régent; le plus entêté de tous les anti-innoculateurs de la faculté, poussé à bout par M. Antoine Petit, lui répondit : Hé ! ne voyez-vous pas, monsieur, que cette maladie-là va, comme bien d'autres, passer aussi dans les mains

des chirurgiens? l'on voit qu'il était bien difficile d'employer un meilleur argument.

Esculape, comme les autres Dieux, aime l'encens et les offrandes aussi.

Aujourd'hui, que nous sommes loin de pareilles mœurs, nous méprisons les richesses; à quoi bon? Ne conduisent-elles pas toujours à mal?

Enfin, les anti-innoculateurs surent faire tant et si bien, qu'ils rendirent la vraisemblance éblouissante, pour mieux cacher la vérité; ils créerent des monstres pour les combattre, tout comme nos anti-vaccinistes essayent encore de faire. Selon eux, tout est dangers et accidens: chacun vit pour soi, voilà nos gens, qui d'ailleurs savent aussi que toujours il y a des hommes dont l'espèce tardive et particulière, paraît avoir été créée des siècles après le genre humain, et que, comme ceux qui considèrent un tableau, le nez sur la toile, ils en confondent tous les traits, blâment le génie de l'artiste, parce qu'ils n'ont pas celui de sentir qu'ils ne sont pas à une distance convenable pour distinguer les effets des ombres et de la lumière, sur les divers objets qui composent le tableau, qu'ils jugent irrévocablement.

Ces hommes-là ne vieillissent jamais, c'est impunément qu'ils vivent.

Il y a beaucoup de ces prétendus savans auxquels il ne faut pas toucher les bosses du crâne, pour juger, dans le systême du *docteur Gall*, quelle est la dose de sens commun qui leur appartient.

Ce sont bien là les Coryphées que l'on pourrait justement comparer à une assemblée de tabagie, où une forte dose de fumée permet à peine à chacun des membres qui la composent, d'y apercevoir la lumière, et où cependant chacun d'eux se croit très-près du soleil.

L'innoculation paraît être d'une date très-ancienne chez différens peuples de l'Afrique. Dans la Nubie, aux sources du Nil, ce sont les femmes, les esclaves qui innoculent. Cette pratique est de tems immémorial en Asie, surtout dans la partie orientale, depuis le 38e. degré de latitude nord, jusques vers le 48e. Ici, ce sont les mères ou les nourrices qui font de l'innoculatión une pratique domestique ; mais particulièrement dans la Virginie, la Circassie et dans la Géorgie; lieux où on s'est plu autrefois à placer le paradis terrestre.

Dans ce doux empire, la Nature toujours jeune, même en son déclin, voit Flore et Pomone y commander en reine; là, sous une voûte d'azur, un soleil sur son char resplendissant de lumière, vient toûs les matins donner à tout une vie nouvelle, et la terre en toute saison, féconde, donne à l'homme chaque jour un tribut nouveau.

Dans ce séjour divin tous les champs y sont brillans de mille et mille couleurs nouvelles, que les siècles n'ont pu changer encore ; tous les jours y sont de printems : là, chaque matin, l'Aurore, de ses beaux doigts de rubis, ouvre les portes de l'Orient ; dans cette véritable terre de promission, une délicieuse rosée s'élève en vapeurs, rafraîchit et purifie l'air de ses trop fortunés habitans. heureux ! heureux séjour de la paix et du bonheur.

Là, ne sont point de ces froids moralistes, qui sans cesse condamnent les plaisirs qu'ils n'ont pu connaître. Dans ces charmantes contrées, sont les plus belles femmes du monde ; là, sans doute, a dû être placé le paradis terrestre.

L'innoculation est aussi depuis bien long-

tems usitée dans cette grande presqu'île que forme la Méditerranée et la mer Noire, aujourd'hui la Natolie, cette antique patrie des Dieux.

« Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrthes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence ».

Les Orientaux, qui peignent toujours la vérité sous des traits allégoriques, représentent la petite vérole naturelle sous la figure d'un pont aigu, que chacun traverse une fois en sa vie. Ce pont est suspendu sur un abîme; et l'on y passe que de nuit:

or que fait, selon eux, l'innoculation? Elle applanit le pont, elle met aux deux côtés une barrière, une garde et un fanal; d'après cela, les Orientaux conduisent eux-mêmes leurs enfans sur le pont hasardeux, sans la moindre terreur (1). L'innoculation, comme la variole, a parcouru toutes les parties des deux continens, mais non d'une manière uniforme et dans un systême général; c'est ainsi que cette pratique, d'ailleurs salutaire, au lieu de détruire et de réprimer les dangers des épidémies, en est souvent devenue l'aliment ou la source, en disséminant le *virus* qui avait servi à sauver quelques individus. Cet inconvénient a pu avoir particulièrement lieu en Europe, où l'innoculation a été reçue avec beaucoup plus d'insouciance que dans les autres parties du monde: aussi les épidémies ont-elles continuées à y grossir le *nécrologe*. Le peuple n'a jamais participé à cette pratique, il n'en avait pas les moyens;

---

(1) Voyez ma lettre sur l'inutilité des préparations pour l'innoculation, où j'ai inséré cet apologue.

(Feuille Villageoise du 10 mars 1791).

quelques gens riches seuls faisaient innoculer leurs enfans, encore le plus souvent était-ce un ton, plutôt qu'un véritable sentiment. On était généralement peu persuadé des bons effets de l'innoculation : il a fallu qu'un fait concluant vînt en triompher, il a fallu une nouvelle découverte, qui vînt remuer toutes les passions, pour qu'on s'obstinât à lui donner un nouveau lustre, en déclamant contre la belle et très-précieuse découverte de *Jenner.*

Dans cette lutte, on a rebattu tous les lieux communs que l'on avait usés contre l'innoculation elle-même ; c'est de ce choc que la lumière a jailli. Voilà comme les sots même sont bons à quelque chose.

Le rapport (1803) du comité central de vaccine laisse peu à désirer sur les bons résultats de la nouvelle découverte ; il est plein des faits qu'il a recueilli par ses propres observations, et du travail des nombreux collaborateurs qu'il s'est associés, par une correspondance très-étendue ; et la vérité, assez puissante, a triomphé (1).

(1) Voyez aussi à cet égard les deux derniers rapports du comité, du 24 frimaire an 13 et de 1806.

En 1721, l'Angleterre nous fit part de l'innoculation; et en 1798, 77 ans après, l'Angleterre nous apprend qu'on se préserve de la variole elle-même, par l'innoculation d'un *virus*, dont les heureux effets, avaient jusque-là été généralement ignorés, quoiqu'ils fussent pourtant déjà connus dans plusieurs des contrées de ce pays; comme avant, l'innoculation de la variole l'avait été elle-même.

M. de la Rochefoucault-Liancourt, dans les tems malheureux d'une révolution qui menaça ses jours, obligé de fuir, parcourut une bonne partie de l'Amérique septentrionale: il voyagea en administrateur zélé et très-éclairé. A son retour, il apportait le fruit de ses longues fatigues et de ses veilles (1), quand, en passant par l'Angleterre, il y fut témoin du succès que promettait déjà la pratique de la vaccination.

Sa première pensée, son premier soin,

---

(1) Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, faits en 1795, 1796 et 1797, par M. de la Rochefoucault-Liancourt.

(Paris, 8 vol. in-8).

furent d'en faire hommage à ses concitoyens; toujous philosophe, dans l'adversité comme dans la splendeur, il conçut dès-lors le projet qu'il a effectué depuis. A son arrivée à Paris, il me fit part de son projet de souscription, il le communiqua à plusieurs magistrats qui l'aidèrent dans ses vues, et souscrivirent eux-mêmes. M. de la Rochefoucault me remit des notes et quelques volumes de la *Bibliothèque Britannique*, qui avaient trait à l'objet dont il s'occupait. Quelques jours après, le premier comité médical et de souscription eut lieu chez lui, près l'église de la Madeleine, dans la maison située précisément en face du beau boulevard, en nivôse an 8, ou janvier 1800(1).

Ce temple, autrefois destiné à la prière, sera le lieu où désormais seront recueillis et gravés sur des tables les noms des braves morts au champ d'honneur, pour la défense de la patrie.

---

(1) Notre premier comité fut composé de M. de la Rochefoucault-Liancourt, de M. Thouret, directeur de l'Ecole spéciale de médecine; Delaroche, Chanceru, médecins, et de moi.

La proximité du grand monument et de la maison où se tinrent nos premières séances, pour connaître de la découverte de *Jenner*, semble devoir rappeler que cet asile, offert à l'amour du bien, mérite aussi quelque célébrité, quelque reconnaissance. En effet, si dans un emplacement le burin de l'Histoire doit retracer les faits à jamais mémorables de nos Héros, et les nombreuses victoires de NAPOLÉON-LE-GRAND, le Prince le plus étonnant de tous ceux dont l'histoire fasse mention, et malgré que *Clio* soit sa fidelle compagne (1), sans pourtant prétendre que *Calliope* (2) soit la notre, ne pourrions-nous pas un peu nous réclamer du Dieu que, sous la forme d'un serpent, on adorait à Epidaure?

Nous avons commencé (à Paris) à connaître du moyen qui devait aussi remporter

---

(1) *Clio* l'une des neuf Muses, porte une couronne de lauriers sur la tête, tenant une trompette de la main droite, et le livre de l'Histoire de la main gauche.

(2) *Calliope*, l'une des neuf Sœurs, préside à l'éloquence et à la poésie héroïque.

plus d'une éclatante victoire en faveur du genre humain.

Les succès miraculeux qui déjà aujourd'hui en sont la suite, tendent à conserver une race d'hommes plus nombreuse et plus forte, d'où sortiront, sans doute, des héros, des magistrats dignes à leur tour d'illustrer leur patrie, et dont les noms trouveront un jour aussi leur place sur les tables du temple de la *Destinée*.

Homère a chanté les héros de son siècle, comme Virgile a chanté les siens; moi, je laisse ce soin à celui qui sera digne de chanter ceux du nôtre; et je me borne à faire valoir, autant qu'il est en moi, la belle découverte par laquelle nous conservons des hommes à l'état. Voilà ma tâche. Quelques rapprochemens ne seraient-ils donc pas permis, n'avons-nous pas aussi quelques droits à la reconnaissance publique?

Le *cow-pox*, ou petite vérole des vaches, nommé par nous *vaccine*, est une maladie éruptive, sous la forme de pustules vésiculaires rondes, aux trayons du pis des vaches. Les bords en sont relevés, il y a enfoncement et adhérence à la peau au centre. On a cru observer cette maladie dans plu-

sieurs contrées du continent, particulièrement dans le Holstein : l'on cite à cet égard, comme autorité, un vieux domestique allemand et quelques autres témoins oculaires de même espèce : assurément voilà une faculté bien respectable ! Il n'y a encore rien de certain sur cette observation, non plus que sur quelques autres, dans différens pays, où on a cru observer la vaccine sur les vaches, et depuis près de huit ans que l'on fait des recherches, l'on n'a rien de plus certain. « Il y a un intervalle immense » à franchir entre une observation isolée, » faite par des gens grossiers, et les heu» reux résultats qu'on peut s'en promettre ».

Sans doute, c'est pour cela même que nous devons rapporter à *Jenner* seul, sa belle découverte. La tradition populaire qui existait avant lui dans quelques cantons de l'Angleterre (1), ne peut non plus autoriser à lui ravir ce que son génie seul nous

---

(1) Dans le Glocester, le Devonshire, et dans le Leicestershire, où il est d'ancienne tradition populaire, qu'il est constant que le cow-pox est un préservatif assuré contre la variole.

a découvert ; car, que nous importe effectivement que quelques paysans, de tel ou tel canton, possèdent, dans la disette, des greniers de grains, s'ils ne nous en font part? Le mérite d'une découverte est à celui-là qui en fait, une chose d'utilité publique.

La vaccine nous vient immédiatement de la vache, et non du javart des chevaux, comme d'abord on nous en a fait une belle fable, en disant que les mêmes domestiques qui pansent les jambes de ces animaux, traient aussi les vaches ; que les mains encore sales et imprégnées de l'exudation de la tumeur qu'on nomme *les eaux*, ils en innoculent ainsi les vaches, etc. Pourquoi le cow-pox ne serait-il pas une maladie des vaches? Les Anglais ont également observé que les cochons et les poulets sont de même sujets à une petite vérole ; c'est ce qu'ils nomment *hog-pox* et *chicken-pox*.

Les vaches contractent plus facilement le cow-pox dans les saisons pluvieuses, que dans les autres températures de l'année.

Aujourd'hui, une religion mal éclairée ne s'oppose plus, comme au tems du fanatisme, aux bienfaits d'une découverte si précieuse : les médecins et les prêtres sont

d'accord

d'accord sur les principes et sur l'action morale qui doit les diriger.

Dans presque toute l'Europe ces derniers ne craignent plus de *tenter Dieu*, comme le dirent leurs prédécesseurs, à l'occasion de l'innoculation.

Avant la renaissance des Lettres, sous François Ier., l'on prêchait en chaire, que tous ceux qui apprenaient l'hébreux devenaient Juifs (1). En France, les évêques, aujourd'hui véritablement instruits sur les intérêts de la religion dont ils sont les premiers ministres, y mettent, au contraire, un saint zèle, si l'on peut dire, ils invitent, ils pressent leurs diocésains, par des lettres pastorales, à jouir d'un don vraiment envoyé des Cieux. MM. les curés imitent leurs chefs, ils prêchent autant actuellement pour la vaccine, qu'autrefois leurs prédécesseurs déclamaient contre l'innoculation. « M. Lefiton, curé de Bessine, près Niort, se vaccine lui-même, monte en chair,

---

(1) Voyez Sainte-Foix. C'est cependant à compter de cette époque, que la France fut à la tête du parti des lumières.

compare la petite vérole aux plaies de l'Egypte (1), et dit à ses paroissiens :

« Venez à la cure, vous y trouverez un homme désintéressé, qui vous préservera d'une maladie affreuse qui va peut être, sous peu de jours, affliger vos familles (2) ».

Les curés Russes mêmes, se plaignent que la vaccine ne fait pas autant de progrès qu'ils le désireraient ; ils disent que les discours et la persuasion ne peuvent rien contre les préjugés des Livoniens.

Hé, que de Livoniens sont encore dans Paris!

A Poitiers, M. le Préfet et M. l'évêque, concourent avec un zèle égal à répandre rapidement cette pratique.

Partout les magistrats prennent les moyens les plus convenables pour effectuer les instructions données par son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

M. le préfet du département des Deux-

---

(1) Et moi, je dis positivement qu'elle en est une. M. le curé explique beaucoup moins bien que moi son Histoire-Sacrée.

(1) Voyez le Publiciste du 30 juin 1806.

Sèvres a décerné une médaille d'or à M. Audebert, chirurgien à Thouars, qui a vacciné gratuitement 203 individus dans le cours de l'an 1804.

M. le Conseiller-d'Etat, préfet de Marseille, en séance du comité de vaccine de cette ville, a annoncé que le bienfait de la vaccination est généralement répandu dans le département qui lui est confié; mais il ajoute qu'il faut se réunir pour détruire les oppositions de quelques contradicteurs.

M. le Préfet du Haut-Rhin a remarqué que depuis l'établissement de la vaccine dans ce département, la population y est augmentée d'un cinquième.

On mande de Lyon, que M. Crétois, médecin à Anse, a vacciné en 6 ans plus de 2,000 personnes. Depuis cette époque, le nombre des enfans morts est moindre des deux tiers (22 avril 1807).

M. Coste, premier médecin de la Grande-Armée, homme distingué dans les lettres, autant que par ses travaux en médecine, et toujours particulièrement occupé de l'amélioration du service de santé des armées, a demandé et obtenu de S. A. S. le Prince Alexandre, Ministre de la Guerre, que tous

les soldats qui n'auraient pas encore eu la petite vérole, fussent vaccinés.

A Copenhague, la petite vérole s'est manifestée dans une seule maison, et de suite, le gouvernement a soumis, (par un décret du 13 février dernier), à une quarantaine formelle, et au transport dans les hôpitaux tous les individus qui, à Copenhague, seraient attaqués de la petite vérole, pour avoir négligé le bienfait de la vaccine : officiers et soldats ont reçu l'ordre de se faire vacciner sur-le-champ.

Les plus forts et les mieux portant arritoujours les premiers.

D'après les tableaux parvenus au Ministère de l'Intérieur, le comité central de Paris peut en conclure que, dans l'espace de quinze mois, il a été vacciné, dans l'Empire français, environ 400,000 individus, c'est-à-dire un tiers de la population naissante.

La mortalité diminuera donc visiblement, en raison des progrès que fera la vaccine. Ce résultat a déjà été particulièrement remarqué à Vienne en Autriche, où le nombre moyen des victimes de la variole, calculé sur les dix années de 1798 à 1800,

s'est trouvé de 835. En 1804, il n'y en a eu que deux.

« L'innoculation de la vaccine fait ici les plus grands progrès, grâces aux soins paternels, de notre souverain S. M. le roi de Bavière (du 29 mai 1806), particulièrement dans la Souabe, où l'on a vacciné 32,003 sujets: on y est parvenu à arrêter, par ce moyen, les progrès d'une épidémie fâcheuse ».

Dans le gouvernement de Lucques, 22,000 enfans ont été vaccinés cette année 1807.

Le roi de Naples vient, par un décret, d'établir un comité central de vaccine qui correspondra directement avec tous les intendans des provinces de ce monarque.

En Suisse, d'après une ordonnance du petit conseil, l'innoculation de la vaccine y aura lieu tous les ans, dans tous les districts, pendant les mois d'avril et de mai. Les pauvres seront vaccinés gratuitement : si, dans la suite, la petite vérole naturelle se déclare dans une maison où l'on aurait refusé la vaccine, une garde y sera mise au dépend du propriétaire, et jusqu'à ce que le danger de la contagion soit passé, il lui sera défendu, ainsi qu'à tous ceux qui vivront sous

le même toit, de sortir de la maison et de communiquer avec les voisins.

Voilà au moins qui est raisonnable; vous ne voulez pas être préservé de la variole ; vous préférez une maladie affreuse, dangereuse pour vous, et contagieuse pour vos voisins; cela n'est pas juste. Je désire depuis bien long-tems, qu'une semblable mesure, soit adoptée par nos magistrats, pour toute la France et pour toutes les classes; mais nous sommes toujours moins pressés que nos voisins, que nous ne voulons jamais devancer.

La vaccine innoculée est l'antidote assuré du virus varioleux ; cette vérité, généralement reconnue, ne laisse plus de doute sur ce moyen ; mais il faut se prémunir contre la non préservation de la fausse vaccine ; il y a déjà assez d'exemples fâcheux, d'enfans atteints de variole, après de prétendues bonnes vaccines; il y a même lieu d'être étonné de n'en avoir pas un plus grand nombre.

Quelques anti-vaccinistes, ont dit que c'était-là un subterfuge pour échapper à leur juste critique, et pour se mettre à l'abri de pour reproche.

Les idiots ont répété, beaucoup de gens ont cru.

Mon cousin Parfait, dans son Histoire du Théâtre, prétend que le premier de tous les Polichinels, le véritable Polichinel a été avalé par un crapaud (1).

Oh! moutons du bon Lafontaine! le premier sauta, et le troupeau suivi.

Les hommes sont vraiment d'espèce moutonnière; le petit nombre d'instruits est peu susceptible de pareilles impressions, il est d'ailleurs facile de distinguer la fausse vaccine de la vraie.

L'époque de son développement, la forme de ses pustules, leur couleur, la liqueur qu'elles contiennent, la nature de la tumeur vaccinale, la douleur sous les aisselles et la fièvre, sont les conditions, sans lesquelles il n'y a point de vraie vaccine.

*Signes certains de la vraie vaccine.*

1°. Les piqûres ne commencent jamais à

---

(1) Je ne sais pas bien précisément, si ce M. Parfait était mon cousin; n'importe; voyez l'Histoire du Théâtre par M. Parfait.

s'enflammer avant le troisième ou le quatrième jour, quelquefois plus tard.

2°. Les pustules ont les bords arrondis et relevés en forme de bourrelet, avec dépression au centre.

3°. Les pustules sont d'un blanc argenté.

4°. La liqueur qu'elles contiennent est très-limpide, jusque vers le dixième jour.

5°. Il y a un phlégmon ou tumeur vaccinale du tissu adipeux, et l'épiderme lui sert comme de glacé d'un ton gris blanc.

6°. Il y a des douleurs sous les aisselles.

7°. Il y a de la fièvre, mais elle n'est pas toujours très-sensible ni régulière.

### *Signes certains de la fausse vaccine.*

La fausse vaccine est *toujours* prématurée; les piqûres s'enflâment dès le premier ou le deuxième jour, cette inflammation va quelquefois au-delà.

Les pustules n'affectent aucune régularité; elles sont applaties ou croûteuses.

Elles n'ont pas une couleur déterminée.

La liqueur qu'elles contiennent est trouble; elles épanchent une matière cérumineuse dès les premiers jours.

Il n'y a point de tumeur vaccinale, mais une phlogose erysipélateuse, et la peau est comme vergetée.

Il n'y a point de douleur sous les aisselles.

Il n'y a jamais de fièvre.

Dans cette comparaison-là, il faut avoir les sens bien optus, pour s'y méprendre; la seule vaccine vraie préserve de la variole; elle peut cependant en produire une fausse si on en innocule à un sujet variolé; dans le doute, c'est un talisman pour le savoir.

Une bonne vaccine en produira également une fausse, si on l'a recueillie au-delà du tems inflammatoire, et lorsque la matière n'était plus très-limpide; dans la marche ordinaire, il faut la prendre du huitième jour au dixième, au plus tard.

Le vaccin peut s'altérer sur un sujet bien vacciné, par le déchirement de la pustule; mais il y conservera cependant ses qualités préservatives dans les cellules qui n'auront pas été détruite; il faut néanmoins prendre, de préférence, du fluide de pustules intactes.

De bon vaccin, desséché et gardé sur

des lancettes, ou tout autrement, peut produire une fausse vaccine : l'action de l'air, la chaleur, l'oxide du fer en altère les qualités. Son état de crystallisation est un obstacle à son absorption par les vaisseaux lymphatiques, soit que l'on vaccine avec des fils imprégnés et desséchés, ou qu'on delaye le vaccin, même avec précaution, il ne réussira pas toujours, c'est alors qu'il produira une fausse vaccine, s'il produit quelqu'effet.

La vaccine vraie est quelquefois très-tardive; j'en ai vu se développer le vingt-deuxième jour et parcourir ensuite régulièrement ses périodes. Il faut, dans cette circonstance, compter de l'époque de l'apparition, comme s'il y avait seulement trois ou quatre jours qu'on l'eût innoculée.

La manière la plus assurée pour réussir, est l'innoculation de bras à bras, c'est-à-dire du vacciné à celui qui doit l'être.

Quelques praticiens on dit qu'ils avaient réussi à produire une bonne vaccine avec des croûtes desséchées et conservées même assez long-tems. On pourrait croire qu'une ou plusieurs cellules vessiculaires renfermant le vaccin frais, l'avait ainsi conservé

dans la croûte, à l'abri du contact de l'air, cela serait fort à désirer; car la difficulté de se procurer facilement du virus frais, est souvent un obstacle à la vaccination.

L'été dernier (1806), j'ai vacciné plusieurs fois avec du vaccin pris sur un enfant, que M. Guai, l'un des chirurgiens très-recommandables de la capitale, avait vacciné avec de matière préparée avec une croûte desséchée et au moins à son vingtième jours; mes vaccinations ont très-bien réussies.

Nous sommes aujourd'hui parvenus à conserver du vaccin en état de liquéfaction, et même long-tems bon à employer au moyen d'un tube capillaire, d'environ un pouce et demi de long, formant, à son milieu, une sorte d'alvéole, propre à contenir une goutte de liquide, où il se conserve très-bien.

La vaccine préserve de la variole, comme celle-ci empêche le développement de l'autre, lorsqu'il y a eu priorité; celle qui a le pas, ne le cède jamais; ce sont deux rivales jalouses, qu'on ne peut alors faire habiter le même gîte; il y a un effet préservatif et mutuel démontré, pour l'a-l'anéantissement, sans retour, de toutes

dispositions à contracter l'un ou l'autre de ce virus.

Comment une maladie absolument différente d'une autre peut-elle devenir le préservatif de l'une d'elles, ont dit quelques antagonistes ?

L'on peut dire, comme Barthès,

« On ne doit point se proposer de deviner la nature, par des hypothèses étrangères au fait ».

L'on pourrait aussi mettre ici à profit une proposition morale de Pascal.

« Toutefois qu'une proposition morale est inconcevable, il ne faut pas la nier à cette marque, mais examiner le contraire ; et si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est ».

Un médecin reçu docteur, il y a déjà bien long-tems, ce qui est pourtant un titre irréfragable du savoir, me dit un jour fort sérieusement :

« Monsieur, j'ai deux enfans qui ont chacun une petite vérole bien confluante et d'un assez mauvais caractère ; dites-moi, je vous prie, comment avec votre vaccine, même avec un seul bouton, dites-vous, auriez-vous préservé mes deux malades de la

contagion dont ils sont si violemment atteints, cela n'a pas de sens » ?

Ainsi de la part du docteur, tout à-la-fois demande et réponse.

Mon cher confrère, il parut à Paris en 1727, un charlatan très-célèbre; il prétendait que toutes les infirmités humaines étaient produites par de petits animaux qui s'introduisaient dans le sang, et que ce qu'on appelle *remèdes*, étaient aussi un composé d autres petits animaux ennemis irréconciliables des premiers, et que ceux-ci donnaient vigoureusement la chasse à leurs adversaires.

J'adopte ce systême, et je dis que les atômes vaccins sont des animacules médicamenteux, antipathiques des mites varioleuses : les premiers sont les plus forts et tuent leurs adversaires, tout comme les grosses fourmis des bois tuent les petites, par antipathie, quand on les met en champs clos. Voilà mon cher collègue, comment on peut raisonnablement expliquer les effets miraculeux de la vaccine, quand toutefois on veut expliquer les effets par les causes, puisqu'il n'y a point d'effet sans cause, a dit un ancien docteur bien célèbre. D'autres antivaccinateurs, de la faction des gras, dont

nous avons parlé, ont dit et écrit : Mais, de la vaccine peuvent naître une infinité de maladies; c'est un nouveau fléau, répandu sur l'espèce humaine.

Dans toutes les maladies connues, il n'y a aucun accident, aucun phénomène nouveau que l'on puisse artribuer à la nouvelle pratique; il n'y a aucune maladie nouvelle qu'on puisse raisonnablement lui attribuer. Il n'y a d'ailleurs pas de maladie nouvelle.

Il est rare que l'on envisage une découverte avec impartialité. Par rapport à l'intérêt qu'elle mérite, l'on a toujours lieu d'être étonné des inconséquences où la passion et l'entêtement peuvent porter, même des gens de bien et des gens instruits.

La mode et l'opinion sont en tout les reines dominatrices du monde; mais, par l'utilité que présentait d'abord la vaccine et qu'elle a si bien confirmé depuis, elle ne méritait pas d'être sujet de leur empire.

Dans le monde, il y a des gens qui semblent empaillés dans leur peau, comme le disait fort plaisamment de lui-même, l'abbé Porquet; pourtant le pauvre abbé ne manquait pas d'un certain mérite; mais au physique, il était absolument nul de toute

sa personne; tandis qu'au contraire, ceux dont nous parlons ne méritent l'application qu'au moral; mais elle leur convient entièrement. Il y en a d'autres dans une disposition bien contraire : ceux-ci jugent cependant aussi d'après l'organisation qui leur est naturelle; mais le principe étant vicié, il en résulte nécessairement affection, altération, de jugement, passions; on pourrait les nommer les *fâcheux*, car, effectivement, ils ne trouvent rien de bon, rien de bien; de ce nombre, sont encore ceux qui possèdent amplement la plus grossière jalousie; cette espèce est la moins dormeuse, elle ne repose que de lassitude, encore son sommeil est-il agité et traversé par de nouveaux rêves. D'autres, ont une si forte dose d'amour-propre, qu'elle ne leur permet jamais d'accorder le moindre suffrage, parce qu'ils considèrent tout comme leur apanage; cette fatuité-là est, il faut en convenir, un vice insupportable, à cause du ton de suffisance qui l'accompagne; parmi toutes ces dispositions, il y en a une comme faite tout exprès; elle se fait très-particulièrement remarquer, mais c'est par la dureté d'intelligence de ces têtes-là, qui sont des terres stériles,

où nul germe ne peut fructifier, si ce n'est l'ivraie ; de celle-ci il ne faut pas s'en inquiéter, je le sais. Dans tous les lieux, dans tous les climats, l'on trouve des acéphales ; il faut cependant convenir qu'ils sont d'une vue désagréable à la société, sans parler du danger que courent nos femmes grosses, d'avoir d'aussi vilains modèles sous les yeux.

J'ai vu un frère et une sœur acéphales, ils étaient bien laid et bien bêtes ; ils ont pourtant vécu environ 18 ans; ils sont morts à quelques jours de distance l'un de l'autre; mais combien depuis ce tems-là, n'ai-je pas vu d'acéphales vivre bien plus long-tems! et combien n'en avons-nous pas sans cesse sous les yeux ?

J'ai plusieurs fois été entendre, le *panharmonicon* (1), je l'ai entendu toujours avec un nouveau plaisir et une nouvelle admiration, d'ailleurs fortifié dans mon goût, par les suffrages multipliés que donnent les

(1) Le panharmonicon est un instrument de nouvelle invention, qui remplace 30 musiciens : il est composé de flûtes, de hautbois, bassons, cors, cimbales, timbales, triangle, fifres et caisse.

premiers musiciens de la capitale, de ce chef-d'œuvre d'harmonie et de précision musicale, je me croyais suffisamment autorisé : hé bien, j'y ai entendu plus d'un Midas, juger impitoyablement, s'ériger en censeurs, blâmer ou louer sans le moindre discernement.

Il est donc possible que les choses qui méritent les louanges des hommes distingués soient ainsi jugées par des gens qui n'ont pour guide qu'une sotte prévention d'eux-mêmes : ils osent imprudemment franchir les bornes que la nature leur a assignées. Quel encouragement ? Si pourtant celui qui possède le vrai talent, ne trouvait sa récompense en lui, si l'amour-propre et l'estime de soi-même n'étaient au-dessus de tout blâme, même de certaines louanges ? Cependant, on est flatté de l'approbation du petit nombre des vrais connaisseurs.

Il en est ainsi de toutes les nouvelles découvertes : d'un côté, jalousies, blâme, critique, petites passions; et de l'autre, quelques approbations; l'on voit comme la partie est égale : ainsi il ne faut travailler que pour

ceux qui veulent s'instruire, ou pour ceux qui sont en état d'apprécier.

Toutes les allégories mensongères des anti-vaccinistes ont été suffisamment démenties, et les partisans intéressés de l'erreur trop bien démasqués pour s'en occuper encore. Ces nouveaux Sycophantes sont aujourd'hui beaucoup plus embarrassés de leur personne que de leur mérite.

La vaccine a la recommandation des hommes probes et éclairés de toute l'Europe, ainsi que celle des hommes faits pour commander à l'opinion publique.

Les gouvernemens éclairés sont tous d'accord pour repousser le terrible fléau destructeur des épidémies varioleuses, par l'innoculation de la vaccine.

Les deux virus varioleux et vaccin, innoculés en même-tems, sur deux parties séparées, parcourent chacun régulièrement leur marche, et conservent l'un et l'autre l'intégrité absolue de leurs qualités respectives.

L'on a vu à cet égard, une chose très-remarquable, qui démontre, jusqu'à l'entière évidence, qu'un virus ne s'identifie jamais à un autre.

L'on a remarqué, sur un sujet vacciné, pris en même-tems de variole par l'effet de la contagion, que des boutons de cette dernière se sont fait jour jusqu'au centre de la tumeur vaccinale; d'autres se jumeler sur le bouton vaccin, de façon que la pustule varioleuse s'est emparée d'une partie du segment du bouton vaccin, et y est restée dans toute son intégrité varioleuse, tandis que l'autre partie du bouton vaccin est restée dans son intégrité native. L'on a innoculé de ces deux virus, pris dans chacune des pustules; ils ont produit, l'un la variole, et l'autre la vaccine.

J'entens d'ici, les éternels questionneurs se fatiguer, et encore plus fatiguer les autres, sur le comment. Voilà le fait, et c'est tout. Comment et pourquoi la terre tourne-t-elle? Pourquoi l'eau de la mer, si saumâtre, poussées dans de nombreuses trombes ou siphons, si multipliés dans quelques climats, tombant en pluie, est-elle dessalée, etc., etc.

Pourquoi est-il ordinaire que les hommes éternuent deux fois, demandait un jour un disciple à Aristote, son maître? C'est lui

répondit gravement le philosophe, parce que les hommes ont deux narines.

Avant ce tems, les hommes n'éternuaient qu'une fois, et encore décampaient-ils de vie à trépas : aussi, et sur-le-champ, disait-on : *Dieu vous bénisse.* C'est là la source du consolant souhait encore usité parmi nous aujourd'hui : voyez comme les mœurs se conservent. C'est *Jacob* qui obtint de Dieu que les hommes éternueraient deux fois.

Dans le 18e siècle, si célèbre sous tant de rapports, un homme bien connu, nous a démontré que l'on pouvait, dès-lors, éternuer *à faire sauter le crâne et jaillir la cervelle*, et cela sans aucun danger : l'espèce se perfectionne !

L'on a cru que la vaccine native, c'est-à-dire, celle qui serait prise sur le pis d'une vache, serait préférable et d'une qualité plus spécifique que celle qui aurait été le produit de la vaccine innoculée. L'expérience a démontré qu'après même une longue succession sur l'homme, elle n'éprouve aucune altération pour son action préservative.

Comme l'innoculation de la variole, la vaccine est quelquefois sans effet, particulièrement sur les enfans au-dessous de six

semaines, ou de deux mois; cela vient sans doute de ce que l'épiderme ne se détache pas encore assez facilement pour l'innoculation, dans laquelle on doit poser le virus sur le corps muqueux, en évitant autant qu'il est possible de piquer la peau.

L'on ne peut contracter une bonne vaccine qu'une seule fois, comme aussi j'ai toujours été persuadé qu'on ne contractait la variole qu'une seule fois : la vaccine le démontre aujourd'hui très-évidemment, par son effet, éminemment préservatif de toute atteinte varioleuse.

Sur la préservation de la variole par la vaccine, il y a une observation que je crois digne de remarque, et qui se présente ici tout naturellement à l'idée.

Depuis plus de neuf ans de vaccination en Angleterre, et depuis près de 8 ans à Paris, ainsi que dans toutes les parties de l'Europe, sur peut-être plus d'un million de vaccinés, comment, disais-je, n'a-t-on pas encore rencontré un de ces individus qui, dans l'ordre des choses, étaient, dit-on, destinés à contracter plusieurs fois la variole? car, dans l'affirmatif, la vaccine ne préserverait que de la première. Que devient alors

la fameuse question sur la récidive qui, si elle eût existé eût été, entre les mains de nos antagonistes, une arme dont ils n'auraient pas manqué de faire usage? car ils ne sont pas difficiles sur le choix, ils se battent avec tout ce qu'ils rencontrent : il me semble donc de-là, qu'on peut en inférer que la vaccine non-seulement détruit la disposition que nous apportons à contracter la variole, mais encore qu'elle anéantit pour toujours, toute disposition ultérieure, si toutefois il était vrai qu'il en existât.

Jamais une découverte n'a parcouru le globe avec une telle rapidité, que celle de *Jenner;* dans un instant elle a été accueillie dans toutes les parties du monde, et avec un égal desir d'en connaître les effets, tant le besoin de réprimer un fléau aussi désastreux que la variole, s'était fait sentir partout.

L'on peut contracter plusieurs fois une fausse vaccine; elle est alors une affection purement locale, elle n'a aucune action préservative.

» D'après les rapports que le D. de Carro, médecin de Vienne, a reçu de différens médecins et du gouvernement de Bombay, la vaccine est généralement adoptée dans toutes

les possessions britanniques, dans les Indes Orientales; et les princes asiatiques s'empressent de tout coté de répandre cette bienfaisante découverte dans leurs états. On a lieu d'espérer qu'on recevra sous peu des rapports sur l'introduction de la vaccine dans la Chine, la Tartarie, et le Japon.

Un article de la gazette de Bombay paraît prouver que les brames ont déjà depuis long-tems quelque idée de la vaccine, et que même ils la pratiquent, mais d'une manière mystique; ils ne la communiquent qu'aux enfans des parens qui adorent *Blomvehi*, qu'ils considèrent comme la déesse tutélaire de ceux qui ont la petite vérole.

» M. Duneau, gouverneur de Bombay, a envoyé cette pièce curieuse au docteur de Carro, en l'accompagnant de différens présens, consistans en schals et pièces de mousseline d'un grand prix, destinés pour son épouse (1).

L'empereur de Russie, Alexandre, vient de faire présent d'une superbe bague, au

(1) Journal des débats, 17 fructidor an 12, article Vienne, 24 août.

docteur Sommer, de Rigga, comme une récompense des soins qu'il s'est donnés pour la propagation de la vaccine (1).

La vaccine est pourtant plus particulièrement pratiquée en Europe que dans aucun autre pays, ce qui tient aux lumières qui y sont généralement plus répandues; cependant il a fallu à l'innoculation, quatre-vingts ans d'expérience, pour acquérir quelque crédit dans l'opinion publique. La vaccine, d'abord souverainement jugée au tribunal sans appel d'une audacieuse ignorance, et ses effets dénaturés, plus par la mauvaise foi de l'intérêt personnel que par la persuasion, est aujourd'hui généralement adoptée en France; elle y a éte répandue par les soins actifs et imperturbables du comité central de vaccine, dont les travaux ont commencé en prairial (an VIII), avril 1800 : il continue dans le même esprit de persévérance; il faut espérer que, par ses soins, la vaccine sera répandue sur tous les points de l'empire : c'est le vœu le plus ar-

---

(1) Voyez le Publiciste du 20 juin 1806.

dent, et bien désintéressé du comité (1), et le but vers lequel il marche constamment.

Actuellement, en France, il y a tel canton où l'on ne trouve plus d'enfans à vacciner, sinon ceux qui naissent après la vaccination qu'on y pratique. Tel est celui de Liancourt, département de l'Oise, séjour habituel de M. de Larochefoucauld-Liancourt; l'on compte dans ce canton plus de 2000 enfans vaccinés par ses soins. Il y a environ trois ans, que dans un village voisin, cette pratique bienfaisante a arrêté sur-le-champ les progrès d'une épidémie varioleuse, qui s'y était manifestée d'une manière très-fâcheuse (2).

Dans la Finlande, la population du diocèse d'Abo a surpassé l'année dernière

---

(1) Les membres n'ont reçu aucun dédommagement de leurs dépenses, de leurs soins multipliés, et de leurs peines; comme quelques personnes ont bien voulu le dire et le répandre, pour justifier de leur haine contre la chose, et diminuer le mérite de nos sacrifices.

(2) Rapport du comité central de vaccine, par les souscripteurs, an XI.

( an 12 ), de 8,559 — ames celle de 1801. Cet accroissement considérable dans une aussi petite partie de la Suède, peut, avec quelque raison, être attribué aux heureux effets de la vaccination, introduite dans cette contrée par la société économique d'Abo (1).

On remarque cependant que la Suède est le pays de l'Europe où la vaccine est encore le moins pratiquée.

» Le rapport de la commission pour la vaccine, fait l'an 1805, prouve que ce bienfait se reproduit dans une progression toujours croissante; il y a eu cette année 23,155 vaccinés, dans les états danois. Depuis quatre ans que la commission existe, le nombre des vaccinations est de 52,121 ».

He bien, messieurs les anti-vaccinistes, que direz-vous? N'est-ce pas que tous les gouvernemens entendent peu leur intérêt à cet égard? Vous en savez davantage, je n'en doute nullement; mais je n'en reste pas moins convaincu que vous attendrez

(1) Voyez le Moniteur du 10 vendémiaire an XII, (1803).

la grande climatérique du dernier des vaccinés, pour vous prononcer définitivement par rapport à la confiance que l'on doit accorder aux effets miraculeux de la vaccine.

Aujourd'hui il ne peut plus être question d'opinion individuelle, c'est celle de toutes les sociétés de l'Europe qu'il faut consulter.

Les hommes probes, éclairés, se font un devoir de rendre justice à qui de droit; ils se communiquent comme par le moyen d'une chaîne électrique qui les embrasserait tous; les mêmes vues les animent, ils se font un devoir de réprimer les sots et la sottise; ils ont bien raison : mais il y en aura toujours, l'un et l'autre, c'est pourquoi, chaque année, il faut détruire les chenilles. Partout les honnêtes gens de toutes les classes se font un devoir religieux de préconiser et de pratiquer une aussi belle découverte que la vaccine, si précieuse à l'humanité et aux gouvernemens.

N'a-t-on pas assez démontré de fois que, dans certaines épidémies varioleuses, on a perdu jusqu'à la moitié des sujets atteints de cette véritable peste d'Europe, mais que fréquemment la perte a été d'un quart, ou d'un tiers; que de ceux qui en ont échappé,

une partie a acquis des infirmités durables, et souvent hideuses à la société.

Sans doute l'innoculation réduisait la perte des individus, mais le moyen portait avec lui le grand inconvénient de la propagation varioleuse; et, pour peu qu'il se rencontrât des dispositions générales, elle les développait, et donnait naissance à une épidémie fâcheuse, meurtrière; ce qui avait souvent déterminé les magistrats à des mesures d'une police sévère, pour éviter ce danger. Tandis que nous, nous ne connaissons encore aucun inconvénient, aucun reproche fondé à faire à la pratique de la vaccination; et, quoique le vrai puisse quelquefois paroître invraisemblable à quelques-uns, elle est incontestablement un préservatif assuré contre la variole, et un moyen certain de détruire cette grande cause de mortalité de tous les peuples du monde. Le nombre des preuves en sa faveur, et des contre-épreuves pour s'en assurer, est aujourd'hui au-dessus de tout calcul; mais il y en a particulièrement une de ces dernières, de la plus grande autorité, et la plus remarquable.

Son Excellence le ministre de l'intérieur

*Chaptal*, aujourd'hui trésorier du Sénat, le magistrat qui s'est le plus distingué dans la protection qu'il a constamment accordée, pendant son administration, avec une sorte d'effusion, aux établissemens de bienfaisance, a, dans ce tems, communiqué au comité central de vaccine, le résultat d'une des plus belles contre-épreuves que l'on puisse citer, et la plus péremptoire qui puisse faire époque dans l'histoire de la vaccination.

Six négrillons, les premiers individus qui ayent été vaccinés à l'île de la Réunion, (l'une des Iles de France), furent embarqués sur un navire arrivant de la *traite*, et infecté de la variole, et pour cela conduit en quarantaine; ces six enfans restèrent trois mois dans ce navire, constamment au foyer de l'infection; ils vécurent, mangèrent et couchèrent avec les variolés, dont plusieurs périrent. On innocula deux fois largement la variole à ces enfans; ils ont été préservés de toute contagion, et ont constamment depuis, joui de la meilleure santé. Ces six vaccinés ont vécu pendant quinze jours au milieu de vingt noirs ayant une variole confluente,

dont six sont morts ; ils ont également vécu avec vingt autres noirs variolés, croûteux et en dessication, survivant à sept infectés, morts pendant la traversée *de la traite*. Ils ont tous logé dans l'entrepont du navire ; dans un espace de huit pieds de haut sur douze de long.

Cette contre-épreuve mérite la première place dans l'immense recueil des expériences faites en Europe, ou partout ailleurs.

La vaccine ne peut être communiquée par les effluves : quand on a vacciné un individu, on a détruit en lui la disposition varioleuse, sans compromettre la santé de ceux avec lesquels il pourrait communiquer.

La vaccine, comme tout autre virus, ne s'identifie à aucun autre, et n'y apporte aucune complication ; l'on peut, sans aucun inconvénient, vacciner le scrophuleux, le dartreux, et tout autre atteint de quel vice que ce soit ; l'expérience nous a démontré que quelques-uns de ces individus en ont éprouvé du soulagement ou de l'amélioration dans leur état.

*Tableau de comparaison des avantages de la vaccine sur la variole innoculée.*

## VACCINE.

La vaccine ne peut être communiquée que par innoculation.

La fièvre vaccinale n'est pas contagieuse.

Toute préparation est absolument inutile.

La vaccine est à peine une indisposition.

Il n'y a pas encore d'exemple d'accident que l'on puisse raisonnablement attribuer à la vaccine.

On n'en meurt pas.

On vaccine à tout âge, dans toutes les circonstances, et dans toutes les saisons.

Il n'y a pas encore d'exemple avéré de variole qui ait succédé à la vaccine.

## VARIOLE INNOCULÉE.

L'un des grands inconvéniens de l'innoculation variolique, c'est le danger de la contagion.

La fièvre varioleuse, même sans éruption, est contagieuse.

Presque tous les innoculateurs admettent une préparation.

On est quelquefois bien malade de l'innoculation.

L'innoculation de la variole ne préserve pas toujours de ses dangers.

On en mourait.

On choisit l'âge, les tempéramens, et la saison.

On a prétendu que l'innoculation ne préserve pas toujours de la variole par contagion, moi, j'ai toujours prétendu le contraire.

Le docteur *Jenner* annonce un ouvrage dans lequel il essaye de prouver que, non-seulement la vaccine préserve de la variole; mais encore que les enfans des vaccinés ne sont plus aptes à contrater la variole.

Avec de tels avantages, il est permis de croire que, par la vaccine, l'on parviendra à exterminer totalement le fleau varioleux, et que les générations futures, embellies et plus fortes, ne connaîtront plus cette affection que de nom, comme aujourd'hui nous connaissons la lépre des Hébreux.

Si de la boîte de Pandore sont sortis tous les maux qui affligent l'humanité, la douce espérance en sort quelquefois pour les consoler,

consoler, et nous pouvons croire que l'on peut entièrement détruire la contagion varioleuse sur toutes les parties de la terre, et que, comme *Lycurgue* le désirait, nous n'aurons plus qu'une belle race d'hommes; que nous réussirons à démontrer que prévenir une maladie qui tue ou qui estropie, qui enlaidit ou qui altère les forces, ou laisse des traces hideuses de ses ravages, doit être une des principales branches de l'éducation physique, et même de l'éducation morale; car il faut de bonne heure, en instruisant les enfans, leur apprendre à vaincre, à détruire tout préjugé qui tendrait à nuire à la société, à leur santé, à retarder ou à déranger l'ordre de l'économie animale: il faut à l'esprit, comme au corps, une nourriture convenable. L'on connaît toute l'importance de cet art; malgré cela, il est encore peu avancé, quoique nous nous disions dans le siècle des lumières.

Conserver et réparer, est presqu'aussi beau que faire; il y a même souvent plus de mérite.

Une belle nature doit être fortifiée par une bonne éducation, mais il faut conserver avant que d'améliorer.

« La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit plus faciles et plus sûres ».

C'est ainsi que l'on parvient à connaître que « les jouissances du cœur et de l'esprit s'augmentent l'une par l'autre ; réunies, elles donnent un nouveau prix aux jouissances : J.-J.

Voilà comme nous parviendrons à former une race d'hommes robustes ; il faudrait réunir la vigueur de Spartes à la sagesse d'Athènes.

« Ceux qui ont des organes grossiers ne peuvent voir que par eux; ceux qui ont le sentiment plus délicat, éprouvent d'autres sentimens.

» Le burin des sens grave en nous la pensée ».

C'est dans ce systême que nous parviendrons aussi à perfectionner l'éducation des femmes, ces compagnes de nos destinées, l'objet de nos affections les plus douces, de qui nous tenons encore des êtres faits pour nous seconder, et adoucir l'amertume de nos peines! Mères tendres et sensibles, aidez-nous à conserver nos enfans; ils sont le gage d'une tendresse mutuelle; qu'ils soient aussi

celui d'un sentiment éclairé; ce soin vous appartient; qui aime autant qu'une mère?

Les femmes se font enfans pour se mettre à la portée des enfans, pour les élever, et commencer leur instruction; que d'adresse, que de patience il faut avoir avec ces petits maîtres du monde en jaquettes!

Les enfans font le bonheur de l'honnête homme, souvent ils restent la consolation d'un père. Ce sentiment appartient à toutes les conditions; le dur célibataire seul n'en connaît pas le prix; il ne peut concevoir comment il est possible de se rapprocher autant de l'enfance; son cœur endurci ne peut être sensible à cette douce émotion que l'on nomme amour paternel! tout est étranger à ce cœur isolé, il compte tout pour rien, hors sa seule existence.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Etre utile est ma destinée,

Et je plains l'être vain qui ne vit que pour lui ».

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Monsieur l'ambassadeur, êtes-vous père »,

Disait un jour le bon Henri?

« Oui, Sire ».

» En ce cas, je puis sans façon

» Achever le tour du salon ».

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Et si ce nom chéri de père
Ne fut jamais balbutié pour toi,
Si l'enfance n'a point de charme qui t'attire,
Si jamais à ses jeux l'on ne t'a vu sourire,
Ce n'est pas pour toi que j'écris;
Ne perds pas ton tems à me lire;
Tu ne saurais te plaire à mes simples récits (1) ».

« Mon fils est en danger, que me fait le monde et ses vaines illusions; je ne puis plus y prendre part; mon fils, mon fils! Ma douleur est le seul sentiment qui m'occupe ».

« La nuit s'est dissipée, un nouveau jour a lui,
Et quand mon fils renaît, tout renaît avec lui ».

« Hélas! qui nous rendra de semblables momens », si ce n'est toi, heureux et bon Berquin.

Honneur, cent fois honneur à l'immortel *Jenner*, il a brisé la faux meurtrière qui moissonnait nos enfans aux plus beaux de

---

(1) Le Nouveau Fabuliste, par M. G.

leurs jours ; que son nom soit inscrit dans les fastes du genre humain, comme celui d'un sage, et l'un de ses plus grands bienfaiteurs.

La fête pour l'anniversaire de l'inoculation de la vaccine a été célébrée à la Taverne à Londres, avec la plus grande solennité ; on a vu réunis, à cette occasion, des personnages les plus distingués par leur rang, et des hommes de toutes les conditions.

Le docteur *Jenner*, après avoir reçu des hommages et des applaudissemens unanimes, a remercié l'assemblée par un discours, dans lequel il a réfuté quelques reproches qu'on avait prétendu lui faire, et qui portaient sur des faits controuvés (1).

---

(2) Le Publiciste du 29 mai 1806, article de Londres.

# ENCORE UN MOT

## SUR L'EDUCATION.

« La véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. J.-J ».

L'homme est susceptible de beaucoup d'éducation; il ne peut rien sans elle, et il peut tout avec elle. Cependant, je le sais, l'on a beau cultiver un *mauvais terrain*, il ne rapportera que des ronces et des épines: néanmoins sans l'éducation, l'homme serait une brute douée de fort peu d'intelligence, peu supérieure au castor, à l'éléphant, au singe; l'éducation tend à lui donner de l'étendue, du développement dans la pensée, et le moyen de la mieux apprécier, de la présenter convenablement; l'on peut même dire que l'éducation forme le corps aussi

bien que l'esprit ; voyez si la face d'un homme de mérite, d'un homme d'esprit, ressemble à celle de celui qui manque de l'un et de l'autre ; voyez même si l'attitude du corps de celui-ci n'annonce pas sa dose d'intellect ?

Les idées ne sont absolument que l'effet de la mobilité organique, naturelle et dirigée ; l'on peut s'en convaincre par les comparaisons prises dans la différence des tempéramens ; au premier coup-d'œil, on juge les extrêmes ; et l'on peut, jusqu'à un certain point, en juger les modifications. L'un est une sorte de masse inerte, tandis que l'extrême mobilité fébrile de l'autre annonce de l'aptitude, et la faculté du développement dans la pensée.

Si on se persuade combien le degré de perfection organique peut augmenter la force morale, l'on ne négligera aucun des moyens dont l'éducation physique est susceptible.

Le besoin d'une bonne éducation est tellement démontré, qu'il semble d'abord qu'il ne reste plus rien à faire pour l'application des moyens dans ses diverses parties ; cependant, quand on l'examine sous tous les points

de vue, on apperçoit bientôt combien il reste encore à faire pour atteindre ce but; et tout persuadé qu'on paraît l'être en général, on s'occupe cependant peu, en particulier, de former des hommes; on semble avoir oublié cet art précieux, depuis si long-tems négligé, non qu'il faille, comme de durs *Spartiates*, mépriser et proscrire les exercices de l'esprit, et n'avoir uniquement en recommandation que ceux du corps: nous ne pouvons que le répéter; l'un et l'autre ont leurs besoins. L'esprit a sa gymnastique, tout comme le corps a la sienne; l'exercice des facultés morales tend à leur développement, comme la gymnastique proprement dite, contribue à l'accroissement des forces du corps; dans l'un et l'autre cas, le sentiment fort ne peut nuire aux autres sentimens; au contraire, ils se rapprocheront davantage: ainsi, chacun d'eux profite de ce que les autres inspirent. Il faut aux hommes, ainsi qu'aux plantes, une culture bonne et suivie; sans quoi, il croît en eux des parasites qui étouffent le bon germe.

L'éducation est la meilleure nourriture de l'esprit et du corps; il faut à l'imitation de l'ingénieuse Athènes, avec laquelle nous

avons d'ailleurs tant de rapport (1) sagement unir les qualités aimables et essentielles, et de bonne heure accoutumer les opérations de la machine et celles du jugement à marcher toujours ensemble, comme le dit J.-J. Combien J.-J. a perdu de beaux jours! qu'il eût été bon père, s'il l'avait été un instant!

Il faut aussi faire succéder les habitudes douces et paisibles aux exercices du corps, pour le développement des forces morales et physiques, car l'un et l'autre excès énervent et tuent le principe que l'on cherche à étendre.

Le but de l'éducation est seulement de

---

(1) Comme nos dames françaises, les dames d'Athènes étaient vives, enjouées; elles étaient les femmes du monde les plus aimables. Le peuple d'Athènes était léger, inconstant, mais brave et industrieux ; il aimait les sciences, tout comme les Français. Le sol même des deux capitales a quelque ressemblance. Le plus beau jardin d'Athènes, comme à Paris, se nommait *les Thuileries*, parce qu'aussi dans cet emplacement, il y avait eu des tuileries, d'où l'on avait tiré la terre pour former les briques et les tuiles des premières habitations, quand leurs pères, ainsi que les nôtres, abandonnèrent leurs cahutes enfumées. (V. Ste.-Foix).

préparer et de polir les esprits, de les mettre à même d'apprécier, et non de faire des prodiges, et comme le dit *Montaigne, de petits monstres*, dont l'existence contre nature n'est que d'un instant; ainsi que sont des fleurs poussées dans une serre-chaude, elles sont belles et flattent d'abord, mais elles n'ont de durée que le jet instantané de la séve que l'on a forcée. Dans l'éducation, il ne faut pas seulement donner de l'imagination; elle nuit souvent au sentiment. Ce beau brillant plaît mais il détruit plus qu'il ne fortifie. Il faut néanmoins de bonne heure allumer le flambeau du goût dans de jeunes élèves, car autrement l'intelligence s'endurcit, elle ressemble alors à un arbre qui manque de séve.

La vie et le luxe des grandes villes ne permettent pas toujours de dispenser assez sagement le tems, pour faire véritablement une bonne éducation : je le sais, on se livre plus particulièrement et presqu'exclusivement au plaisir de donner aux jeunes personnes surtout, ce qu'on nomme assez mal-à-propos *une bonne éducation*, où il entre beaucoup plus d'amour-propre et de luxe, de la part de certains parens, que de sagesse

pour être véritablement utiles à leurs enfans; mais on veut, dit-on, les produire, c'est-à-dire, tromper par leur dehors, et leur préparer ainsi bien des amertumes : car celui qui est trompé, le pardonne rarement. L'on pourrait plus judicieusement nommer ce beau clinquant, un ensemble de vices brillans, faits pour en imposer à ceux qui n'ont pas une plus grande idée de l'éducation et du bonheur de la société; vices que l'on n'acquiert jamais qu'aux dépens des vertus domestiques; il faut au moins être heureux chez soi? Ah, celui qui aime sa famille, n'en aime que mieux sa patrie; le bonheur de l'état ne contribue-t-il pas au bonheur des familles? C'est ainsi que tous les sentimens se prêtent un appui mutuel. Il faut constamment et en même-tems cultiver l'esprit et le cœur; mais il ne faudrait pas, pour cela, que les maisons que l'on nomme, je ne sais pourquoi, *maisons d'éducation*, ressemblassent tant aux boutiques de nos marchandes de modes, où il y a tant d'apparence et si peu de réel. Sans doute, il n'y a personne qui n'ait ses défauts. Le meilleur d'entre nous, est celui qui en a le moins.

L'on ne veut pas assez se persuader que

même, les vrais talens ne suffisent pas dans le monde, quoiqu'ils conviennent plus particulièrement aux jeunes filles, qui sont destinées par la nature à orner un jour la société, dont elles doivent faire le charme et le bonheur, dans cet instant surtout, où elles inspirent à l'homme cette affection tendre, sans laquelle la vie s'écoule sans qu'il ait vécu. C'est pour cela, qu'on ne doit pas oublier les qualités du cœur et celles de l'esprit? Dans l'éducation des femmes, il faut les mettre à même d'apprécier le bien et de discerner le mal, pour elles-mêmes et pour la société.

Que ne devons-nous pas aux femmes, quand elles savent en remplir tous les devoirs avec cette bonté qui naturellement leur appartient.

Le sentiment du cœur et la délicatesse de l'ame sont leur domaine principal. Que ne leur devons-nous pas, par rapport à leur faible constitution? par-là même, elles sont nos tributaires.

Les femmes savent animer nos vertus; elles nous aident à supporter les peines de la vie, elles rendent notre bonheur plus vif.

Il faut donc s'occuper de leur donner l'éducation qui leur appartient.

Il n'y a que l'amour paternel qui énonce ses véritables sentimens sans déguisement, sans contrainte, par le désir sincère qu'un père a de voir à sa fille tout ce qui peut, dans la conduite des mœurs, la rendre bonne, plus propre à endurer les chagrins domestiques, inévitables à la vie qu'elle doit un jour adopter, à souffrir plus patiemment les peines et les douleurs attachées à son sexe, et tout à la fois se voir être aimable à la société, et chère à sa famille, chère à un père, dont elle doit consoler les derniers jours, à posséder enfin cette douceur de caractère, cette sérénité habituelle, qui annonce toujours la candeur d'un cœur vraiment bon, vertueux, qui sait en toute occasion se conduire avec dignité et décence.

Le sentiment se peint dans les manières, tout comme dans l'habillement; on doit tout faire pour lui conserver la beauté naturelle de l'expression; il ressemble si bien au ton de fraîcheur de la fleur d'un beau fruit, dont la vue seule fait tout présumer des qualités; elle en est le symbole et le sûr garant.

Il faut enfin qu'une jeune personne sache briller de ses propres qualités, comme une

belle fleur brille de l'éclat de ses couleurs: on doit néanmoins, à cet égard, éviter toute ostentation ; le luxe de l'affectation est bien plus le masque des qualités que les qualités elles-mêmes. Cette hypocrisie annonce toujours un cœur faux, ou elle annonce la foiblesse et la petitesse de l'esprit, deux choses toujours funestes aux femmes : il faut encore qu'elles sachent pourtant craindre une stupide vanité ; ce serait vouloir se rendre ridicule et insulter à chacun. La vivacité et la légèreté de l'esprit ne sont pas moins à craindre dans la société, c'est un talent dangereux. L'esprit de gaieté, quand il n'est pas accompagné de la délicatesse, obtient bien quelques suffrages, mais jamais l'estime, et encore moins le respect. On doit aussi éviter cette fausse sensibilité, qui n'a de réel que l'apparence du sentiment; c'est une sorte de maladie qui tient de l'idiotisme, et qui finit par corrompre le cœur ; la pitié froide n'est pas de la pitié ; il faut utiliser le sentiment en tout ce qui lui appartient, c'est-à-dire, le faire servir à de bonnes actions. L'on peut fort bien être enjoué, posséder une gaîté spirituelle, douce, et avoir en partage les qualités essentielles. Un des charmes d'une jeune personne, est cette réserve modeste, amie de l'obscurité,

plutôt que d'une réputation brillante, et si souvent dangereuse : une jeune personne doit surtout craindre les regards de l'admiration ; trop souvent l'on veut paraître aimable, seulement par une espèce de coquetterie, dont on ne connaît guère les conséquences, et qui est toujours déplacée. La modestie ne sera jamais prise pour de la stupidité ; le maintien et le silence n'en restent pas moins une vertu que les moins délicats recherchent, quand surtout elle est accompagnée de la bonté.

Tous les ressorts de l'esprit sont en mouvement, lorsqu'il s'agit d'une tendre sollicitude, d'un sentiment vrai ; c'est la dernière preuve de l'amour d'un père et le dernier de ses vœux.

Qu'une jeune personne soit toujours bonne, constamment bonne, le bonheur l'accompagnera toujours ; ce sont des fleurs de printems, dont elle recueillera les fruits en automne.

Il y a dans la conduite des femmes un si grand nombre de délicatesses, qu'il est bien difficile de les apprécier ; c'est à elles seules qu'il appartient de les juger ; c'est alors qu'elles auraient pu y atteindre, que l'on pourrait dire qu'elles sont inappréciables.

« Oui ! qui n'a pas connu l'amitié des femmes, n'a pas connu toute la douceur, tous les délices de l'amitié.

» L'amitié des femmes est capable du plus grand dévouement, des plus touchans sacrifices : une amie véritable sait s'exposer à tous les dangers, et elle sait encore par une douceur inaltérable, par des soins constans, par une occupation de son ami, dont rien ne peut la distraire, embellir tous les momens de sa vie; elle sait s'identifier avec ses peines, ses plaisirs, ses projets, ses intérêts, ses désirs; elle sait l'entendre et le deviner; elle sait calmer ses inquiétudes, relever son courage abattu, consoler ses chagrins, le raccommoder avec lui-même; elle sait adoucir un conseil sévère, qu'elle a le courage de savoir donner; elle sait appeler la confiance la plus étendue, sans jamais la rendre une peine ou un effort; elle sait résister à tous les obstacles, à tous les évènemens, à l'absence même; enfin c'est un sentiment céleste, c'est le charme de la vie, dont les souvenirs donnent encore des momens bien doux, quand les malheurs en ont enlevé la jouissance (1)».

---

(1) Voyages de M. de Larochefoucault, tom. 4.

Dans la conduite de la vie, la délicatesse des femmes est toujours le premier des procédés, le premier des sentimens, c'est lui qui répond à ce qui se passe dans leur ame ; une amie est toujours là pour adoucir l'âpreté de la trop souvent dure nécessité : dans les sacrifices qu'elle sait faire, elle craint encore d'être devinée, tant elle sait que c'est déjà assez que de souffrir. La délicatesse d'une femme devine tout, elle cache ce qui pourrait blesser un ami, elle connaît le sentiment qui accompagne toujours une affection tendre; elle sait que cette union ne pourrait avoir de durée sans un parfait accord.

« Dans l'ancienne chevalerie, on faisait choix d'une *Dame* à qui, comme à l'Etre suprême, on rapportait tous ses sentimens, toutes ses pensées et toutes ses actions. Je suis étonné qu'aucun auteur n'ait remarqué l'origine de cette galante dévotion, dans les mœurs des Germains, nos ancêtres : *Ils croient* ( dit Tacite ), *qu'il y a quelque chose de divin dans les femmes* ». (St.-Foix).

Il faut donc que leur éducation tende toujours à les rendre ce que nos bons ancêtres désiraient qu'elles fussent.

Le Ciel fit les femmes pour corriger nos dé-

fauts, pour adoucir nos chagrins, et pour nous rendre meilleurs ».

Quand on est aimé d'une belle femme, a dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaire.

Quand on est aimé d'une femme, elle ne commettrait pas la plus légère injustice, pour le plus grand intérêt; elle ne donne que des conseils généreux, elle n'est occupée que de la gloire de celui auquel elle s'est dévouée.

Les femmes sont faibles, il faut les fortifier, a dit l'immortel *Fénélon*.

Il l'entendait ainsi de leur éducation morale; mais on pourrait sagement en faire une double application.

L'homme naissant est le plus faible des animaux; il n'est alors qu'un malheureux automate sentant; sa première perception est celle de la douleur, le moyen même que la nature emploie pour le développement de ses organes et pour lui ouvrir les sources de la vie, est le sentiment du mal; il ne semble d'abord né que pour souffrir. On doit protéger l'homme dès le berceau, et tout employer pour perfectionner son éducation, et pour le fortifier au moral comme au physique. C'est alors seulement, qu'il commence à vi-

vre dans ses dispositions, qu'il connaît le prix de la santé, de même que celui de la pensée, quand surtout elle est accompagnée d'un jugement sain.

Une bonne éducation physique le garantira des vices de la mollesse, et l'éducation morale le garantira des égaremens de la raison.

Sachez........

« Que le Travail est nécessaire,
Qu'il procure lui seul, la force, la gaieté,
Et que l'ennui toujours naît de l'oisiveté ».

L'on pourrait y ajouter, et de l'oisiveté le vice.

L'éducation doit donc exclusivement occuper nos premiers soins, d'elle naîtra nécessairement le développement des forces du corps, et une puissance intellectuelle plus étendue par la bonne conformation des organes; ainsi que naissent de beaux et bons fruits sur les rameaux vigoureux et féconds d'un arbre bien cultivé.

Ce premier but est celui vers lequel il faudrait diriger l'homme, pour lui et pour la société; c'est conséquemment aussi pourquoi

il ne faudrait pas perdre de vue que c'est à son organisation perfectionnée qu'il doit la supériorité qu'il a sur les autres animaux : l'homme est le plus bel ouvrage, le chef-d'œuvre de la nature; on est forcé d'admirer l'homme physique, jusque dans l'âge le plus avancé; son extérieur, à cette époque de la vie, a même quelque chose de majestueux qui commande le respect.

L'on admire toujours un beau vieillard : il offre le beau et touchant spectacle de l'*homme de bien.* De beaux cheveux blancs recouvrent sa tête vénérable; la douceur de ses regards, ses manières simples et affectueuses, protégent par-tout le jeune âge et la faiblesse; tout enfin prévient en sa faveur, tout annonce chez lui la tranquillité d'un cœur bon et vertueux, et la sérénité d'une ame pure.

Pourquoi ne pas écarter tout ce qui pourrait détériorer sa forme et ses traits, la beauté de son corps dans toutes ses parties, ainsi que la laideur d'une mauvaise éducation.

Nous sommes bien plus habitués à considérer la beauté comme un avantage appartenant au sexe; une belle femme obtiendra toujours la préférence; on sait qu'une jolie

figure tient bien souvent lieu d'une dote. Chez les femmes, les formes arrondies, plus douces que chez les hommes, les traits fins et le teint plus éclatant; des yeux où se peint la douceur de leurs mœurs; les grâces et la beauté sont particulièrement leur apanage et l'image de leur ame : aussi « la première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les agrémens étrangers seuls ne suffisent pas, si elles n'en ont qui leur appartiennent (J.-J.) ».

C'est bien aussi ce qu'on ne doit pas oublier dans l'éducation morale, et ce qu'il faut souvent leur répéter, car c'est le premier héritage qui leur servira mieux dans le monde; c'est qu'elles sachent contribuer elles-mêmes à leur éducation et à leur bonheur personnel.

Sans doute, on ne se donne pas la beauté; mais, quand un enfant en est doué, pourquoi volontairement la lui ravir? quand surtout il ne faut, de la part des parens, que quelques sentimens raisonnés.

Quoique le grand tout soit composé de bien et de mal, et malgré la juste répartition qui en est, dit-on, faite, il faut cependant, de ce consolant optimisme, tâcher de faire

sa part : il faut, quand on peut, éviter le mal, et profiter du bien : car enfin, tout n'est pas si bien pour tous, il faut user des moyens dont nous pouvons librement disposer; autrement, et faute de nous entendre, nous manquons le moment opportun, puis nous sommes victimes de notre irrésolution; il y a peu de personnes qui ne puissent pour elles en faire l'application, d'après leur propre expérience; c'est ce qu'on nomme vulgairement *avoir du malheur.*

## LETTRE DE J.-JACQUES

*Sur la mauvaise application de l'éducation.*

A M. S. de S. B., chez le curé de Saint-Laurent, faubourg St.-Martin à Paris.

« Je crains, monsieur, que vous n'alliez un peu vîte dans vos projets; et il faudrait, quand rien ne nous presse, proportionner la maturité des délibérations à l'importance des résolutions. Pourquoi quitter si brusquement l'état que vous aviez embrassé, quand vous pouviez à loisir vous arranger pour un autre, si tant est, qu'on puisse appeler un état le

genre de vie que vous vous êtes choisi, et dont vous serez peut-être aussi-tôt rébuté que du premier? Que risquiez-vous à mettre un peu moins d'impétuosité dans vos démarches, et à tirer parti de ce retard, pour vous confirmer dans vos résolutions par une plus mûre étude de vous-même? Vous voilà seul sur la terre, dans l'âge où l'homme doit tenir à tout; je vous plains, et c'est pour cela que je ne puis vous approuver, puisque vous avez voulu vous isoler vous-même où cela vous convenait le moins. Si vous croyez avoir suivi mes principes, vous vous trompez; vous avez suivi l'impétuosité de votre âge. Une démarche d'un tel éclat valait assurément la peine d'être bien pesée, avant d'en venir à l'exécution. C'est une chose faite, je le sais; je veux seulement vous faire entendre que la manière de la soutenir ou d'en revenir, demande un peu plus d'examen que vous n'en avez mis à la faire.

» Voici pis. L'effet naturel de cette conduite a été de vous brouiller avec madame votre mère. Je vois, sans que vous le montriez, le fil de tout cela; et quand il n'y aurait que ce que vous me dites, à quoi bon effaroucher la conscience tranquille d'une

mère, en lui montrant sans nécessité des principes différens des siens? Il fallait, monsieur, garder ces sentimens au-dedans de vous pour la règle de votre conduite, et leur premier effet devait être de vous faire endurer avec patience les tracasseries de vos prêtres, et de ne pas ehanger ces tracasseries en persécutions, en voulant seeouer hautement le joug de la religion où vous êtes né. Je pense si peu comme vous sur cette affaire, que, quoique le clergé protestant me fasse une guerre ouverte, et que je sois fort éloigné de penser comme lui sur tous les points, je n'en demeure pas moins sincèrement uni à la communion de notre église, bien résolu d'y vivre et mourir, s'il dépend de moi; car il est très-consolant pour un croyant affligé, de rester en communauté de culte avec ses frères, et de servir Dieu conjointement avec eux. Je vous dirai plus : je vous déclare que si j'étais né catholique, je demeurerais encore catholique, sachant bien que votre église met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive, quand elle veut sonder l'abîme des choses; et je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable, en

me prescrivant, pour le reste de ma vie, des règles de foi dont je ne me permets plus de sortir : aussi je vous jure que je ne suis tranquille que depuis ce tems-là, bien convaincu que, sans cette précaution, je ne l'aurais été de ma vie. Je vous parle, monsieur, avec effusion du cœur, et comme un père parlerait à son enfant. Votre brouillerie avec madame votre mère me navre. J'avais, dans mes malheurs, la consolation de croire que mes écrits ne pourraient faire que du bien : voulez-vous m'ôter encore cette consolation ? Je sais que, s'ils font du mal, ce n'est que faute d'être entendus. Mais j'aurai toujours le regret de n'avoir pu me faire entendre. Cher S. B., un fils brouillé avec sa mère a toujours tort. De tous les sentimens naturels, le moins altéré parmi nous est l'affection maternelle; le droit des mères est le plus sacré que je connaisse : en aucun cas, on ne peut le violer sans crime. Raccommodez-vous donc avec la vôtre; à quelque prix que ce soit, appaisez-la : soyez sûr que son cœur vous sera rouvert, si le vôtre vous ramène à elle. Ne pouvez-vous, sans fausseté, lui faire le sacrifice de quelques opinions inutiles, ou du moins les dissimuler? Vous ne serez ja-

mais appelé à persécuter personne, que vous importe le reste? Il n'y a pas deux morales; celle du christianisme et celle de la philosophie sont la même. L'une et l'autre vous imposent ici le même devoir : vous pouvez le remplir, vous le devez; la raison, l'honneur, votre intérêt, tout le veut, et moi, je l'exige, pour répondre aux sentimens dont vous m'avez honoré.

» Si vous le faites, comptez sur mon amitié, sur toute mon estime, sur mes soins, si jamais ils vous sont bons à quelque chose; si vous ne le faites pas, vous n'avez qu'une mauvaise tête, ou, qui pis est, votre cœur vous conduit mal, et je ne veux conserver des liaisons qu'avec des gens dont la tête et le cœur sont sains.

» J'étais absent quand votre lettre est arrivée, ce qui m'a mis hors d'état de vous répondre plutôt, et je vais repartir encore pour une tournée, que ma santé et l'affluence des désœuvrés rendent nécessaire. Il est bien confirmé que l'air de ce lieu, quoique bon pour les autres, m'est très-mal-sain ».

A Mulliers, le 22 juillet 1764.

---

## A MESSIEURS

## LES TROIS AUTEURS ANGLAIS

### *Des Ouvrages contre la vaccine.*

---

Les progrès des sciences tiennent à deux choses; aux lumières, qui sont le fruit d'une éducation cultivée, et à l'application que l'on met à en profiter; et dans le cas contraire, « ceux qui n'ont pas la force de porter des coups vigoureux, ont la ressource d'empoisonner leurs armes ». Ces paroles sont tirées d'un recueil anglais même. Mais il y a aussi des hommes qui préfèrent une célébrité honteuse, plutôt que de rester inconnus ; tout aussi aveugles dans leurs passions que ce fou d'Hérostrate qui, pour s'immortaliser, mit le feu au temple de Diane à Ephèse.

Ce qui s'est passé dans les premiers tems de la vaccine, à Paris, de la part de quelques innoculateurs, vient de se renouveler à

Londres, par quelques hommes de la même classe, ou dans le même systême ; l'on peut aussi dire d'eux, qu'une même chaîne les embrasse, comme s'ils étaient de véritables savans, et qu'ils fussent mus par un sentiment généreux, dans l'intention d'être utiles à leurs concitoyens, tandis qu'au contraire, rien n'est bien, si ce n'est d'eux, si ce n'est pour eux.

Il a paru à Londres, il y a peu de tems, un volume composé de trois ouvrages contre la vaccine; cette belle production de l'intérêt et de la passion a été avidemment accueilli à Paris, traduit, imprimé à grand nombre d'exemplaires et colporté dans les départemens, surtout dans ceux ou les vieux préjugés semblent mieux favoriser les vues qu'on s'est proposées.

Je ne rapporterai de cet ouvrage que l'avertissement du traducteur, parce qu'il m'a paru être en quelque sorte l'analyse de la mauvaise diatribe, dont il a bien voulu nous gratifier, et j'ai cru devoir chercher à en épargner la fatigante et fastidieuse lecture à ceux qui en seraient tentés.

---

# LA VACCINE

Cembattue dans le pays où elle a pris naissance;

OU

*Traduction de trois Ouvrages anglais, de MM. William, Rowley, Moseley, docteurs médecins; de Squirrel, docteur en médecine, ancien pharmacien à l'Hôpital de la petite vérole et d'inoculution; avec deux gravures coloriées.* (Voyez p. 21 et 22 du Discours préliminaire).

---

Pour parler raison, ou discuter méthodiquement, quand on en est capable, toutefois; pour démontrer l'inutilité ou les dangers d'une découverte, faut-il des caricatures? C'est le langage de la grossièreté. Tout ce que renferme ces trois ouvrages, a suffisamment été critiqué dans la première partie de celui-

ci; on peut facilement en sentir toutes les applications, quoiqu'il ait été fait avant que je n'aie connaissance des nouvelles œuvres et manœuvres des derniers anti-vaccinistes de Londres, tout comme de ceux de Paris.

Que renferme cet ouvrage ? des impertinences, des faits controuvés, déjà cent et cent fois rebattus; tout comme ceux dont nous a gratifié certain docteur de la Faculté de Paris, et qui tous ont tourné à sa honte; certificats de parens en main. Si l'on avait fait à Londres ce que nous avons fait à Paris, il en serait arrivé de même, et ces Messieurs n'auraient pas eu besoin d'un traducteur : ce traducteur, cet ouvrier de sottises, se plaint cependant, sans doute au nom de ses commettans, qu'en Angleterre on a récompensé les travaux de l'auteur de l'une des découvertes qui honorera à jamais celui à qui on la doit, et le siècle dans lequel elle a pris naissance; ces Messieurs désireraient sûrement qu'on lui préférât l'innoculation variolique; la raison en est facile à sentir; c'est le cas de dire, M. Josse est orfèvre! Comment ces braves gens-là ne demandent-ils pas qu'on innocule la peste, pour en préserver ?

Il paraît que les Auteurs, non plus que le Traducteur, n'ont pas choisi la devise qu'autrefois quelques sages avaient adoptée.

*Vitam impendere vero.*

Ils ne sont pas si délicats?

*Avertissement du Traducteur.*

« En Angleterre, tous les genres d'innovations, de projets, de découvertes vraies ou prétendues telles, sont très-facilement admises et récompensées, quand même l'auteur n'aurait point atteint le but qu'il s'est proposé; on lui tient compte des efforts qu'il a faits ».

Assurément, ce n'est pas ici le cas; l'auteur de la découverte de la vaccine a tenu tout ce qu'il a promis; sa découverte n'est point une prétendue découverte, et, malgré les efforts et le but que se proposent tous nos déclamateurs, ils ne seront encouragés ni récompensés nulle part, pas même en Angleterre; ils disent d'abord qu'on y encourage les talens, puisqu'on examine ensuite; cette manière est encourageante pour les candidats.

« Et si de dix concurrens, un seul fait con-

naître quelque chose d'utile, la nation et le gouvernement se croyent assez indemnisés; mais s'ils se montrent faciles au premier abord, ils n'en sont pas moins scrupuleux observateurs, dans l'examen qu'ils font ensuite des objets qui paraissent offrir quelqu'avantage; c'est alors qu'ils prononcent avec cette fermeté et cette liberté que leur donne le caractère national ».

Anglomane imbécille, on se prononce par-tout, contre les charlatans.

« Il paraît que c'est de cette manière que la vaccine a été pratiquée, récompensée, et aujourd'hui désapprouvée par la majorité de la nation et des savans ».

Ces Messieurs, au nombre de trois, se font la majorité des savans! Quelle modestie, quel tribunal? En outre, qu'entendent-ils par la majorité de la *nation*, la populace, sans doute?

C'est à elle qu'ils s'adressent d'abord, puisqu'ils placent en tête de leur ouvrage une caricature; c'est la dédidace qui lui convient, je l'avoue.

Le parlement d'Angleterre ayant donné à *Jenner* une somme de 10,000 l. sterlings, vient encore cette année (1807), de lui en donner

donner une seconde de 20,000, attendu l'éminent service qu'il a rendu à son pays. Il est plus qu'évident que M. le donneur d'avis, M. le traducteur ne se prononce avec autant d'amertume sur les récompenses, que parce qu'il est un de nos adversaires de Paris, ou leur fauteur.

Trois hommes intéressés passionnés se prononcent encore aujourd'hui à Londres, contre une découverte qui anime d'autant leur vergogne, qu'elle a pour jamais ruiné leurs intérêts personnels : leurs déclamations suffisent-elles pour détruire ce que les magistrats les plus respectables de tous les pays, tous les savans, les hommes probes et éclairés, protègent comme l'un des plus grands bienfaits que la médecine ait encore offert à l'humanité; comment des hommes qui portent un nom qu'ils devraient au moins respecter, osent-ils déclamer avec autant d'impudeur.

« Au moins ne pourra-t-on pas disconvenir que jamais l'enthousiasme, pour ce nouveau genre d'inoculation n'a été en Angleterre, au degré que nous l'avons vu en France; ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé dans ce pays plusieurs médecins éclairés

qui ayent résisté à ce torrent qui voulait entraîner toutes les opinions; mais les partisans de la vaccine prononçaient anathême contre ceux qui présentaient la moindre résistance, et leurs voix ont été étouffées ».

Ceci est, ce me semble, bien du français de Paris? Au surplus, chacun dans le monde se case à sa manière, et du côté qui lui convient le mieux; les uns se mettent du bord des honnêtes gens, et les autres font corps avec ceux qui n'y regardent pas de si près.

Il n'y a point d'enthousiasme là où toute la conduite est à découvert, là où l'on raisonne, là où toutes les expériences sont publiques; là enfin, où l'on demande l'avis de tous.

« Les récompenses ont été pour les uns, et le mépris pour les autres ».

Cela est juste, chacun ici-bas a son lot; cette répartition est très-judicieuse; mais si monsieur le traducteur, ou ceux pour lesquels il a traduit, entendent faire une maligne application à notre égard, en ce qui concerne la munificence, je leur déclare qu'ils se trompent entièrement, et, comme je l'ai déjà dit ailleurs, nous n'avons eu jusqu'à présent que la seule satisfaction d'avoir

rempli une tâche honorable; ce n'est pas pour cela, que nous renoncions aux récompenses qu'un long travail semble nous donner le droit de désirer.

Sans vouloir m'immiscer dans une aussi grande discussion, qui intéresse toute l'espèce humaine, je me bornerai *modestement* à mes fonctions de *fidèle* traducteur de trois ouvrages anglais, faits par des praticiens respectables, aussi recommandables par leur science que par leur probité.

Qui vous a dit tout cela, M. *le modeste* traducteur? Avez-vous besoin de prémunir adroitement le lecteur non instruit dans cette affaire? pourquoi tâcher de vous insinuer astucieusement dans son esprit, pour le laisser dans la crainte? cela est-il d'un *fidèle* traducteur?

« Moi, je formerai, avec les personnes sensées de tous les pays, des vœux ardens pour qu'on examine cet objet sans partialité et sans prévention.

» Que viens-je de dire, vous n'êtes pas *jésuite* à demi »? Les honnêtes gens de tous les pays ont-ils fait autrement?

« Afin de s'assurer si la nouvelle innoculation est préférable à l'ancienne, et si

ce qu'on nous offre est un préservatif *bienfaisant* ou un poison *funeste* ».

J'espère que ce dernier membre de phrase est assez perfide ? oui, monsieur, la vaccine est un préservatif *bienfaisant*, et point du tout *un poison funeste*.

Moi, je ne connais pas le degré de probité qui appartient à ces docteurs anglais ; mais on peut facilement juger du génie qui les guide.

« La difficulté de communiquer avec l'Angleterre est cause que je n'ai pu parler d'autres ouvrages qu'on a encore publié contre la vaccine ; mais je pense que ceux que je présente au public, suffisent pour l'éclairer dans une affaire qui l'intéresse si sérieusement, n'ayant l'honneur d'appartenir à aucun parti dans cette discussion ».

Pourquoi donc tout ce préambule, pourquoi cette demi-confidence de votre opinion cachée ; pourquoi enfin ne pas vous être plus franchement prononcé, ou vous en être tenu au role de simple traducteur, comme vous le dites, sans l'avoir fait ?

En dernière analyse, que gagnent ceux qui se sont prononcés en faveur ; c'est, je pense, là, la pierre de touche du cœur hu-

main ; rien, assurément rien ; car il y a aujourd'hui autant de vaccinateurs, qu'il y a de médecins, de chirurgiens et d'accoucheurs, assurément il y en a bon nombre, Dieu merci !

Au bon tems des inoculateurs il n'en était pas ainsi !

Dans les provinces, dans les campagnes, beaucoup de gens bienfaisans exercent eux-mêmes cet acte de bienfaisance pour y encourager. MM. les évêques, tous les curés engagent les peuples à ne plus refuser ce don de la Providence. Il ne peut donc plus y avoir que quelques hommes mal intentionnés, qui osent encore lutter.

« La lecture de cet ouvrage contribuera, je pense, à résoudre ce problême ».

M. le traducteur est, comme on voit ici, un personnage très-impassible, surtout quand dans tout son avertissement, d'ailleurs fort inutile, si ce n'est dans l'intention qu'il a certainement eu, de commencer par jeter du doute, puis des craintes dans le cœur des nombreuses familles qui ont fait vacciner leurs enfans, ou parmi celles qui seraient disposées à le faire.

Déjà le public se lasse de toutes les dia-

tribes ridicules, autant que grossières de ce monde-là; la vérité luit, les moins clairvoyans commencent à l'apercevoir ; les nuages dont on l'avait obscurci, se dissipent d'eux-mêmes.

Est-il donc possible de répondre sérieusement à des hommes, qui effrontément vous disent, par exemple, « les deux gravures de cet ouvrage représentent un garçon et une fille vaccinés avec les maladies qui en sont résultées; telles que gales, écrouelles, abcès, et autres ulcères propres aux animaux ».

Voir page 22 de l'ouvrage et la note qui y est jointe, dans laquelle le docteur Rowley dit :

« M. Moseley, qui le premier découvrit les erreurs du systême de la vaccine, vit l'enfant dont je viens de parler dans cet état. Il observe que le visage de l'enfant paraissait se transformer et prendre en quelque sorte la forme d'une tête de vache.

Que répondre à de pareils gens? Rien : mais il faudrait les mettre aux Petites-Maisons.

Pourquoi donc alors s'en occuper? Pourquoi? pour en défendre le grand nombre, qui croit tout, hors le bien, hors le bon.

On nous mande de Rouen, sous la date du 8 septembre.

« L'enfant de Monsieur Musset, rue aux Juifs, vacciné depuis quelques années, éprouva, il y a environ trois semaines, une éruption qui présentait assez d'analogie avec la petite vérole. Le malade a été vu par la plupart des médecins et des chirurgiens de Rouen. Des personnes du peuple, trompées par les apparences, ont répandu dans le public que cette éruption était la petite vérole; rien n'est plus faux. On a innoculé douze enfans en deux fois, avec du pus recueilli des pustules crues varioleuses, et pas un seul des enfans n'a été atteint de la petite vérole ».

» On a lieu de s'étonner que le comité de vaccine, dont quelques membres ont suivi cette maladie, gardent le silence sur ce fait important; il semble qu'il ne serait point indifférent de rendre publiques les expériences faites dans cette occasion, parce qu'elles ne peuvent que devenir utiles à l'humanité, en prouvant de plus en plus que la vaccine est un préservatif de la *variole* ».

Vous voyez encore, monsieur le traducteur, qu'il n'y a pas autant d'enthousiasme

en France, que vous voulez bien le dire, que par-tout on est en garde, que s'il y avait le moindre fait contre la vaccine, sans compter les anti, par systême ou autrement, le peuple lui-même, qui adopte difficilement les nouvelles idées, éclaterait sur-le-champ en reproches.

On a fait part plus d'une fois au comité central de Paris, de semblables faits, aussi controuvés les uns que les autres.

### SEPTEMBRE 1807.

*Ministère de l'Intérieur.*

« Tandis que des brochures anglaises d'origine, et traduites par des anonymes en français, tendant à inspirer contre la salutaire pratique de la vaccine des préventions aussi fausses que funestes, sont colportées et envoyées dans les départemens, MM. les ecclésiastiques s'empressent de détruire la fâcheuse impression que de semblables ouvrages auraient pu y faire : plusieurs ont opposé à ces insidieuses productions la force de l'exemple et la voie des exhortations publiques.

« Dans le nombre de ceux qui secondent ainsi les intentions du Gouvernement, S. Exc. le Ministre de l'Intérieur a appris avec intérêt, par M. l'évêque de Versailles, que le curé de Champlou, effrayé des ravages que faisait la petite vérole à Palaiseau, s'était fait vacciner lui-même, avait exhorté ses paroissiens à profiter d'un bienfait que la Providence leur envoyait contre le fléau qui les menaçait, et que cet exemple avait produit cinquante-huit vaccinations dans ce village. M. l'évêque ajoutait que tous les individus avaient été vaccinés à Balainvilliers par le curé de cette paroisse, qui se livre depuis quelque tems à cet acte d'humanité et de charité.

« M. le Préfet du Loiret a communiqué à Son Excellence un fait semblable. M. le curé de Beaugency s'est soumis lui-même à la vaccination, en présence de ses paroissiens, et il a offert son presbytère, comme centre de réunion, pour y faire vacciner tous ceux que son exemple devait décider.

« M. l'archevêque de Besançon, M. l'évêque de Bayeux, ont, dans des lettres circulaires, recommandé à MM. les curés et desservans de leur diocèse, de dissiper, par

tous les moyens que leur influence leur donne, les préjugés que l'ignorance, la mauvaise foi ou des scrupules déplacés pourraient favoriser ou entretenir. Tous deux rappellent à leurs collaborateurs que, Minitres d'une religion qui provoque tout ce qui est bon et utile, et revêtus dans leurs fonctions de la confiance du Gouvernement ils doivent s'empresser de faire adopter, dans leurs paroisses respectives, une méthode si essentiellement liée à ses véritables intérêts, la conservation et l'augmentation de la population.

» M. le Préfet des Hautes-Alpes a instruit Son Excellence que dans son département, MM. les maires et les curés avaient secondé ses vues de tout leur pouvoir, les uns, en se transportant dans les hameaux, les autres, en proclamant en chaire les avantages de la vaccine, en présentant même comme un devoir de faire participer les enfans à ce bienfait de la Providence.

» M. Barrey, médecin des épidémies du département du Doubs, l'un de ceux qui ont le plus contribué à propager la vaccine, et qui ont obtenu le plus de succès, annonce à S. Exc. que le curé de St.-Hilaire,

voyant avec regret que le tiers des enfans de sa paroisse était exposé à contracter la petite vérole, parcourut lui-même les habitations de ses paroissiens, et en un seul dimanche vaccina 67 enfans; il rend à M. le curé de Beure un témoignage semblable.

» Enfin M. le Préfet du Haut-Rhin, en faisant connaître au Ministre l'état des vaccinations pratiquées dans son département, désignait à Son Excellence, comme méritant de sa part une attention particulière, MM. le président de l'Eglise consistoriale de Corgemont, les pasteurs de Court et de Tavannes, et le desservant de Mollau; tous avaient contribué, par leur zèle, leur persévérante activité et leurs exhortations, à propager la vaccine dans le Haut-Rhin.

» Les maladies éruptives, surtout fébriles, sont moins fréquentes depuis que la température de l'air est moins chaude. Si l'on observe encore un certain nombre de rougeoles et de petites véroles, c'est parce qu'elles sont plus contagieuses que les autres. Les rougeoles ont été et sont encore le plus souvent bénignes. On ne peut en dire autant de la petite vérole, elle exerce ses fureurs sur un grand nombre d'enfans et

même d'adultes, dont plusieurs ont été victimes. On remarque constamment que les vaccinés n'en ont pas été atteints, quoiqu'ils se soient exposés à la contagion. Que de regrets, que de remords, ne reste-t-il pas aux pères et mères qui voyent leurs enfans défigurés, ou qui les ont vu périr dans leurs bras, pour n'avoir pas profité de cette pratique bienfaisante ».

(extrait du Journal de Médecine pratique).

« Le roi de Naples, par un décret du 22 mai, a établi dans cette ville un comité de vaccination, lequel correspondra avec les intendans des provinces ».

« Dans une ordonnance nouvellement rendue par S. M. le roi de Bavière, pour rendre la vaccination générale dans ses états, on remarque, entr autres dispositions, celle qui soumet à une amende les parens des enfans qui auront achevé leur troisième année sans avoir été vaccinés. Cette amende sera d'abord d'un à huit florins, selon la richesse des parens; elle augmentera d'année en année, jusqu'à quatre florins pour les plus pauvres, et trente-deux florins pour les plus riches; cette amende sera exigible après la

douzième année, et qui sera perçue tous les ans, jusqu'à ce que les réfractaires aient enfin soumis les enfans à la vaccination. Seront exemptés de l'amende ceux qui auront fait essayer la vaccination sans succès, à trois époques déterminées par le médecin, et ceux dont les enfans n'auront pu être vaccinés pour cause de maladie ou par d'autres circonstances légalement constatées ».

Les comités de Bienfaisance de Paris annoncent et affichent une vaccination gratuite, motivée sur le grand nombre d'enfans du peuple, qui, cette année, ont encore été victime du fléau que semblent tant regretter quelques personnes.

OCTOBRE 1807.

« Plusieurs ecclésiastiques des environs de Beauvais se sont fait vacciner pour détruire, dans les campagnes, les préventions que quelques personnes peu éclairées cherchent à entretenir contre une pratique salutaire ».

« Dans les environs de Senlis à Vertigny et à la Morlaie, deux desservans se sont

également fait vacciner, et tous les enfans des deux villages ont été vaccinés ».

« A Clermont-sur-Oise, où les vieilles habitudes l'emporteront encore long-tems, l'on avait répandu que des enfans vaccinés avaient néanmoins contracté la *petite vérole*.

« M. de la Rochefoucault fils, sous-préfet de cette, ville a vérifié et fait vérifier les faits; des contre-épreuves ont eu lieu, on a confondu les contradicteurs, mais *non convaincu* ».

*Repentir et rétractation du docteur Chappon.*

« En rendant compte dans plusieurs journaux de la traduction des trois ouvrages anglais, dirigés contre la vaccine, on a annoncé que ces Ouvrages n'étaient qu'une longue et fastidieuse répétition des allégations mensongères, des imputations ridicules que quelques innoculateurs français se sont permises contre la nouvelle découverte, au moment où elle fut connue en France. Parmi ces innoculateurs, que ces ouvrages anglais semblent présenter comme formant encore un noyau de coalition contre la vaccine, on

a cité le docteur Chappon, et peut-être a-t-on jugé de son opinion actuelle par celle qu'il avait manifestée avant d'avoir pu étudier, dans tous ses détails, la marche et les avantages de la nouvelle innoculation.

« Cependant le docteur Ch., convaincu de l'efficacité et de l'innocuité d'un préservatif désormais consacré par d'innombrables expériences, et par conséquent indigné de voir son nom accolé à ceux de ce petit nombre d'individus qui n'ont jamais détesté la vaccine, que parce qu'elle les prive des profits qu'ils retiraient de la petite vérole, vient de nous adresser une réclamation très-vive à cet égard; il nous déclare qu'il rougit de penser que l'on puisse le soupçonner d'être lié avec de pareils hommes, ou d'être en relation avec les auteurs ou les traducteurs des ouvrages dont il a été parlé; que, pour donner une preuve de sa sincérité dans ce désaveu de ses anciennes opinions, et prévenir de nouvelles imputations semblables à celles qu'il repousse, il a écrit au comité de la société centrale de la vaccine, établie près Son Excellence le Ministre de l'intérieur, pour lui faire connaître que, parmi le grand nombre d'individus atteints de la

petite vérole, qu'il a traités, il n'a pas encore rencontré un seul vacciné; qu'il a plusieurs fois conseillé, qu'il conseille encore la vaccination, et qu'il continuera de pratiquer une méthode dont l'innocuité est devenue pour lui d'une évidence absolue ».

Un pareil hommage rendu à la vérité par un homme qui s'était d'abord prononcé contre la vaccine, est pourtant une preuve incontestable de la loyauté du docteur Chappon? Puisse-t-il trouver des imitateurs! et puisse son exemple faire cesser les misérables criailleries qu'on mépriserait sans doute, si leurs auteurs ne parvenaient à faire tant de dupes, et malheureusement tant de victimes.

La confession du docteur Ch. néanmoins un peu tardive, annonce bien effectivement quelque loyauté de sa part; mais, dans sa conduite primitive, il a trop été conduit par un esprit de parti, et on ne sait pourquoi, puisqu'aujourd'hui il n'en sait rien lui-même; que par la conviction, que d'ailleur il ne pouvait avoir contre la découverte de la vaccine, comment en aurait-il pu juger, puisqu'à cette époque personne ne s'était prononcé; toutes les expériences à Paris étaient encore

encore au berçeau, quand l'ouvrage du docteur Ch. a paru. Il eût beaucoup mieux valu être sage alors, que d'écrire *un gros volume* plein de sottises, qu'il confesse actuellement, et de personnalités grossières, contre des hommes qui se dévouaient franchement, et sans aucun intérêt que celui de l'humanité, à l'examen d'une découverte, quand eux-mêmes, ils appelaient tous leurs confrères pour en être les témoins.

Voilà une nouvelle découverte, a dit le comité central de vaccine de Paris; appelons chacun à en connaître.

Belle manière de s'y prendre! des gens blâment une chose, par cela qu'elle est nouvelle; d'un autre côté, celui que cette découverte contrarie dans ses projets, ruine dans ses intérêts, fait, comme on dit, argent de tout, c'est-à-dire qu'il se défend jusque dans les derniers retranchemens, et, pour de l'argent, il trouve des soutiens de son opinion; à vous, de leur faire entendre raison, je vous en défie. Prouvez à d'autres qu'ils ont tort d'être l'appui bénévole de ce parti.

L'amour propre est d'abord un des premiers biens, et l'un des premiers sentimens qui partout conduisent les hommes, quoique

souvent ils affirment le contraire. Pour revenir d'une erreur, il faut raisonner; ce moyen est-il donc accordé à tout le monde ?

Enfin M. Ch. s'est rétracté, non d'une erreur, car, là où il n'y a pas eu d'examen, d'étude, il ne peut y avoir erreur dans l'opinion.

M. Ch. a dit : *Ego quem penitet*; Nous prenons cela pour un aveu de sa faute, enfin il vaut mieux tard que jamais. Mais un protecteur et un déclamateur sont actuellement comme une feuille de plus ou de moins sur un immense chêne.

Toutes ces repentances tardives, ces amendes honorables au bon sens doivent être prises pour ce qu'elles valent, et nous savons à quoi nous en tenir. Il y a une chose, et il faut pourtant en convenir, qu'il n'appartient qu'aux esprits supérieurs de se soustraire à l'influence d'une fausse impulsion, ou des préjugés.

C'est pour cela que nous sommes obligés, en quelque sorte, à une espèce de tolérantisme.

C'est une manière plus assurée de corriger quelques personnes; car toutes ne sont pas incurables : l'on est souvent plus honteux de passer pour avoir mérité une rail-

lerie, que l'on ne serait touché d'un raisonnement solide.

Enfin, c'est une chose bien singulière, il faut en convenir, qu'il faille mourir pour avoir quelque célébrité; on a beau se récrier sur ce vieil usage, il faut s'y conformer.

Moi, j'aime mieux avoir moins de célébrité et vivre encore; mais *Jenner* n'a pas besoin d'un moyen aussi violent, il a de la célébrité; aujourd'hui livré à l'envie, quand il ne sera plus, il trouvera dans toutes les académies du monde, des savans qui se disputeront l'honneur de faire son éloge.

Vivez, *Jenner*, vivez longuement.

Tenez, monsieur le traducteur de quelques impertinences anglaises, dites à vos commettans Français et Anglais, qu'ils lisent les pensées du célèbre docteur Swist, ils y verront qu'il connaissait aussi l'espèce d'hommes dont il est question. Il dit :

« On est toujours averti de l'apparition d'un homme de génie dans le monde, par la confédération des sots ameutés contre lui ».

« Pour terminer mes travaux ;
Que conclure à la fin de tous mes longs propos ?

C'est que les préjugés sont la raison des sots.
Il ne faut pas, pour eux, se déclarer la guerre.
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la terre.
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
La paix enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime,
N'est d'un prix aussi grand que la vérité même (1). »

DIXI.

---

(1) Poëme sur la Loi naturelle, Partie IV.

## A L'AUTEUR

# DE LA GASTRONOMIE.

Non, depuis les dîners, où l'on dînait trois fois de suite chez *Lucullus*, l'on ne s'est pas autant occupé, que je sache, de l'art de la gueule, qu'on ne le fait depuis quelque tems. Nos nouveaux cuisiniers ont tout changé, tout amélioré, disent-ils, parce qu'ils ont adopté avec beaucoup d'emphase une nouvelle nomenclature; maint et maint auteurs même se disputent la gloire des bons conseils à cet égard; ils ont feuilleté les anciens, les modernes; tout a été mis à contribution; et, avec d'autres sauces, ils ont enrichi l'art d'empoisonner: soit, j'y consens; j'aime, tout autant qu'un autre, un bon dîner. Vous-même, monsieur, vous vous y êtes prêté; votre savoir a beaucoup contribué aux succès; cependant l'habitude de la bonne cuisine ne vous a pas gâté le goût; vous n'en avez pas moins les organes délicats; vos dîners sont exquis, rien de plus sensuel; ils

sont assaisonnés de tout ce qu'il y a de mieux, et, en ma qualité, je m'y connais. L'on dîne très-bien avec vous, et l'on en profite d'autant plus, que personne n'y met plus de grâce ; rien de mieux ordonné, rien de plus recherché que votre manière de servir vos convives : je voudrais, comme au bon tems de *Lucullus*, trois fois par jour être de pareils festins; cependant, monsieur, permettez-moi une seule réflexion, dont encore je vous fais excuse ; car il faut ménager ceux qui donnent si bien : si ce n'est pour eux, au moins que cela soit pour les bonnes réflexions qu'on en reçoit.

Votre aimable *Lysbé*, comme toutes les jolies femmes, me paraît un peu trop occupée *des formes*, *de ses coupes* enchanteresses ; ses charmans *vases* lui font oublier le bon *moka*, sa couleur, son délicieux parfum, son excellente saveur; mais ne perdons pas de tems, il faut le prendre chaud. Pardon à vous-même, charmante *Lysbé*, votre sexe enchanteur est naturellement volage ! il a peut-être été fait pour cela ; aussi tel gourmand que l'on soit, je veux que par-tout il soit adoré. Vous, monsieur le *gastronome*, l'on voit que vous êtes loin de le dédaigner,

quoiqu'en dise votre sottisier querelleur, il vous attaque sans aucun égard: nous y reviendrons; mais retournons au café, savourerons-le, car sans lui il n'y a pas trop de tranquillité à espérer, pour *dom Gaster* lui-même après un dîner passable à plus forte raison quand l'on dîne si bien! prenons donc du café, et prenons-en amplement; *il nous présente une heureuse liqueur; son parfum nous inspire*; prenons-le, bon, fort, clair et chaud; et surtout que sa qualité nous invite à porter le nez vers cette colonne odorante qui s'exhale de ce *nectar des humains*: d'abord respirons-le largement et à longs traits; prenons-en, comme nous le donne monsieur l'abbé Delille, dans sa charmante fable, qu'il a bien voulu communiquer quelquefois, il dit:

« Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

Oh! monsieur Delille, combien peu vous avez sommeillé!

Oui, buvons du café, car il est bon à tout; il prévient l'apoplexie, l'hydropisie, le scorbut, la cachexie, les rhumatismes; il soulage les asthmatiques; il réveille les paralytiques; il hâte les convalescens, etc. etc.

Mais, monsieur, après le café, pas seulement quelques gouttes de cette véritable ambrosie à nulle autre pareille, cette liqueur de madame *Amphoux*, dite veuve *Chassevent*, ou de *Grandmaison*, qui lui a si utilement succedé ? Vous nous réservez sans doute cette petite friandise, comme vous avez fait du café ; vous nous ménagez cette agréable surprise pour le dîner prochain, de nouvelle édition : soit, il ne faut pas être si sévère avec un si bon hôte.

Actuellement, monsieur, ce n'est pas, comme on dit, entre la poire et le fromage, la tête échauffée de vin, mais tranquillement assis sur un bon sopha et digérant à l'aise, que je reviens à ce vilain *Bavius*.

Vous dites, vous, monsieur le *gastronome*, «Sachez rire de tout sans offenser personne». C'est bien ; je respecte d'aussi beaux sentimens, ils vous font honneur ; comme vous, je ne veux non plus offenser personne, mais je n'aime pas la calomnie ; fi ! c'est le plus laid de tous les péchés : mais enfin, quel est cet homme-là, quel titre a-t-il pour attaquer un si honnête homme que vous ?

Il est dit dans la Bible : *Imprudentes odibunt scientiam*. C'est sans doute là la raison suffisante du docteur *Bavius*.

J'ai cherché, j'ai feuilleté, et j'ai trouvé que ce *Bavius* était d'une très-ancienne famille, et très-certainement descendant, en ligne très-directe, de celui dont Virgile a dit dans ses Bucoliques :

« *Qui Bavium non odit, amet tua carmina mœvi* ».

Je n'aime certainement ni l'un ni l'autre, mais je hais *Bavius*, d'abord à cause de vous, monsieur; et puis en outre, il a l'air de goguenarder du galvanisme, science assurément très-exacte; et il en fait de même de la vaccine ! Il arrive bien; moi, qui en suis presque le fils aîné; il en plaisante, quand, dans ce moment même, j'ai sous presse un charmant petit ouvrage sur le *jennerisme*.

J'invente le mot, et j'espère que personne ne m'en disputera la *primo-genitur :* il vaut mieux *jennériser* une dame, que de la vacciner, et bien mieux encore que de l'*envachiner*! comme le voulait certain docteur d'heureuse mémoire.

Comme un vieux moine, je garde rancune à *Bavius*; une chose ne m'en fait pas oublier une autre. Je suis sûr, monsieur, que notre antagoniste est laid, borgne, boiteux, édenté et très-bossu, par suite de la petite-

vérole, et peut-être de bien autre chose que je n'ose dire; il en a l'estomac ruiné, voilà pourquoi il ne peut digérer, même vos excellens dîners : c'est le renard qui a la queue coupée, il voudrait que tout le monde lui ressemblât; faites le tourner, monsieur, et vous verrez si j'ai tort : jalousie, jalousie! c'est là la guerre des gueux contre les riches.

Moi, et puis bien d'autres trouveront toujours vos dîners exquis; mais, de grâce, que je ne m'y trouve pas avec ce *Bavius;* ne l'invitez jamais, quoiqu'il vous en prie, il vous ferait des sottises; il n'aime pas le cochon fumé; il trouverait détestable d'excellent jambon de Mayence, j'en suis sûr; ne l'invitez jamais.

Je ne suis pas encore remis; j'oubliais de vous parler de l'envoi que j'ai l'honneur de vous faire; agréez mon ouvrage, s'il vous plait; il sera sans doute à votre savant appétit, ce que serait le sot et maigre dîner d'un pauvre anachorette, pour l'un des bien gourmands hôtes du nouvel *Helicon*, établi par nos joyeux chansonniers, sur le rocher de *Cancale*. Que le mot ne vous effraye pas, ce rocher n'est pas si dur, ni si maigre qu'on pourrait bien le croire. Là au bas, ne

sont pas de froids marais, d'inutiles et faibles roseaux, parmi lesquels vivent de vilaines *bêtes* immondes; les plus belles eaux de la mer baignent ses flancs, toujours couverts d'huîtres les plus belles et les plus délicates; d'ailleurs tout y abonde; si ce n'est une chose, c'en est une autre; morues, esturgeons, turbots, turbotins, saumons, soles, rougets, éperlans, tous se le disputent. Ce lieu n'est pas non plus lui-même un terrain aride, tout comme son nom semble l'indiquer, où, dans quelques crevasses seulement, croîtraient çà et là quelques maigres *Lichens*; non, des sources, des eaux les plus vives, fertilisent ce canton: là, sont de nombreux plateaux d'une terre excellente, et surtout bien cultivée; là, le bon Chably, le Pouilly-Mâcon, le Champagne mousseux, le Chambretin, ainsi que le Clos-Vougeot, y viennent fort bien. C'est dans cette aimable contrée, que ses habitans, le verre d'une main et la lyre d'*Apollon* de l'autre, savent si bien se délasser et enchanter tous les lieux voisins. Heureux séjour, que celui où la franche gaieté produit d'aussi beaux fruits! mais n'y arrive pas qui veut; le lieu est escarpé, et d'un bien difficile abord; les écueils

y sont fréquens, et la mer toujours houleuse, les vagues y viennent de loin, car le ciel y est toujours beau. Que ma demeure est éloignée d'un si beau gîte! Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à *Corinthe*? je le sais; c'est alors qu'un grain de philosophie ne mésied pas quand on ne peut faire mieux: moi, je n'ai qu'un bien maigre repas à offrir à ceux qui osent visiter mon humble habitation; belle recommandation pour celui qui est friand et de grand appétit; moins d'esprit, et meilleure chère; cela est aisé à dire; chacun régale comme il peut: il faut, ce me semble, en pareil cas faire bonne contenance, et tenir compte des efforts que l'on fait; d'ailleurs, il est utile de laisser reposer l'estomac ainsi que la tête, l'on en dîne mieux en suite; en tout il faut un peu de méthode. Je reviens à mon affaire.

Monsieur le Gastronome, dites du bien de moi; dites que je fais des miracles, beaucoup de gens y croiront, on aime cela; assurez que personne n'a plus de complaisance pour les malades. Les petits soins multipliés, une attention non interrompue, tiennent assez souvent lieu du génie qu'on n'a pas, que l'on

m'en croira une bonne dose, comme à tant d'autres qui n'en ont pas.

Enfin, monsieur le *Gastronome*, si vous vous faites mon protecteur, je parviendrai, je n'en doute pas; vos convives sont gens du grand monde, et, en cette qualité, ils ont doublement besoin de nos soins. Cependant, ce que je dis ici ne vous concerne en rien, quoique vous soyez homme de bonne compagnie; vos dîners ne peuvent jamais donner d'indigestion, et je suis persuadé que vous ne menez pas une vie turbulente. Vous avez vos heures de plaisir, mais aussi vos heures de travail, ainsi que celles de repos: c'est là la véritable manière de jouir d'une bonne santé, et celle de ne jamais connaître l'ennui, ni la satiété, sa fidelle compagne; c'est aussi ma manière, et je m'en trouve bien; mais tout le monde n'est pas si sage; l'on veut goûter de tout, même des mets les plus indigestes, etc.

Je suis, monsieur le Gastronome, le plus sincère et le plus affectionné de vos dîneurs.

Salut, joie, continuation de bonne chère et abondance de sucs gastriques.

FIN.

